





TRAITÉ PRATIQUE
DE LA CURE
DES FIEVRES,
TOME PREMIER.

TRAITÉ PRATIQUE DE LA CURE DES FIEVRES,

TOME PREMIER.

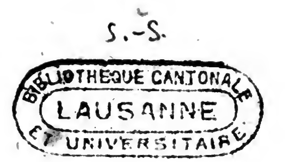
CONTENANT la Théorie des principaux symptômes qui accompagnent les Fiévres : La description des Fiévres, & leur distribution en classes générales, divisées chacune en espéces particulieres, &c.

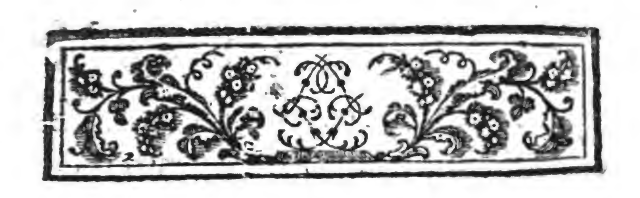
Traduit de l'Anglois de THEOPHILE LOBB, *D. M. Membre de la Société Royale de Londres.* [par ?]

Si quis vestrûm indiget sapientiâ postulet à Deo, qui dat omnibus affluenter, & non improperat : & dabitur ei. *Epist. Cath. Beat. Jac. Apost. Cap. I. ℣. 5.*

A PARIS,
Chez PRAULT pere, Quai de Gêvres, au Paradis.

M. DCC. LVII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.


S.-S.
BIBLIOTHÈQUE CANTONALE
LAUSANNE
ET UNIVERSITAIRE



A MONSIEUR

HERMAN BOERHAAVE,

PROFESSEUR DE MÉDECINE, en l'Université de Leyde, Associé de la Société Royale de Londres, & de l'Académie des Sciences de Paris.



ONSIEUR,

Les grands avantages que j'ai retirés de l'étude de vos excellens Ouvrages, m'obligent en particulier à vous témoigner

publiquement ma reconnoissance pour tout ce que vous avez laissé à la postérité.

Les sçavans qui connoissent vos travaux, confessent unanimement que vous avez beaucoup perfectionné les connoissances humaines, particulierement encore pour ce qui regarde la Médecine : c'est ce qui les porte à faire des vœux au Ciel pour la continuation de vos jours & le maintien de vos forces, afin que vous puissiez achever de publier les heureux fruits de vos études & de vôtre expérience.

Dans cet aveu, l'on ne fait que vous rendre justice, & vous témoigner la reconnoissance qui vous est dûe.

Vous sçavez, MONSIEUR, que ceux que le Ciel a favorisé, d'une maniere aussi distinguée que vous l'avez été, doivent lui rapporter tout l'honneur & toute la gloire des graces qu'ils en ont reçues, & les transmettre aux autres. Vous sçavez, mieux que personne, a qui il appartient de mettre quelque différence parmi les hommes, de les faire exceller en sagesse les uns par-dessus les autres, & à qui doit revenir toute la gloire d'une pareille prééminence, & vous n'êtes point assez vain pour vous attribuer ce qui n'appartient qu'à l'Etre suprême duquel nous dépendons tous entierement. J'ai d'autant plus

de plaiſir à vous adreſſer cette Epitre, qu'elle me donne l'occaſion de vous remercier d'une maniere plus autentique, de votre approbation de mon Traité de la Petite Vérole, & de votre conſentement pour la rendre publique, ſuivant votre Lettre adreſſée à M. de Mortimer.

Ç'a été une grande ſatisfaction pour moi que cet Ouvrage ait été reçû favorablement d'un juge auſſi impartial & auſſi conſommé dans la connoiſſance des Matieres qui y ſont traitées, & que vous ayiez conſenti auſſi librement à l'impreſſion de cette approbation : En effet, j'ai tout lieu d'eſpérer que la recommandation d'une per-

ſonne auſſi diſtinguée que vous l'êtes parmi les Sçavans, donnera un grand poids à l'utilité de cet Ouvrage qui, ſans votre approbation, pourroit courir les riſques de tomber en diſcrédit, faute de paroître aſſez recommandable ſur le nom de ſon Auteur.

Si vous approuvez de même, MONSIEUR, *ce que j'ai écrit ſur les Fiévres, j'en aurai encore une meilleure opinion.*

Les principes, les régles & la pratique que je publie ſur ce ſujet, me parroiſſent d'une grande importance pour le rétabliſſement des Malades attaqués de ces ſortes de Maladies: Je les fais imprimer parce que

j'eſpere que le Public en retirera quelque avantage. Je vous prie de les agréer comme un témoignage public de la parfaite eſtime & de la ſincere reconnoiſſance avec laquelle je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéïſſant ſerviteur.

THEOPHILE LOBB.

APPROBATION de M. Boerhaave, sur le Traité de la Petite-Vérole de M. Lobb, dans une de ses Lettres à M. de Mortimer, Docteur en Médecine.

LIBRUM de Variolis (Anglicè conscriptum) à Domino Theophilo LOBB, M. D. & R. S. S. perlegi, probavique, nam plenum vidi veræ Scientiæ Medicæ, promittentemque genti humanæ bona plurima.

Leydæ $17\frac{12}{7}33$.

Hermanus Boerhaave.

PREFACE

DE L'AUTEUR.

§. I. J'AI tâché de remplir, dans cet Ouvrage, ce que j'avois promis dans mon premier Livre * sur

* Ce premier Ouvrage est intitulé, *Rational Methods of curing Fevers, &c.* c'est-à-dire, *Methode Raisonnée de guerir les Fievres*, déduite de la Structure & de L'œconomie du corps humain, & des différens états où se trouvent respectivement les Solides & les Fluides dans chaque espéce de Fiévre, avec un examen particulier des effets des évacuations artificielles par la saignée, par le vomissement, par les selles, par les sueurs, par les vessicatoires, &c. & des régles de pratiques déduites de ces effets, pour indiquer quand il est à propos de recourir à ces sortes d'évacuations;

les Fiévres : pour cet effet, j'ai cru devoir entrer dans la deſcription des différens ſymptômes qui peuvent ſurvenir dans les Fiévres, & détailler leurs cauſes, leur caractere & les différentes indications curatives que l'on en peut tirer : j'ai diſtribué les Fiévres qui appartiennent à chaque claſſe générale, en eſpéces particulieres, puis j'ai examiné ſéparément la nature, les qualités & les indications curatives de chacune d'elles : enfin je me ſuis attaché à prouver, par une ſuite d'Obſervations ſur toutes ces

& quand on doit s'en abſtenir : quand elles peuvent être ſalutaires ou nuiſibles.

eſpéces de Fiévres, que j'ai guéri & que l'on peut guérir de même toute ſorte de Fiévres, ſoit intermittentes, ſoit rémittentes ou continues, en ſuivant la méthode que j'ai recommandée. Je me ſuis propoſé dans le corps de cet Ouvrage de le diriger de maniere qu'il devînt le plus utile qu'il ſeroit poſſible, & j'aurai beaucoup de ſatisfaction s'il eſt autant approuvé des Sçavans & des perſonnes judicieuſes, que ceux que j'ai publiés précédemment.

§. 2. Je n'ai point fait imprimer ces Ouvrages dans les vûes de jetter ſur mes Confreres la moindre cenſure. Il

y a quantité de Médecins par toute l'Angleterre, & dans cette Ville en particulier, fort renommés par leur profonde érudition & par leur grande expérience en Médecine: Mais je dois avouer que je ne puis me flatter de connoître ni la théorie ni la pratique d'aucun de ceux qui ne l'ont point publiée. J'ai cru cet aveu nécessaire pour empêcher ceux qui pourroient avoir des sentimens différens des miens, de penser que j'aye eu quelques vûes particulieres sur eux ou sur leur réputation. Cependant s'il arrive que les principes & les régles &c. que j'ai rendues publiques par l'im-

pression de ces Ouvrages, fassent ouvrir les yeux sur quelque mauvaise Méthode dans la pratique, loin d'en être fâché, je dois m'en réjouir, d'autant plus que ce sera à l'avantage du Public, & que d'ailleurs personne ne doit se trouver blessé que l'on critique une mauvaise Méthode, quelque ancienne qu'elle puisse être dans la pratique de la Médecine, lorsqu'on s'apperçoit qu'elle ne répond point aux indications curatives que l'on doit se proposer. Je sçai ce qu'ont écrit la plûpart des Médecins les plus recommandés par leur théorie & par leur pratique: mais j'ai trouvé beaucoup

beaucoup de leurs principes & de leurs régles qui m'ont paru hasardées, & même plus propres à préjudicier le rétablissement des fébricitans qu'à le favoriser; voilà ce qui m'a porté à écrire sur les Fiévres, afin d'apprendre à ceux qui se destinent à la pratique de la Médecine, ce qu'ils doivent éviter, & quel doit être leur but lorsqu'ils voudront réussir dans la pratique : & dans les vûes encore que ceux qui pourroient lire ces Ouvrages puissent se garantir eux-mêmes d'une mauvaise pratique, s'il leur arrivoit de tomber malade & d'être obligés de recourir à quelque Praticien

suspect, faute de pouvoir s'en procurer de mieux accrédités. Si j'ai rempli ces vûes, j'aurai en même temps la satisfaction de contribuer à la conservation de beaucoup de vies qui peuvent être en grand danger par les mauvais conseils.

§. 3. J'avois redigé près de quarante Observations prêtes à ajouter à celles que j'ai fait imprimer sur les Fiévres, & je m'étois proposé de faire un plus grand nombre de remarques sur les différens cas que j'ai rapportés : d'examiner en détail plusieurs choses dont je n'ai pas fait mention : d'ajouter différentes Observations, que j'ai eu occasion de faire

ſur les Remédes dont je me ſers dans la cure des Fiévres ; enfin, de rédiger ces Obſervations ſous différentes claſſes particulieres, afin que l'on pût en faire plus aiſément la meilleure application qu'il ſeroit poſſible aux différentes indications curatives qui ſe préſentent dans le traitement de chaque eſpéce de Fiévre : mais j'ai été obligé de ſupprimer toutes ces additions pour ne point groſſir trop mon Ouvrage.

§. 4. Parmi les Obſervations que j'ai rapportées, l'on en trouvera quelques-unes faites ſur des enfans de tout âge, parce que je ſçai que les

jeunes Praticiens ſe trouvent ſouvent embarraſſés ſur la maniere de conduire ces jeunes malades, & de proportionner à leur âge le choix & la doſe des Remédes : il eſt cependant d'une grande conſéquence que l'on ſçache adminiſtrer à propos les ſecours convenables dans ces bas âges, lorſque le cours en eſt traverſé par quelque maladie. Les conſeils d'un Médecin ſage & conſommé dans la pratique de ſon Art, ne ſont pas moins néceſſaires pour le ſuccès de traitement des maladies des enfans, que pour les maladies des adultes ; & tel qui ne ſçait point gouverner ces jeunes

corps, quand ils ſont attaqués de quelque maladie, n'a pas les qualités requiſes pour la pratique de la Médecine : C'eſt cependant la coutume de beaucoup de gens d'abandonner leurs enfans malades aux ſoins des femmes ou de quelque commere que l'on imagine bien au fait de gouverner les enfans ; que tout au plus, on les voit quelquefois appeller un Apoticaire qui ſe charge de leur faire prendre quelque reméde ; mais on n'y appelle point de Médecin, comme ſi pareille choſe n'étoit point de ſon reſſort, ou qu'elle fût au-delà de ſa portée. Hélas ! dit-on ſouvent,

que peuvent les Médecins pour ces pauvres enfans? Je n'ai que trop entendu de semblables discours : cependant je ne crains point d'avancer qu'un Médecin habile peut aussi bien secourir les petits comme les grands : en effet, pourquoi ne croiroit-on pas les Médecins aussi capables que tous autres de bien conduire les maladies des enfans, eux qui ont plus d'avantages, plus de moyens & plus d'occasions que tout autre d'acquerir les connoissances requises à cet effet. Je suis convaincu qu'il est péri quantité d'Enfans faute d'un bon gouvernement & de remédes con-

venables, & que l'on auroit pû dans bien des occasions en sauver un grand nombre, si l'on avoit sçû leur administrer les remédes appropriés à leur maladie. J'ai quelquefois réfléchi avec étonnement sur l'imprudence des parens en pareil cas, sans pouvoir comprendre comment ils peuvent s'en tirer avec autant de sécurité d'ame. J'avoue que la pratique de la Médecine est bien délicate dans cette partie, qu'elle demande même beaucoup d'étude & d'application, lorsque que l'on veut y exceller : cependant à force de travail on peut s'en rendre maître & s'y livrer avec beau-

coup de ſuccès, malgré les peines que l'on a le plus ſouvent à conduire les enfans. Voilà bien des années que je vois de ces petits malades, parmi leſquels j'en ai vû quelques-uns dès les premiers jours de leur naiſſance, & je puis dire que je leur ai été auſſi utile qu'à des adultes : enfin ſi les parens vouloient appeller à temps des Médecins ſages & éclairés au ſecours de leurs enfans, comme ils le font pour eux-mêmes, je ſuis très-perſuadé que l'on en ſauveroit beaucoup, & que l'on ne verroit point mettre en terre un auſſi grand nombre d'enfans comme on le fait

tous

tous les jours.

§. 5. J'ai omis de rapporter des exemples des Fiévres Eruptives, parceque l'on peut aisément comprendre quelle est ma maniere de les traiter par ce que j'en ai dit dans mon Traité sur la petite-Vérole, & par les Observations que j'ai rapportées sur ce sujet.

§. 6. J'ai insisté davantage, dans mes Observations, sur les Fiévres Intermittentes quotidiennes, que sur toute autre espéce de Fiévres; parce que, si j'en puis juger par le cours de ma Pratique, ces sortes de Fiévres sont les plus communes; & j'ai rapporté par préférence ces Observations sur les

Fiévres Intermittentes pour la cure desquelles je n'ai point eu recours au Quinquina, afin de faire connoître qu'il y a plusieurs autres Remédes fort efficaces pour les guérir. Ainsi, quoique le Quinquina soit un fort bon Reméde, & dont je me sers souvent, il n'est cependant pas si nécessaire que l'on ne puisse bien s'en passer. J'ai quelquefois entendu dire que le Quinquina est le seul Reméde que nous ayions contre les Fiévres Intermittentes, & que quand il ne les guérit point on ne peut en venir à bout par aucun autre : mais l'expérience m'a abondamment montré le

contraire. Les exemples que je rapporte à ce ſujet le prouvent évidemment. Ces mêmes exemples prouvent encore que, ſans le Quinquina, l'on peut guérir en peu de temps toutes ſortes de Fiévres Intermittentes. J'ai même obſervé que quand on eſt venu à bout de guérir ces ſortes de Fiévres, ſans donner le Quinquina, les Malades ne ſont pas ſi ſujets aux rechutes comme quand on a eu recours à ce fébrifuge. Enfin on voit encore par ces exemples que l'on n'a point lieu de déſeſpérer du rétabliſſement d'un Malade, quoiqu'il ait pris envain le Quinquina. A l'égard des Fiévres Inter-

mittentes quotidiennes, leurs intermiſſions ſont ſouvent ſi courtes que l'on n'a pas le temps de placer à propos ce prétendu ſpécifique. En effet, j'ai vû quelquefois ſurvenir de très-fâcheux accidens pour l'avoir donné dans de ſi courtes intermiſſions. Ajoutez encore qu'il eſt des conſtitutions qui ne s'accommodent point de Quinquina, & auſquelles on n'en conſeilleroit pas l'uſage.

§ 7. Lorſque j'ai traité mes malades, conformément aux principes que j'ai publiés dans ma Méthode raiſonnée, &c. J'ai très-bien réuſſi, moyennant le ſecours de la Providence : en effet, ſur la grande

quantité de malades que j'ai vûs, je n'ai perdu qu'un très petit nombre de ceux qui ont bien ſuivi mes Ordonnances, & qui ont pris exactement les Remédes que je leur ai ordonnés. Du reſte, j'avoue que je ne connois ni Méthode ni Remédes que l'on puiſſe dire infaillibles. En effet, il eſt aſſez aiſé d'appercevoir que dans le cas d'un trop grand épaiſſiſſement des humeurs, une pareille cauſe agit avec tant de force, & qu'alors l'épaiſſiſſement des humeurs ſe propage ſi vîte, que la mort doit avoir terminé la carriére du malade, auparavant que l'on ait pû tirer aucun parti de l'uſage

des délayans & des atténuans : au contraire, qu'il ſoit queſtion d'une trop grande diſſolution de ces mêmes humeurs, ou peut bien concevoir cette diſſolution également ſi vive, & la décompoſition du ſang & de la lymphe ſi précipitée, qu'il n'y ait rien à eſpérer de l'uſage des incraſſans les mieux appropriés à la maladie. D'ailleurs, il eſt très-raiſonnable de croire que l'on differe le plus ſouvent ſi long-tems à envoyer chercher un Medécin, qu'il ne reſte plus alors aſſez de force dans les organes du malade pour recevoir & diſtribuer à propos les Remédes que l'on pourroit croire

propres à alterer la qualité morbifique des fluides, & à rendre aux ſolides leur *tonus* naturel.

§ 8. Il s'eſt trouvé pluſieurs cas dans leſquels je n'ai pas réuſſi, mais dans leſquels j'ai néanmoins trouvé que mes remédes étoient évidemment bien indiqués, quoiqu'ils n'ayent cependant pas été aſſez efficaces pour opérer le rétabliſſement des malades : & ſi l'on croit qu'il ſoit à propos que je publie quelques-uns des cas dans leſquels je n'ai point réuſſi, je ſuis tout prêt de le faire, ne les ayant omis ici que parce qu'ils ne convenoient point au deſſein

que je me ſuis propoſé.

§ 9. On n'a point trouvé à propos que j'aye nommé quelques-uns de mes malades, dans mon Traité de la petite Vérole : pour cette raiſon, je n'ai voulu nommer ici aucune perſonne du ſexe, lorſqu'il a été queſtion de quelque obſervation à leur ſujet ; & je n'ai même pas voulu nommer les autres, lorſque j'ai penſé que cela pouroit faire de la peine.

§ 10. J'ai rapporté pluſieurs obſervations d'une maniere très-ſuccinte & très-imparfaite, parce que la plus part du tems mes occupations ne m'ont pas permis d'entrer dans un détail mieux circonſtan-

cié ſur l'état de mes malades : néanmoins j'ai crû qu'il étoit à propos de les publier, d'autant qu'elles fourniſſent une nouvelle deſcription des différentes eſpéces de Fiévres, de la Méthode de les guérir & des Remédes qui ont été employés pour cet effet, & que je pouvois donner pluſieurs de ces obſervations en auſſi petit volume que quelques-unes en particulier, dans leſquelles j'ai tenu un Journal exact de ce qui s'eſt paſſé dans tout le cours de la Maladie, enſorte que par ce moyen j'ai eu occaſion d'expoſer une plus grande variété d'exemples.

§. 11. J'ai ajouté aux titres de la plus grande partie de mes Ordonnances, quelques mots ſur la qualité du Remède, afin que par ce moyen l'on pût connoître plus aiſément quelles étoient les intentions que je me propoſois.

§. 12. J'avoue qu'il y a beaucoup de ces Ordonnances qui n'ont pas été preſcrites d'une maniere fort élégante. On peut voir quelles ont été mes raiſons à ce ſujet dans le ſeptiéme Corollaire de la Préface de mon Traité de la petite Vérole. J'ajouterai ſeulement ici, que quand j'ai écrit ces Ordonnances je ne me propoſois pas de les faire

imprimer : En effet, je ne m'occupois alors que des moyens de rétablir mes Malades le plûtôt & le mieux qu'il feroit poffible. Du refte, il y a plufieurs de ces Remédes qui ont été prefcrits fans beaucoup de méthode, mais on pourra fort aifément leur donner une forme plus convenable, & en faire ou des Potions ou des Bols, felon qu'on le jugera plus à propos.

§. 13. Je ne me fuis pas autant étendu, dans la premiere Partie, fur les régles générales qu'il convient de fuivre dans le traitement des perfonnes attaquées de la Fiévre, que l'on pourroit l'avoir at-

tendu; parce que j'ai donné plusieurs de ces régles dans mon Livre intitulé *Méthode raisonnée sur la cure des Fiévres, &c.* auquel je renvoye, pour cette raison, mes Lecteurs.

§. 14. Je sçai que cet Ouvrage a beaucoup de défauts, & qu'il auroit été susceptible d'une bien plus grande exactitude. Quoiqu'il en soit, je ne me suis attaché dans la premiere Partie qu'à bien décrire les choses, à tirer des faits des conclusions justes, & à discourir de la maniere la plus claire & la plus intelligible sur les différens objets que j'ai eu a considérer; mais

ſi j'ai pris le change, je ſuis tout prêt à me rétracter, dès qu'on me fera voir que je me ſuis trompé. Tout de même dans la ſeconde Partie, je n'ai eu d'autre ſoin que de rapporter fidelement les faits qui ſe ſont préſentés à ma connoiſſance, autant que j'ai pû me les rappeller, & je ne penſe pas que je me ſois trompé en rien de ce que j'ai avancé.

§. 15. Il me reſte ſeulement à ajouter que, comme j'ai fait voir entre autres choſes, dans mon premier Livre ſur les Fiévres, que la Saignée, les Emétiques, les Purgatifs, &c. ne conviennent point dans la plûpart de ces

Maladies, j'ai encore confirmé ces notions dans celui-ci, par plusieurs considérations; que j'ai même prouvé par plusieurs faits que l'on peut guérir les Fiévres fort heureusement & en assez peu de temps, sans toutes ces évacuations : d'un autre côté j'ai fait voir sur quelle Méthode, & au moyen de quels Rémedes on pouvoit venir à bout d'en obtenir la cure : en conséquence, je me rappelle avec beaucoup de satisfaction que je crois avoir rendu service au Public, & que mes Ouvrages pourront être d'une grande utilité, malgré les petits défauts qui pourront s'y rencontrer.

TABLE DES CHAPITRES.

TOME PREMIER.

soit

Fin de la Table des Chapitres du premier Volume.

Errata de la premiere Partie.

PAge 3. *ligne* 17. attaqué, *lisez* attaqués.

Pag. 27. *lig.* 12. a force, *lis.* la force.

Pag. 31. *lig.* 15. salutaire, *lis.* salutaires.

Pag. 34. *lig.* 12. abstruction, *lis.* obstruction.

Pag. 35. *lig.* 19. colliquatives sensibles, *lis.* colliquative sensible.

Pag. 52. *lig.* 6. par con-séquent, *lis.* par conséquent.

Pag. 56. *lig.* 13. de l'air, de la respiration *lis.* de l'air de la respiration,

Pag. 58. *lig.* 9. corresion, *lis.* corrosion.

Pag. 59. *lig.* 7. espérance s'il en reste, *lis.* espérance, ou s'il en reste.

Pag. 80. *lig.* 8. différence; cependand, *lis.* différence cependant.

Pag. 90. *lig.* 4. crasse, *lis.* crase.

Ibid. lig. 21. sûr, *lig.* surs.

Pag. 96. *lig.* 22. communication, *lis.* comminution.

Pag. 104 *lig.* 6. & 128. *lig.* 8. contriction, *lis.* constriction.

Pag. 126. *lig.* 8. reparé *lis.* retablit.

Pag. 141. *lig.* prem. & dern. cadavreuse, *lis.* cadavereuse.

Pag. 144. *lig.* 15. 16. & 17. ortes, irer, état, *lis.* sortes, tirer, l'état,

Pag. 152. *lig.* 18. ponereatique, *lis.* panereatique.

Pag. 166. *lig.* 9. yervil, *lis.* yovil.

Pag. 210. *lig.* viscasité, *lis.* visquosité.

Pag. 212. *lig.* 20. au sue abord, *lis.* ou son abord.

Pag. 214 *lig.* 19. attérans, *lis.* altérans.

Pag. 220. *lig.* 24. anlagonistes, *lis.* antagonistes.

Pag. 236. *lig.* 19. pressence, *lis.* présence.

Pag. 238. *lig.* 13. ineptes, *lis.* inaptes.

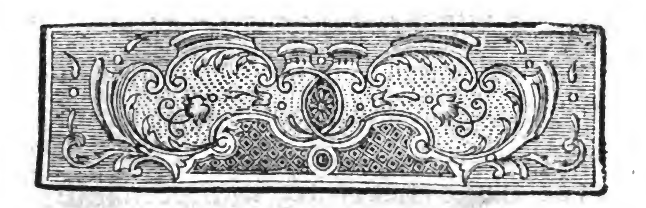
Ibid. lig. 19. répandus l'habitude extérieure, *lis.* répandus dans l'habitude extérieure.

Pag. 271. *lig.* 11. quelquels, *lis.* quelques.

Pag. 281. *lig.* dern. sanguins au lymphatiques, *lis.* sanguins ou lymphatiques.

Pag. 328. *lig.* 4. dissolutions, *lis.* dissolution.

INTRODUCTION



INTRODUCTION
OU
Idée de ce que l'on se propose de traiter dans cet Ouvrage.

§. 1. IL ne ſuffit pas à un Médecin de connoître les cauſes générales des Maladies, ni de ſçavoir ce qui peut occaſionner les Fievres de telle ou telle eſpece en général ; il lui eſt également eſſentiel de connoître la nature de chaque eſpece de Fievre dont tel ou tel malade eſt attaqué ; or on ne peut parvenir à la connoiſſance des Fievres, en tant qu'elles exiſtent ou quelles affectent quelqu'un, que

par celle des ſymptômes ſenſibles qu'elles occaſionnent. Il eſt donc de la derniere importance, ou plutôt d'une néceſſité indiſpenſable pour le ſuccès de la cure, de bien connoître les cauſes & les caracteres des ſymptômes qui accompagnent la Fievre, puiſque ce ſont ces ſymptômes qui nous font connoître la nature de la maladie; qui nous dévoilent les cauſes qui la produiſent; qui déterminent à quelle claſſe de Fievre on la doit rapporter; enfin, qui nous conduiſent aux indications curatives qu'il eſt à propos de ſuivre pour en obtenir la guerison.

§. 2. C'eſt donc d'une parfaite intelligence de la nature des effets (tels ſont les ſymptômes) que nous pouvons ſûrement déduire ce qui peut occaſionner telle ou telle eſpece de Fievre, & d'où cette même Fievre depend; c'eſt encore ſur le même principe que l'on peut

déterminer quelle eſt la meilleure méthode pour y remédier, & fixer le choix des différens remédes dont il eſt à propos de ſe ſervir, pour parvenir à la gueriſon du malade.

§. 3. Dans un autre Ouvrage intitulé : *rational Methods of curing Fevers*, &c. j'ai examiné les cauſes des Fievres, & je les ai enſuite diſtinguées, relativement à ces cauſes, en différentes claſſes générales : j'y ai auſſi indiqué en général la méthode curative correſpondante à ces ſortes de Fievres ; mais pour pratiquer méthodiquement & avec ſuccès, pour le ſecours de ceux qui peuvent être attaqué de ces ſortes de maladies, l'on doit avoir une connoiſſance plus diſtincte des différentes eſpeces particulieres de Fievres renfermées ſous ces claſſes générales ; l'on doit encore ſçavoir les caractériſer dans différens corps particuliers, où elles ſont ſouvent maſquées par la conſtitution & le

tempérament du malade : à ces connoiſſances enfin, l'on doit en ajouter une auſſi exacte des remédes employés avec ſuccès pour la cure de chacune de ces maladies ; c'eſt ſur ces réflexions que j'ai entrepris cet Ouvrage, dans lequel je me propoſe trois choſes :

I. J'examinerai les ſymptômes les plus ordinaires qui ſe manifeſtent communément dans le cours des Fievres, en tant qu'ils peuvent ſervir à en aſſigner les cauſes, à en faire connoître le caractere & à déterminer l'indication curative qu'il eſt le plus à propos de ſuivre.

II. Je ferai quelques remarques ſur la nature ou les qualités de ces ſortes de Fievres qui ſe préſentent le plus ſouvent & qui ſont renfermées dans les claſſes générales.

III. Enfin, je rapporterai des exemples de la pratique que je recommande à mes Lecteurs. Je leur expoſerai différens cas de Fievres

les plus ordinaires, & j'y joindrai la méthode & les remédes dont je me suis servi pour les combattre & les guerir.

§. 4. I. J'examinerai donc d'abord les symptômes les plus ordinaires qui se manifestent communément pendant le cours des Fievres en tant que ces symptômes peuvent en faire connoître les causes, qu'ils en devoilent le caractere, & qu'ils nous déterminent sur le choix des indications curatives que la maladie présente. Pour plus de méthode je subdiviserai cette partie en différentes classes, dans lesquelles j'examinerai séparément:

1. Tout ce qui peut être relatif aux pouls.
2. Les changemens qui peuvent arriver à la respiration.
3. Ceux qui se manifestent par l'état de la langue.
4. Les différens symptômes qui naissent de la douleur.

5. Les différens phœnomènes qui ſe manifeſtent par les urines.

6. Les différens changemens qui réſultent du cours des excrétions du ventre.

7. Ceux qui dépendent de celui de la tranſpiration inſenſible.

8. Les évacuations fébriles accidentelles par les vomiſſemens, par les ſueurs, par les crachats, par les éruptions qui ſe font à lapeau, & par les hemorragies.

9. Les ſymptômes ordinaires des Fievres, qui ſont le friſſon, le tremblement, la chaleur, la ſoif, le delire, les veilles, l'excès du ſommeil, les inquietudes, la foibleſſe, les convulſions, &c.

§. 5. J'examinerai tous ces différens points chacun en particulier, ſuivant l'ordre que je viens d'indiquer (§. 4.) & avec autant de brieveté qu'il ſera poſſible, ſans préjudicier à la clarté & l'intelligence que j'ai envie de répandre ſur ces matieres.



CHAPITRE PREMIER.

Examen des causes & du caractere des differentes sortes de Pouls des Febricitans, & de l'indication curative qui en résulte.

§. 6. I. C'EST par la connoissance de l'état du Pouls que l'on cherche d'abord à s'assurer de celui de la maladie ; il est donc du bon ordre de commencer par l'examen des symptômes qui dépendent du Pouls, après avoir succinctement établi ce que c'est. J'entends par le Pouls, le mouvement du sang contre les parois des arteres sanguines, occasionné par les contractions du ventricule gauche du cœur qui se

vuide dans l'aorte, & qui à chaque contraction pousse successivement une certaine quantité de sang dans les vaisseaux arteriels d'où ce sang passe ensuite dans les veines.

§. 7. Ce mouvement du sang (§. 6.) & la sensation qu'il excite au bout du doigt de celui qui tâte le pouls, est susceptible d'une infinité de changemens qui ont fait assigner differentes dénominations au pouls : je ne m'arrêterai point à toutes ces differences, je me contenterai de rapporter les principales ; mais avant d'en venir à ce détail, avant de rien entreprendre sur la nature & sur les differentes modifications du pouls malade, il est à propos d'en donner une idée relativement à l'état de santé.

§. 8. Dans ce dernier cas, le pouls est *égal*, quant au tems & à la force, il est médiocrement *fort*, *haut* & *lent*. Ces differentes modi-

fications réunies, nous font juger que la partie rouge du ſang s'y trouve dans une juſte proportion au reſte de ce fluide ; que le cervelet diſtribue dans les nerfs du cœur une ſuffiſante quantité d'eſprits ; que le cœur & les arteres exercent leur action avec une force convenable ; que les fluides circulent librement ; enfin que les ſécrétions & les excrétions ſe font toutes dans une juſte proportion. C'eſt par rapport à cette juſte proportion que cet état eſt l'état de ſanté. Le pouls n'eſt cependant pas indifferemment conſtant dans toutes ſortes de perſonnes ; il varie ordinairement quant au tems & à la force, relativement à l'âge & au temperament.

§. 9. Il ſeroit trop long d'examiner en particulier toutes les differences qui s'obſervent dans le pouls des perſonnes attaquées de la Fievre ; je me bornerai à cer-

tains états qui ſont le plus de conſéquence, & en même-tems les plus ordinaires : tels ſont le pouls *vîte* & le pouls *lent ;* le pouls *dur* & le pouls *mol ;* le pouls *fort* & le pouls *foible ;* le pouls *égal* & le pouls *inégal ;* le pouls *intermittent ;* & le pouls qui, malgré la Fievre, eſt néanmoins ſemblable à celui de la ſanté.

§. 10. Dans la Fievre, le *pouls vîte*, c'eſt-à-dire, plus vîte que dans l'état de ſanté, eſt ordinairement occaſionné par quelqu'embarras ou par quelqu'obſtruction du ſang dans les arteres capillaires ſanguines. En effet, lorſque le ſang s'eſt épaiſſi au point de ne pouvoir paſſer qu'avec peine ou trop lentement au travers d'une partie des arteres capillaires ſanguines, que l'on dit pour cette raiſon être obſtruées, ſoit que cet épaiſſiſſement ſoit occaſionné par l'excès de chaleur, ou par la trop

grande violence des exercices ; par le défaut de trituration & d'atténuation des particules qui entrent dans la composition du ſang, ou parce que ces mêmes particules ſont trop groſſieres pour pouvoir circuler librement ; ou enfin par quelqu'autre cauſe que ce ſoit: L'embarras qui en réſulte doit néceſſairement accélerer le mouvement du reſte du ſang qui a ſes voyes libres dans les autres arteres capillaires où il trouve un paſſage aiſé. Pour cette raiſon la quantité du ſang qui ſe force un paſſage au travers des vaiſſeaux non obſtrués, doit dans chaque minute être plus grande que dans l'état de ſanté. Il arrive de-là que les arteres carotides tranſmettent une plus grande quantité de ſang au cerveau ; que le cerveau, à ſon tour, filtre une plus grande quantité d'eſprits que dans l'état de ſanté, & conſéquemment enfin que le cervelet

envoye au cœur une plus grande quantité de ces esprits. Toutes ces operations accélerent les dilatations & les contractions du cœur, hâtent le mouvement du sang, atténuent ses globules, en augmentent la chaleur, & irritent la Fievre. Le resserrement de quelques-uns des vaisseaux capillaires peut aussi occasionner le même embarras dans la circulation, indépendamment d'aucun vice dans les fluides, & produire tous les changemens que nous venons de rapporter, dont on peut rendre raison de la même maniere.

§. 11. COROLLAIRE. Il paroît par ces observations, §. 10. que toute les fois que l'on trouve le pouls *vîte*, on peut conclure qu'il y a obstruction dans quelques-uns des vaisseaux, c'est-à-dire, que le sang ne peut pas traverser ceux-là avec autant de facilité qu'il en a à parcourir les autres, ou aussi li-

brement qu'il faisoit en tems de santé. Et par conséquent, 1°. que le sang, ou quelques-unes de ses parties, sont devenues visqueuses; ou 2°. qu'il y a dans le sang des particules trop grossieres pour pouvoir passer librement au travers des petits vaisseaux : ces deux causes indiquent ouvertement la nécessité de briser & d'atténuer le sang, & nous conduisent à l'usage des incisifs & des atténuans de l'une ou de l'autre espece, comme les plus propres à produire les changemens que l'on doit se proposer. Il peut encore s'ensuivre, 3°. que la circulation est embarrassée ou empêchée par le resserrement de quelques-uns des vaisseaux capillaires, ou par la secheresse de leurs parois, qui occasionne une plus grande tension dans les fibres, & les dispose par ce moyen à résister au mouvement du sang, qui d'ailleurs est plus

grand que dans l'état de ſanté ; mais ce cas n'eſt pas ordinaire, ou plutôt il ne ſe préſente que rarement, encore n'eſt-ce que dans des perſonnes uſées de vieilleſſe, ou dans une grande jeuneſſe, par inanition, ou faute d'une ſuffiſante quantité d'humeurs ; vices qui peuvent être occaſionnés l'un & l'autre par l'excès de la tranſpiration inſenſible ou des ſueurs, par des diarrhées longues & opiniâtres, ou par des évacuations trop grandes des urines : des excrétions outrées de cette nature ne laiſſent dans les vaiſſeaux qu'un ſang appauvri & plus épais qu'il ne doit l'être, qui demande néceſſairement l'uſage des remedes atténuans. Quand ce cas ſe rencontre, il eſt aiſé de le reconnoître par les évacuations exceſſives qui l'ont précédé, ou par le froid & le deſſechement de quelques-unes des parties du corps. En effet, le dia-

mettre & la cavité de quelques-uns des vaiſſeaux capillaires, devenus moindres par la tenſion des fibres qui les compoſent, ne permettent plus qu'à une petite quantité de ſang de les traverſer, encore cette petite quantité ne paſſe-t'elle qu'en perdant néceſſairement de ſa vîteſſe; la diminution de la chaleur, qui eſt relativement moindre dans ces parties que dans l'état de ſanté, en eſt encore une ſuite. En pareil cas il faut avoir recours à tous les remedes que l'on connoît propres à augmenter la quantité des eſprits animaux, à diminuer la rigidité des fibres, & à atténuer les particules des fluides qui les parcourent.

§. 12. Le *Pouls lent*, dans les Fievres, c'eſt-à-dire, un pouls moins vîte que dans l'état de ſanté, doit ſa cauſe, 1°. ou à une oppoſition au mouvement de truſion du ſang, occaſionnée elle-même par

l'interception de ſon cours dans tout le ſyſtême des arteres capillaires ſanguines : ce cas ce rencontre au commencement de quantité de Fievres ; mais on s'en défie ſi peu pour l'ordinaire, qu'on ne daigne pas en ouvrir la bouche à un Médecin : 2°. Ou à la trop grande lenteur des contractions du cœur, occaſionnée par celle du fluide ſpiritueux que le cervelet diſtribue dans les nerfs du cœur ; cette lenteur eſt une ſuite du ralentiſſement ou du défaut des ſécrétions du cervelet. En pareil cas les cordiaux ſont véritablement ſalutaires. Cette ſorte de pouls montre, à la vérité, que l'on n'a rien à craindre, ni du côté de la raréfaction du ſang, ni d'aucune obſtruction dans les vaiſſeaux capillaires ; mais il n'en eſt pas moins dangereux, puiſqu'il eſt en même-tems une preuve que le fluide ſpiritueux eſt à peine ſuffiſant pour

mettre les organes destinés aux fonctions animales en état d'agir avec toute cette vigueur si essentielle pour le rétablissement du Malade.

§. 13. Le *Pouls plein*, c'est-à-dire, plus plein que dans l'état de santé, ne peut venir que de deux causes, ou parce qu'il y a une trop grande quantité de sang, poussée à chaque contraction du ventricule gauche du cœur dans l'aorte ; ou parce que cette même quantité s'est raréfiée au point d'occuper un bien plus grand espace, & de distendre les parois des arteres beaucoup davantage que dans l'état naturel ; d'où l'on doit conclure, 1°. ou que le Malade est dans le cas d'une pléthore sanguine ; 2°. ou que son sang est trop raréfié. Lorsque l'on soupçonne que la pléthore est la cause de la plénitude du pouls, on peut s'en assurer par les signes suivans ; sçavoir, » 1°. Si le Ma-

» lade eſt d'une conſtitution ſan-
» guine ou bilieuſe ; 2°. s'il a bon
» appétit, & s'il digere bien étant
» en ſanté ; 3°. s'il eſt grand man-
» geur ; 4°. s'il eſt accoutumé à
» mener une vie ſédentaire ; 5°. ſi
» les veines ſont pleines & gon-
» flées ; 6°. s'il a le pouls plein,
» lent ou peſant ; 7°. s'il n'a pas
» été ſaigné depuis long-tems, ou
» s'il n'a éprouvé aucune évacua-
» tion conſiderable. Je dis ſi le
» Malade eſt d'une conſtitution
» ſanguine ou bilieuſe ; car quoi-
» que le ſang puiſſe être viſqueux
» dans les perſonnes phlegmati-
» ques & mélancoliques, il eſt
» néanmoins très-rarement en
» trop grande quantité, comme
» il ſeroit aiſé de le prouver par
» pluſieurs raiſons, s'il étoit né-
» ceſſaire. Je dis s'il a bon appé-
» tit, s'il digere bien, & s'il eſt
» grand mangeur ; parce qu'un
» appétit médiocre, une mauvaiſe

» digeſtion, & une vie frugale ne
» ſçauroient produire aiſément
» une pléthore de ſang. Je dis s'il
» eſt accoutumé à mener une vie
» ſédentaire, parce que la vie ac-
» tive & laborieuſe produit une
» tranſpiration abondante, &c.
» & diminue par-là la quantité de
» ſang. Je dis ſi les veines ſont
» pleines & gonflées, parce que
» la diſtenſion extraordinaire de
» ces vaiſſeaux eſt toujours un des
» effets de la pléthore. Je dis ſi le
» pouls eſt plein, lent ou peſant,
» parce qu'un tel pouls eſt une ſuite
» naturelle de la plénitude; mais
» s'il eſt vîte & fort, & la cha-
» leur du corps conſiderable, on
» a tout lieu de conclure qu'il n'y
» a point de pléthore; ou, ce qui
» eſt la même choſe, que ſi la
» raréfaction du ſang (prouvée
» par la vîteſſe & la force du pouls,
» & l'extrême chaleur du corps)
» étoit emportée, la quantité de ce

» fluide n'excederoit pas sa juste
» mesure. J'ai ajouté, si le Malade
» n'a pas été saigné depuis long-
» tems, ou s'il n'a éprouvé au-
» cune évacuation considerable,
» parce que si la quantité de son
» sang avoit été diminuée par-là,
» il n'y auroit plus raison de croire
» qu'il fût pléthorique. « En ce
cas on doit avec raison recourir
à la saignée. Lorsque cette plénitude vient de la raréfaction du sang, les remedes atténuans & rafraîchissans que l'on connoît par experience propres à calmer cette raréfaction, sont veritablement ceux auquels on doit recourir.

§. 14. Le *Pouls vuide*, c'est-à-dire, celui qui n'est pas aussi plein qu'il le doit être dans l'état naturel, vient nécessairement de quelque défaut, soit 1°. dans la quantité du sang, 2°. ou dans son mouvement intestin. L'un ou l'autre de ces accidens, ou tous les

deux enſemble, font que les parois des arteres ne ſont pas autant diſtendus que dans l'état naturel ; ce ſymptôme indique donc de recourir aux moyens propres à augmenter la quantité du ſang, à ranimer ſon mouvement inteſtin, & à fortifier les organes deſtinés aux fonctions animales ; le choix des alimens, & un uſage meſuré de cordiaux, meritent en ce cas toute la préference.

§. 15. Le *Pouls dur*, c'eſt-à-dire, plus dur que dans l'état naturel, eſt occaſionné, 1°, par la denſité & l'épaiſſiſſement du ſang, & par la ſechereſſe des membranes qui compoſent les arteres ; dans ce dernier cas les arteres, privées de l'onction dont elles ont naturellement beſoin, ne ſe prêtent plus avec autant de facilité ; elles oppoſent, au contraire, plus de réſiſtance au mouvement du ſang deſtiné à les parcourir, que dans

l'état de ſanté ; & c'eſt par une ſuite de ce phénomene que l'action du ſang fouetté contre les parois des arteres, produit cette ſenſation de dureté que l'on ſent en tâtant cette ſorte de pouls, que l'on a pour cette raiſon appellée *Pouls dur ;* 2°. ou par une impulſion plus forte & plus vîte du ſang contre les parois des arteres, occaſionnée elle-même par les contractions du cœur également plus fortes & plus vîtes, & par quelques obſtructions en même-tems dans une partie des arteres capillaires ſanguines ; 3°. ou enfin par la réunion de ces deux cauſes. On peut donc conclure, lorſque l'on trouve le pouls dur & vîte, que le ſang eſt trop épais ou trop viſqueux, & que les fibres ſont dans cet état plus ſeches & plus rigides que ne le comporte celui de la ſanté. Ces conſéquences nous conduiſent au choix des moyens

& des remedes nécessaires en pareil cas ; tous doivent concourir à briser les parties des fluides, à atténuer le sang, à détruire la secheresse des fibres qui composent les vaisseaux, & à calmer la vîtesse du pouls.

§. 16. Le *Pouls mol*, c'est-à-dire, plus mol que dans l'état de santé, doit sa cause, 1°. au relâchement du tissu des arteres, qui les dispose à prêter davantage, c'est-à-dire, qui les rend plus lâches que dans l'état de santé; 2°. à la disproportion ou diminution de la partie rouge du sang, & à sa trop grande atténuation ; 3°. au défaut des esprits animaux nécessaires au cœur, & que le cervelet ne filtre plus en assez grande quantité. 1°. Dans le premier cas, c'est-à-dire, lorsque la mollesse du pouls est la suite du relâchement des parois arteriels, dont les fibres sont trop humides, faute d'une

évacuation ſuffiſante de la lymphe ſuperflue, on reconnoît l'état de ce ſymptôme par la moiteur & la temperature du Malade dans toute ſa ſurface ; alors les atténuans chauds, capables de procurer l'évacuation des humeurs ſuperflues par les voyes de la tranſpiration inſenſible & des urines, ſont les remedes dont on doit attendre la guériſon. 2°. Lorſqu'elle vient de la diminution de la partie rouge du ſang & de ſa trop grande atténuation, & en même-tems du défaut dans la quantité des eſprits animaux néceſſaires au cœur, on s'en aſſure par la foibleſſe & l'abbatement des eſprits, & par une foibleſſe univerſelle dans toute la machine. Pour prévenir ou remédier à ces accidens, on doit preſcrire au Malade des alimens aiſés à digerer, & propres à réparer promptement les pertes & à ſuppléer au défaut du ſang, tels que le

le lait, le petit-lait, les bouillons de poullet, de mouton, & autres ſemblables, & lui adminiſtrer en même-tems des remedes capables de rétablir & de fortifier le tiſſu du ſang, & d'augmenter la force du cœur & des arteres.

§. 17. Le *Pouls fort*, c'eſt-à-dire, plus fort qu'en tems de ſanté, dépend des mêmes cauſes que le pouls plein (§. 13.) : il peut encore être occaſionné par une trop grande quantité d'eſprits animaux diſtribués au cœur avec trop de vîteſſe ; en ce cas, il dépend à peu près des mêmes cauſes, & indique le même traitement que le pouls vîte (§. 10.).

§. 18. Le *Pouls foible*, ou celui qui dans la Fievre eſt plus foible que dans l'état naturel, eſt une ſuite du défaut de la diſtribution des eſprits animaux du cervelet au cœur ; il indique que la ſécrétion de ce fluide ne ſe fait pas en aſſez

grande quantité dans le cervelet pour ſuffire aux beſoins de la machine, & que la partie rouge du ſang eſt en trop petite quantité. Un pareil état dépend de tout ce qui peut exciter la diſſolution des humeurs, qui eſt infailliblement ſuivie de la décompoſition du ſang & de la deſtruction du tiſſu des parties propres à entretenir la ſecretion des eſprits animaux : ce ſymptôme annonce un grand danger pour la vie du Malade ; il demande le même traitement & les mêmes remedes que le pouls mol ; (*voyez ci-devant* §. 16.) il faut en même-tems preſcrire au Malade des cordiaux propres à diviſer le ſang, à fortifier les ſolides & à augmenter la force du cœur ; à ces remedes on doit joindre tout ce qui peut détruire l'acrimonie des fluides.

§. 19. Le pouls, qui dans la Fievre eſt égal, quant au *tems* &

à la *force*, dépend d'une égale diſtribution des eſprits animaux du cervelet aux muſcles du cœur, & d'une viſcoſité ou d'une fluidité égale dans toute la maſſe du ſang. Ce ſymptôme n'annonce rien de fâcheux, au contraire, il laiſſe même le Médecin dans la liberté de traiter le Malade relativement aux autres ſymptômes.

§. 20. Le *Pouls inégal*, quant à a *force*, vient d'une diſtribution inégale des eſprits animaux du cervelet au cœur, où ils ſont envoyés tantôt en plus grande & tantôt en moindre quantité. Ce ſymptôme paroît être l'effet d'une ſécrétion inſuffiſante des eſprits animaux dans le cervelet, qui eſt elle-même une ſuite de l'appauvriſſement du ſang; c'eſt-à-dire, que dans cet état le ſang eſt en trop petite quantité, ou du moins que ſa partie rouge n'eſt pas en proportion ſuffiſante au reſte

de ses parties : il indique donc un choix d'alimens propres à fournir au sang un chyle nourrissant & en état de s'assimiler aisément, & des remedes propres à rétablir la constitution du sang, à fortifier les organes sécrétoires ; enfin à rendre la circulation des esprits animaux plus libre & plus vive.

§. 21. Le *Pouls inégal*, qui dans les Fievres est inégal, quant au *tems*, paroît dépendre d'une viscosité & d'une fluidité inégale dans le sang qui doit conséquemment traverser les arteres capillaires, tantôt plus lentement, tantôt plus vîte ; plus vîte lorsque la partie la plus fluide du sang les parcourt, & plus lentement lorsque c'est la partie visqueuse. Ce symptôme indique manifestement l'usage des atténuans capables de détruire la cohésion des parties visqueuses des humeurs, & de rendre le sang également fluide dans toute sa masse.

§. 22. Le *Pouls intermittent*, dépend ordinairement dans les Fievres, des mêmes causes qui rendent le pouls inégal quant au tems, c'est-à-dire, 1°. de l'inégalité de viscosité & de fluidité dans la masse du sang ; 2°. ou du défaut de proportion de la partie rouge du sang & des esprits animaux dans le cervelet, lorsque les effets qui en résultent sont plus violens que ceux de la premiere cause (§. 21.) 3°. ou de quelques concrétions polipeuses dans les principaux troncs des arteres qui interrompent le mouvement de trusion du sang ; 4°. ou enfin de quelques convulsions. Dans le premier cas, c'est-à-dire, lorsque la viscosité du sang n'est pas uniforme, on peut s'assurer de cette inégalité par d'autres symptômes dépendans de la même cause. Lorsqu'elle est l'effet de la seconde, c'est-à-dire, lorsqu'elle vient de la diminution de la partie

rouge du ſang & des eſprits animaux, on reconnoît également cette diſpoſition par d'autres ſymptômes dépendans de l'un ou de l'autre état. Enfin lorſqu'elle eſt une ſuite de la derniere, les convulſions même en manifeſtent la cauſe; & ſi l'on n'a aucun indice qui la puiſſe faire attribuer à la premiere ou à la ſeconde, ou enfin à la derniere des cauſes que nous venons d'aſſigner, l'on peut alors conclure que cette intermittence eſt l'effet de quelque concrétion polipeuſe engagée dans quelqu'endroit des arteres principales.

§. 23. Lorſque l'intermittence du Pouls depend de la premiere cauſe que nous venons de citer, (§. 22.) il eſt à propos de recourir aux remédes que nous avons indiqués: (§. 14, 15, 21.) ſi elle depend de la ſeconde, (§. 22.) ce doit être à ceux qui ont été preſcrits, (§. 16. 18).

§. 24. Lorſque ce même ſymptôme, je veux dire l'intermittence du Pouls eſt occaſionné par des concretions polipeuſes du ſang, les delayans propres & les attenuans ſemblent les ſeuls que l'on puiſſe tenter ſi non avec ſuccês, du moins avec quelque ſorte d'eſpérance ; tels ſont le cinnabre, l'antimoine, la gomme de guayac, les mille pieds, &c. mêlés avec quelques ſubſtances nîtreuſes, comme le ſel de nître, celui de prunelle, &c. ces remédes pourront en effet être ſalutaire, en cas que cet accident ſurvienne avant que la Fievre ait entierement épuiſé les forces du Malade. Mais ſi dans ce cas l'on apperçoit quelques ſymptômes d'une mort prochaine : c'en eſt fait, & il ſeroit inutile de ſe propoſer aucun remédе.

§. 25. Enfin lorſque l'on trouve la cauſe de ce mal dans les convulſions, il faut les prendre elles-mê-

mes dans leur ſource ; & les remédes propres à les détruire, détruiront en même tems la mauvaiſe qualité du Pouls : or comme elles réſultent du défaut de la quantité requiſe des fluides, l'indication curative conſiſte à réparer le ſang par une nourriture reſtaurante & facile à digerer, & dans l'uſage des cordiaux doux & balſamiques propres à ſuppléer à la perte du fluide nerveux.

§. 26. Cette ſorte de Pouls qui dans les Fievres eſt en même tems vite & foible dès leur commencement, & pendant tout le tems de leur progrès, nous indique 1o. qu'il y a quelque obſtruction dans les vaiſſeaux capillaires & dans les glandes, & conſéquemment que les humeurs ſont chargées de quelques particules groſſieres & viſqueuſes qui ont beſoin d'être atténuées & corrigées, comme on le peut inférer de la vîteſſe du

Pouls, (*voyez* §. 10.) 2o. que la dissolution des humeurs est en partie la cause de cette sorte de Fievre, & que le Cervelet ne filtre pas une quantité suffisante d'esprits animaux, ou que le passage de ces esprits du Cervelet au Cœur est embarrassé en quelqu'endroit, ce que l'on peut également inférer de la foiblesse du Pouls, (*voyez* §. 18. où l'indication curative en est aussi marquée.) On peut conclure de ce symptôme, que cette sorte de Fievre est mixte.

§. 27. Lorsque dans les fievres on trouve pendant tout le tems de leurs progrès, un Pouls égal à celui de la santé, c'est-à-dire, qui n'est ni plus vîte ni plus fort que dans l'état naturel, c'est un signe qu'il n'y a que peu ou point du tout d'obstruction dans les vaisseaux capillaires ni dans les glandes; c'est-à-dire, par conséquent que les fluine sont que très-peu ou point du

tout visqueux, & qu'il n'y a dans les humeurs aucune particule trop grossiere pour ne pas trouver un passage libre & aisé dans tous les différens genres de vaisseaux destinés à leur transport. En effet s'il y avoit véritablement quelque viscosité dans les humeurs, ou si ces humeurs contenoient seulement quelques particules trop crasses & trop grossieres, il résulteroit nécessairement quelque abstruction de l'un ou de l'autre de ces accidens, ou du moins ces mêmes accidens rendroient la circulation plus lente dans quelques-uns des vaisseaux capillaires, & plus vîte au contraire dans les grosses arteres, que dans l'état de santé. De toutes ces conséquences, l'on peut inférer que les causes qui produisent ces sortes de Fievres dans lesquelles on rencontre un Pouls de cette nature, sont différentes de celles qui produisent des Fievres inflammatoires. Ces

réflexions doivent nous faire appréhender qu'un pareil ſymptôme dans les Fievres ne ſoit l'effet de la diſſolution des humeurs, occaſionnée par quelques particules âcres ou corroſives capables de déſunir & de décompoſer les parties des fluides. La ſécherecſſe & la noirceur de la langue, autres ſymptômes ordinaires de ces ſortes de Fievres, peuvent de même répandre beaucoup de jour ſur l'état de cette maladie, qui eſt encore ſouvent mieux déterminé par les accidens que nous allons rapporter. En effet, dans ces ſortes de Fievres il ſurvient ſouvent ou des hemorragies ou des taches de pourpre, ou quelque évacuation colliquatives ſenſibles, ou du moins s'il ne ſe manifeſte aucun ſigne de ces ſymptômes, la tranſpiration inſenſible eſt trop abondante; les effets s'en manifeſtent ſenſiblement par la defection conſidérable de ceux qui ont été travaillés de ces

ſortes de Fievres, quoiqu'il ne leur ſoit arrivé aucune évacuation colliquative ſenſible.

§. 28. COROLLAIRE. Il ſuit de ces obſervations que pour obvier aux progrès de la décompoſition des humeurs, pour en réparer les déſordres & les rétablir dans leur état naturel, on ne doit employer que des remédes également propres à maintenir l'union & la cohéſion naturelle des parties des fluides, & à corriger la tiſſure, la configuration & les mauvaiſes qualités des humeurs devenues âcres & corroſives : tels que les racines de tormentille, le bol d'Armenie, la terre du Japon, la myrrhe, l'eſprit de vitriol, &c.

§. 29. L'on dira peut-être que dans ces ſortes de Fievres, il n'y a ni viſcoſité dans les humeurs, ni particules trop groſſieres pour gêner la circulation des fluides, dans les différens genres de vaiſſeaux

qu'ils ont à traverſer, & que conſéquemment il peut y avoir du danger, ou au moins qu'il eſt tout-à-fait inutile de les combattre par des remédes attenuans. J'avoue qu'en général les remédes attenuans pourroient être inutiles dans ces ſortes de cas, ſi l'on ne ſe propoſoit que de diminuer le volume des particules morbifiques dont l'altération entretient la maladie, mais comme l'operation de ces remédes ne ſe borne pas à changer la tiſſure & la configuration des humeurs, ou plutôt comme ce n'eſt qu'au moyen de cette proprieté qu'ils ont celle de détruire l'acrimonie ou la cauſticité & la qualité diſgregative de ces mêmes humeurs, il ne peut pas s'enſuivre de cette diſſolution même des humeurs que les attenuans ſoient dangereux ou inutiles, ils paroiſſent au contraire abſolument néceſſaires. Ce n'eſt pas à cauſe de

leur volume, ou faute de pouvoir traverser les conduits excrétoires, que les particules morbifiques qui entretiennent ces sortes de Fievres ne se séparent pas du reste des humeurs, il y a plus d'apparence qu'elles sont si intimement mêlées & si bien engagées avec les autres parties qui composent la masse des fluides, soit qu'elles les attirent ou qu'elles en soient attirées, qu'il ne leur est pour ainsi dire pas possible de s'en débarrasser par aucune excrétion que ce soit, jusqu'à ce qu'elles ayent été attenuées, ou du moins qu'elles ayent tout-à-fait changé de forme. Ces observations doivent suffire pour prouver l'utilité & souvent la nécéssité d'employer les attenuans de l'une ou de l'autre espece, dans le traitement de la plûpart des Fievres.

CHAPITRE II.

Examen des causes & du caractere des symptômes qui affectent la respiration des Febricitans, & de l'indication curative que l'on en peut tirer.

§. 30. II. LE Médecin ne doit pas être moins attentif à bien observer l'état & les différens changemens de la respipiration de ses malades ; il en résulte de même que de la connoissance du Pouls, des indications qui peuvent répandre beaucoup de jour sur différens cas particuliers qu'on ne peut trop éclaircir, & dont la connoissance est pour ainsi dire indispensable à celui qui se propose la conduite du malade. les observations suivantes en feront voir la nécessité.

§. 31. Lorsque la respiration est libre, & que malgré la Fievre elle est aussi aisée que dans l'état de santé, on a lieu de conjecturer en géneral que tous les organes destinés à cette fonction sont en bon état, (excepté dans quelques Fievres putrides) c'est donc un signe que les poulmons, le cœur, le diaphragme, la plévre, les muscles de la respiration, les muscles intercostaux & ceux de l'abdomen, s'étendent & se contractent librement & ne sont que très-peu ou point du tout affectés de la maladie; cette circonstance prouve encore que le sang est dans un état passable de fluidité, & qu'il n'est embarrassé d'aucune particule trop grossiere qui l'empêche de trouver une issue libre dans tous les vaisseaux capillaires qu'il a à traverser; c'est donc un bon symptôme, & qui promet ordinairement beaucoup en faveur du malade; mais tout favorable

qu'il puiſſe être, on n'y peut compter que dans les Fievres ardentes & dans les Fievres inflammatoires ; il ne promet rien de bon dans les Fievres putrides: dans ce dernier cas, ſi le malade eſt fort alteré, ſi ſa langue eſt noire, aride, & pour ainſi dire brûlante, s'il pouſſe de fréquens ſanglots, & que ſes forces ſoient tout d'un coup & conſidérablement diminuées ou tombées, loin d'en tirer un bon augure, on a tout lieu de conjecturer au contraire que la maſſe des humeurs eſt farcie de particules âcres & corroſives qui détruiſent la cohéſion naturelle des parties qui la compoſent, & ſont par ce moyen la cauſe de tous les accidens que nous venons de détailler. En pareil cas l'indication curative nous conduit à l'uſage de médicamens propres à changer la figure & le tiſſu des particules âcres & corroſives, & à prévenir en même tems de plus

grands ravages qu'ils pourroient faire, ſoit ſur les fluides ou ſur les ſolides. Enfin elle nous ſollicite à favoriſer au moyen de ces mêmes remedes l'évacuation de la matiere morbifique, enſemble avec les autres humeurs excrémentitielles, au travers des organes deſtinés à cet uſage. Voyez § 27, 29.

§. 32. Lorſque la reſpiration eſt douloureuſe, c'eſt un ſigne que la Fievre eſt fomentée par quelque inflammation au-dedans; de cette inflammation l'on doit conjecturer qu'il y a quelque viſcoſité répandue dans la maſſe du ſang, ou que cette maſſe eſt embarraſſée de quelques particules trop groſſieres pour pouvoir enfiler librement tous les petits vaiſſeaux qu'elles doivent traverſer; en ce cas la partie douloureuſe eſt le ſiége de l'inflammation, qu'il eſt par ce moyen aiſé de reconnoître. Dans les Fievres pleurétiques, par exemple, on connoît

par le ſiége de la douleur quelle partie de la plévre eſt enflammée, ſi l'inflammation affecte le côté droit ou le côté gauche, &c. enfin on tire de-là les ſignes qui peuvent nous indiquer ſi le mal n'exiſte point dans quelqu'autre membrane ou dans quelques-uns des muſcles deſtinés à la reſpiration, que l'on prendroit alors pour le ſiége de l'inflammation. Ce ſymptôme indique toujours beaucoup de danger, plus ou moins cependant relativement à ſa violence & à la délicateſſe des parties affectées; de toutes ces circonſtances l'on doit juger ſur la néceſſité & l'urgence de recourir aux remedes delayans & attenuans.

§. 33. Lorſque dans la Fievre la reſpiration eſt grande, étendue; c'eſt-à-dire, lorſqu'à chaque inſpiration il entre dans les poulmons une plus grande quantité d'air que dans l'état naturel, c'eſt une preu-

ve que les poulmons, & par conséquent chaque veſicule aërienne qui entrent dans leur compoſition, ſe diſtendent & ſe dilatent beaucoup davantage que pendant la ſanté. Ce ſymptôme nous apprend que la lymphe eſt abondante, qu'il n'y a ni viſcoſité dans les fluides, ni tenſion dans les ſolides, qu'au contraire les vaiſſeaux ſe diſtendent aiſément, & qu'ils laiſſent un paſſage libre aux fluides pour leſquels ils ſont deſtinés. On ne peut en tirer que de bonnes conſéquences, mais il ſe trouve rarement dans les Fievres.

§. 34. La reſpiration petite, c'eſt-à-dire, lorſque dans la Fievre il paſſe à chaque inſpiration une moindre quantité d'air dans les poulmons que dans l'état naturel: Cette ſorte de reſpiration, dis-je, nous indique: 1°. Que les veſicules ne ſont pas ſuſceptibles d'une auſſi grande dilatation que dans

l'état de ſanté, ce ſymptôme peut venir de pluſieurs cauſes. 1. De la diſtention des vaiſſeaux ſanguins des poulmons occaſionnée par l'épaiſſiſſement du ſang qui n'y peut circuler qu'en s'y forçant pour ainſi dire le paſſage. 2. Du deſſechement des membranes des poulmons & des fibres des differens vaiſſeaux dont ils ſont compoſés, qui en empêche l'expanſion. 3. Ou enfin de l'amas de quelques phlegmes viſqueux ſéparés par les arteres lymphatiques, & répandus dans preſque toute la capacité des veſicules aëriennes, qui, engorgées pour ainſi dire de cette pituite ne permettent plus aux poulmons de ſe contracter & de recevoir la même quantité d'air qu'ils pourroient contenir ſans cet obſtacle. De tout ceci l'on doit conclure, relativement à ces différentes cauſes, que pour détruire ce ſymptôme il faut diſſoudre, délayer & attenuer les fluides

& relâcher les fibres des vaiſſeaux afin de faciliter les excrétions dont la nature a beſoin. 2°. Ce ſymptôme nous indique encore qu'il peut y avoir quelque tumeur ou quelque dépôt de matiere qui embarraſſe ou peut-être même qui remplit du moins en partie la trachée artere, & qui empêche par ſon ſéjour l'air de paſſer dans les veſicules des poulmons en auſſi grande quantité qu'elles en pourroient contenir. On peut s'aſſurer de cet accident par l'abſence des autres ſymptômes qui indiquent lorſque le ſang eſt trop épais, ou qu'il eſt chargé de particules trop groſſieres, capables d'embarraſſer la circulation. C'eſt-là véritablement le cas d'employer tous les moyens & tous les remedes propres à lever de ſemblables obſtructions, remedes que l'on doit choiſir entr'autres dans la claſſe des diſſolvans.

§. 35. Lorſque dans la Fievre

la respiration est aussi lente que dans l'état naturel, ce symptôme est de très-bonne augure & présente à peu près les mêmes indications que la respiration étendue. §. 33.

§. 36. Il n'en est pas de même de la respiration vîte, ce symptôme vient dans les Fievres de ce que les poulmons & les muscles de la respiration se contractent & se dilatent trop fréquemment. L'action de ces organes doit l'augmentation de sa vîtesse en partie à quelque obstruction dans les poulmons dont les vesicules aëriennes sont la plûpart remplies, ou du moins le plus grand nombre engorgées d'humeurs lymphatiques qui descendent de la trachée artere, comme il arrive souvent dans les Fievres catarrheuses & dans toutes les Fievres accompagnées de toux & de crachats visqueux ; elle la doit encore à la chaleur excessive du sang qui accelere le mouvement des es-

prits animaux diſtribués aux muſcles de la reſpiration. Pour ſoulager le malade dans une ſituation auſſi menaçante, il faut lui preſcrire des remedes propres à attenuer les fluides, à les rendre plus perméables, & à diminuer en même-tems la chaleur de la Fievre.

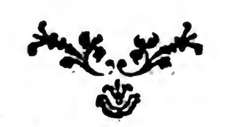
§. 37. Lorſque la reſpiration eſt égale & d'une vîteſſe moderée, c'eſt un ſymptôme favorable qui annonce que le ſang & les organes de la reſpiration ſont dans un état duquel on peut eſperer un prompt rétabliſſement.

§. 38. Mais lorſqu'aucontraire les Fievres ſont accompagnées d'une reſpiration inégale, on ne peut en augurer rien que de fâcheux, ce ſymptôme diametralement oppoſé au précédent, indique que la circulation eſt embarraſſée par quelque viſcoſité inégale répandue dans les humeurs, il indique encore que le mouvement des eſprits animaux n'eſt

n'eſt pas uniforme dans les organes de la reſpiration. Enfin, il ne promet rien pour le retabliſſement du malade, qui ne peut attendre de ſecours que d'un uſage convenable des delayans & des attenuans.

§. 39. Enfin lorſque les Fievres ſont accompagnées d'une reſpiration difficile & embarraſſée, de mouvemens convulſifs dans la trachée-artere & dans les autres organes dont elle depend, qui fond craindre au Malade même d'être en danger de ſuffoquer, tout eſt pour ainſi dire déſeſperé, c'eſt un ſymptôme terrible qui prouve que les poulmons ſont enflammés, par conſéquent obſtrués & pour ainſi dire hors d'état de recouvrer cette regularité qui conſtitue le bon ordre de leur contraction & de leur dilatation. Il prouve encore que les humeurs ſont devenues ſi viſqueuſes qu'il ne leur reſte plus aucun paſſage libre au travers des vaiſ-

ſeaux capillaires. La mort ſuit ordinairement ce ſymptôme de près; il n'en eſt cependant pas de même de la reſpiration ſuffocante qui ſurvient ordinairement aux perſonnes hyſteriques, hypochondriaques & aſthmatiques: celle-ci eſt un effet de quelques ſpaſmes dont les ſuites ne ſont pas ſi menaçantes, ni par la même raiſon ſi dangereuſes. En général les remédes rafraîchiſſans & delayans ſont les plus propres à remédier à ces ſortes d'accidens.



CHAPITRE III.

Examen des causes & du caractere des symptômes qui se manifestent par l'état de la langue de différentes personnes attaquées de Fievres; & de l'indication curative que l'on en peut déduire.

§. 40. III. L'Etat de la langue a tant de rapport avec celui du reste de la machine en général, c'est-à-dire avec celui des fluides & celui des solides de notre corps, que ce seroit commettre une erreur des plus préjudiciables que de ne pas l'examiner avec toute l'attention que mérite l'utilité des indications que l'on en peut tirer. Avant d'entrer dans le détail des symptômes les plus ordinaires que la langue nous présente je dois observer que lorsqu'elle est humide & propre, c'est un signe que le sang

est dans une juste proportion de fluidité, c'est-à-dire, qu'il n'est ni trop tenu ni trop épais, que la lymphe est dans une quantité convenable au bon ordre des fluides & par con-séquent qu'il s'en distribue une portion suffisante dans les vaisseaux de la langue propres à la recevoir. On peut donc conjecturer delà que la maladie ne depend point de la viscosité des fluides; que la chaleur de la Fievre est moderée, enfin que cette Fievre ne peut venir 1. que de quelque dissolution, 2. ou de la suppression de la transpiration insensible ou de quelques autres humeurs excrementitielles rentrées dans le sang, au lieu de suivre la route destinée à leur évacuation; toute l'indication que l'on peut se proposer en pareil cas consiste dans l'administration de quelques remédes propres à rétablir le bon ordre de la transpiration, sans épaissir les fluides.

§. 41. Lorſque la langue paroît blanche, cet état annonce que les dernieres ramifications des vaiſſeaux qui rampent ſur ſa ſurface ſont en grande partie dépourvues du fluide qui leur eſt dû; & par conſéquent qu'elles ne le recoivent point à proportion de leur nombre & de leur diametre. Ces vaiſſeaux ne ſont ainſi privés de la liqueur pour laquelle ils ſont déſtinés que parce que le ſang a contracté quelque viſcoſité, & que les humeurs ne ſont pas delayées dans une aſſez grande quantité de lymphe pour gagner juſqu'aux extrêmités capillaires des vaiſſeaux qui ſe perdent à la ſurface de cet organe : la grande chaleur du ſang dans l'agitation de la Fievre, d'où réſulte infailliblement une diſſipation exceſſive des parties les plus tenues de ce fluide par les organes de la tranſpiration, par conſéquent un plus grand épaiſſiſſement encore du reſ-

te de sa masse, cette grande chaleur, dis-je, peut de même devenir un obstacle au passage des humeurs jusques dans les dernieres divisions des vaisseaux dont la langue est tapissée. De ces observations on doit conclure que la guérison du malade depend d'un choix convenable d'attenuans proportionnés à la force & à l'étendue des symptômes qui l'embarrassent.

§. 42. La langue paroît quelquefois recouverte d'une espèce de croute ou de duvet blanchâtre, ce symptôme derive des mêmes causes que le précédent (§.41.) Cette sorte de duvet n'est autre chose que l'extrêmité des petites houppes vasculaires destinées à transmettre dans la bouche les fluides qu'ils charient dans l'état naturel, qui par les raisons données n'en contiennent pas autant qu'il leur en est dû. Ce symptôme n'indique rien de plus que le précé-

dent dont il eſt la ſuite, il demande auſſi le même traitement (§. 41.)

§. 43. La ſéchereſſe de la langue eſt un ſymptôme aſſez ordinaire dans les Fievres. Cet organe n'acquiert cette mauvaiſe qualité que parce que ſes vaiſſeaux ne reçoivent pas aſſez de fluide. Ce ſymptôme prouve que les humeurs ont acquis une grande viſcoſité; & ſouvent, que la chaleur de la Fievre eſt exceſſive. C'eſt par conſéquent un très-mauvais ſymptôme qui demande l'uſage des attenuans & des rafraîchiſſans, dont le choix doit être relatif aux autres beſoins du Malade.

§. 44. Le Malade eſt encore dans un plus mauvais état, lorſqu'en même temps ſa langue eſt ſéche & noire : c'eſt une preuve de l'acrimonie & de la viſcoſité des humeurs qui par cette dépravation ſont devenues hors d'état d'arriver librement juſqu'aux extrêmités

capillaires des vaiſſeaux qui vont ſe rendre à la ſurface externe de cet organe : c'eſt par une ſuite de la même cauſe que les Malades en cet état ont toute l'habitude du corps ſéche. Le ſang a d'abord croupi dans l'extrêmité des vaiſſeaux qui paroiſſent noirs, il s'y eſt enſuite pourri au point d'en alterer ainſi la couleur. Quant à leur ſéchereſſe elle vient en partie de la chaleur des parties voiſines, & en partie de l'air, de la reſpiration qui dans ſon paſſage ſe charge de toute l'humidité qu'il rencontre. Ce ſymptôme eſt de très-mauvaiſe augure & demande par conſéquent un choix de Médicamens propres a attenuer les humeurs, a les rendre plus permeables, enfin capables de corriger l'acrimonie, & les mauvaiſes qualités dont la dépravation du ſang empêche le rétabliſſement du Malade.

§. 45. Lorſque la langue eſt noi-

re & séche, & qu'en outre elle est aride & gersée, semblable, en quelque façon au sole de la terre pendant les grandes chaleurs de l'Eté, on a lieu de conjecturer par tous ces symptômes que les humeurs sont pour ainsi dire dégénérée en acrimonie, qu'elles sont devenues extrêmement corrosives, & que par une suite également dangereuse, elles ont acquis beaucoup de viscosité & une grande chaleur. Ce sont autant de signes presque tous décisifs du danger qui menace le Malade qui est dans l'urgence d'un prompt secours. C'est à la prudence du Médecin de le lui menager par un usage convenable d'attenuans propres à briser les humeurs & à en corriger l'acrimonie. Ce symptôme se rencontre très-souvent dans les Fievres mixtes.

§. 46. Dans le progrès des Fievres, la langue paroît souvent moite, & en même temps couverte

d'aphthes, ou de petits ulceres blanchâtres. Ce symptôme indique à la vérité que la lymphe est dans une assez juste proportion au reste des humeurs, & que ces mêmes humeurs ne sont pas absolument surchargées de viscosités, mais il y montre en même temps une si grande acrimonie & une si grande corresion que l'on a lieu de tout appréhender pour le Malade. Cet état demande un prompt usage d'attenuans capables de corriger la figure & le tissu des particules, âcres & corrosives qui ravagent le reste des fluides. Il y a toute apparence que si l'on ouvroit les cadavres de ceux qui meurent en cet état on trouveroit toute la surface interne du conduit qui communique de la bouche à l'anus, je vœux dire de l'œphage, de l'estomac & des intestins, couverte d'ulceres semblables à ceux qui se manifestent dans la bouche.

§. 47. Enfin lorſque la langue eſt couverte d'aphthes, mais qu'elle eſt en même temps peu moite, c'eſt un ſigne qui annonce également la viſcoſité & l'acrimonie des humeurs. Cet état ne permet pour ainſi dire aucune eſperance s'il en reſte quelqu'une en pareil cas, ce ne peut-être que moyennant l'uſage des alterans & des attenuans.



CHAPITRE IV.

Examen des causes & du caractere des symptômes des douleurs que l'on ressent étant attaqué de la Fievre ; & de l'indication curative qu'ils présentent.

§. 48. IV. DE tous les symptômes qui s'opposent à la tranquillité & au rétablissement d'un Malade ; de tous les accidens qui lui surviennent dans sa Maladie, il n'y en a aucun qu'il ne souffre plus patiemment que la douleur ; que son pouls soit vîte ou lent &c. ; que ses humeurs soient crasses ou tenues &c. ; que les excrétions se fassent en plus ou en moins grande quantité &c. &c. ; si jusque-là les douleurs ne le suivent point, son état lui cause à la vérité de l'inquiétude, encore faut-il souvent lui en avoir montré le

danger ; mais il ne se déſeſpére pas ; cette extrêmité eſt réſervée à la douleur, & la ſuit de près à moins qu'elle ne ſoit légere, qu'on n'y remédie promptement, ou que par une autre extrêmité plus fatale encore la mort n'en ſoit elle-même le terme. C'eſt cet accident entre autres qui fait appeller le Médecin, on en reconnoît alors *la neceſſité*, l'excès du mal ne laiſſe ſouvent de force au patient que pour le demander, & dans un beſoin auſſi preſſant l'état du Malade mérite toute ſon attention. La violence de la douleur, ſes degrés, ſon ſiége, ſon étendue & premierement encore ſa cauſe, ſes effets, ſes accidens &c. demandent chacun un examen particulier ; ce n'eſt que par une étude des plus ſcrupuleuſes de toutes ces circonſtances, en combinant leurs rapports & en appréciant le tout enſemble qu'il arrive, du moins autant qu'il eſt

poſſible, aux moyens de caracteriſer l'eſpéce de douleur qui vexe le Malade, rélativement au genre de Fievre dont il eſt travaillé, qu'il en peut déterminer la cauſe, enfin qu'il peut diriger ſes vues, ſoit pour y remédier ou pour en prevenir les ſuites.

§. 49. La douleur en général eſt occaſionnée par tout ce qui peut diſtendre les nerfs au-delà des bornes dont ils ſont naturellement ſuſceptibles; c'eſt-à-dire au-delà du degré d'extention juſqu'auquel ils peuvent aiſément arriver. Pour ſe former une idée exacte des douleurs qui dépendent de cauſe interne, on doit ſe rappeller que la membrane externe des arteres eſt très-mince, & pour ainſi dire tiſſue de nerfs; qu'il n'y a ni muſcle ni membrane dans toute la machine qui n'en reçoivent quelques branches, qui s'y ramifient à l'infini, & que par conſéquent il n'y a aucune partie ſoli-

de du corps humain pour peu qu'il s'y distribue des nerfs, & qu'en même temps elle soit susceptible de dilatation & de contraction, qui ne soit aussi susceptible de souffrir de la douleur, puisque dans l'exécution de ces mouvemens les nerfs peuvent, par différentes causes accidentelles, être forcés à un plus grand degré de tension que celui dont ils sont naturellement capables.

§. 50. On peut réduire sous trois points principaux les causes communes internes de douleur ; sçavoir.

1. Toutes les choses qui peuvent distendre les arteres sanguines au point d'occasionner dans leur fibres nerveuses un plus grand tiraillement qu'elles ne peuvent naturellement le supporter. Cette cause semble être celle des douleurs du perioste des vertebres du dos dont on se plaint dans la petite verole, de celle du perioste des os des bras, des cuisses & des jam-

bes au commencement de beaucoup de Fievres, & de celles du perioste des os près de leur articulation dans les Fievres Rhumatiques. Elle dépend elle même de la viscosité des fluides, de leur épaississement ou du volume trop considerable des particules qui les composent ; cette disposition des fluides altere leur cours, qu'ils ne peuvent suivre qu'avec beaucoup de peine au travers des petits vaisseaux entortillés dans le tissu de la membrane dont il est question : encore ne parviennent ils à les parcourir qu'en se forçant eux-mêmes le passage, ce qu'ils ne peuvent faire sans dilater considérablement leurs vaisseaux dont le diametre est trop petit par rapport à l'augmentation de leur volume ; & par conséquent sans tirailler outre mesure une infinité de nerfs qui font partie du tissu de ces vaisseaux. C'est là véritablement ce qui produit le

ſentiment de douleur. C'eſt encore par un effet de la même cauſe, que les arteres ſanguines s'obſtruent au point de forcer le ſang à ſe repandre dans les vaiſſeaux lymphatiques où ils forment enſuite des tumeurs inflammatoires.

2. Tout ce qui peut attaquer & corroder les nerfs devient encore une cauſe de douleur. En effet, les particules corroſives n'exercent leur action ſur les nerfs ; qu'en tiraillant d'abord une partie des fibres qui les compoſent ; beaucoup au-delà de l'étendue à laquelle ils peuvent naturellement ſe prêter, avant de les diviſer tout-à-fait ; & c'eſt par ce tiraillement qu'ils occaſionnent de la douleur. C'eſt de cette cauſe que dépendent les accidens qui ſurviennent aux ulceres dont les humeurs ſont extrêmement âcres & corroſives. On peut encore y renvoyer differentes ſortes de douleurs que l'on appelle ordinaire-

ment douleur *rongeante*, douleur *mordante*, *piquante*, &c.

3. Enfin les eſprits animaux eux-mêmes peuvent occaſionner de la douleur; en effet la préſence de ce fluide peut occaſionner dans un ou dans pluſieurs muſcles indifféremment une contraction forcée dont la violence tiraille tous les nerfs qui s'y diſtribuent au-delà de l'extention qu'ils peuvent naturellement ſupporter. Telle eſt ſans doute la cauſe de ces contractions outrées, connuës ſous le nom de Crampes, dont les accès occaſionnent ſouvent de vives douleurs; pour ſurcroît de peine, lorſque l'accès eſt violent les muſcles antagoniſtes ſont par compaſſion forcés de ſe relâcher & de s'étendre au point d'en ſouffrir conſidérablement eux-mêmes. Pour diſtinguer ces deux ſortes de douleurs dépendantes de la même cauſe, on peut appeller celle-ci, douleur *Spaſmodique* ou *Nerveuſe*.

§. 51. Je pourrois ajouter encore quelques autres causes de douleurs, mais je me borne à celles-là; moins parce qu'elles sont les plus fréquentes, que parce que ce sont en même temps celles qui méritent le plus d'attention dans les Fievres. J'observerai seulement qu'en général plus un nerf est distendu au-delà des bornes de sa capacité, plus la douleur est violente.

§. 52. Au moyen de ces généralités, l'on peut bien déterminer la cause de la douleur que l'on a à combatre, mais elles n'indiquent rien de plus, il est donc à propos de prendre cette matiere plus en détail, d'examiner séparement les différentes sortes de douleurs, de devoiler toutes les conjectures que l'on en peut tirer, & d'en approfondir les indications, puisque c'est de cette étude, fondée sur les connoissances déja indiquées (§. 50.) que l'on doit attendre les lumieres

néceſſaires pour bien réuſſir dans le traitement de ceux qui en ſont travaillés.

§. 53. Les douleurs lançinantes, tranchantes, &c, c'eſt-à-dire ces ſortes de douleurs qui impriment pour ainſi dire le même ſentiment que ſi l'on étoit frappé de lances en quelqu'endroit, que ſi l'on étoit coupé & pour me ſervir d'un terme auſſi expreſſif qu'uſité en pareil cas, qui produiſent la même ſenſation que ſi l'on étoit *moulu*, ces ſortes de douleurs, dis-je, ſe font ordinairement ſentir dans le perioſte. Lorſqu'elles ſont violentes & qu'elles ſe ſuivent ſans beaucoup de relâche, comme il arrive quelquefois pendant la Fievre de la petite Vérole, elles indiquent que les vaiſſeaux du perioſte ſont extraordinairement diſtendus & par conſéquent que les nerfs repandus dans toute ſa ſubſtance y ſont tiraillés beaucoup au-delà de leur

capacité ; quelles sont l'effet de l'extrême viscosité des humeurs, de leur grande acrimonie, ou de la réunion de ces deux mauvaises qualités ; que la matiere febrifique domine en abondance ; que la constitution du sang est beaucoup altérée ou peut être tout-à-fait détruite, & qu'il y a tout à craindre du côté des hemorragies & de l'extravasation du sang. Toutes ces indications nous conduisent de concert à l'usage des absorbans & des acides, tels que *le bol d'Arménie, la terre du Japon, la racine de Tormentille, l'esprit de Vitriol, le sel de Nitre, &c.* ces observations sont appuyées de beaucoup de faits également confirmés par la pratique de ceux qui sont dans le cas de voir beaucoup de petites Véroles.

§. 54. Les douleurs aigues, qui sont occasionnées par un violent tiraillement des nerfs au-delà des

bornes dont ils ſont naturellement ſuſceptibles, nous indiquent par conſéquent 1°. que les humeurs ſont ſurchargées de viſcoſité; 2°. qu'elles contiennent beaucoup de particules trop groſſieres dont le volume ne leur permet pas de traverſer les petits vaiſſeaux ſans les forcer à une dilatation conſidérable; 3°. ou enfin qu'il y a quelqu'âcreté corroſive répandue dans le ſang: en effet ces ſortes de douleurs ne peuvent reconnoître, ni dépendre d'aucune autre cauſe interne. La connoiſſance des deux premieres nous conduit à un uſage convenable d'attenuans propres à briſer les humeurs: ſi c'eſt à la derniere que l'on puiſſe attribuer le déſordre, on n'y peut remédier que par des alterans propres à corriger la mauvaiſe configuration des particules qui l'occaſionnent, a en briſer les pointes, ou du moins à les amortir & à les émouſſer par l'applica-

tion de quelques autres particules dont l'interpoſition rend les premieres plus uniformes & les met hors d'état de produire leur effet. On peut à juſte titre ranger dans la claſſe des attenuans, des remédes propres à operer d'auſſi bons changemens; & par conſéquent les y chercher en cas de beſoin.

§. 55. Les douleurs peſantes, c'eſt-à-dire qui ne ſont pas aigues, qui ſont au contraire modérées & ſupportables, mais qui ſont en même tems accompagnées d'un certain ſentiment de peſanteur & d'accablement dans les parties qu'elles attaquent ou qui en ſont le ſiége. Ces ſortes de douleurs, dis-je, ſemblent dépendre, 1°. de quelque ralentiſſement, ou de quelque embarras dans la circulation des fluides au travers des vaiſſeaux de la partie où la douleur ſe fait ſentir: en ce cas, ſoit qu'elles y ſéjournent ou qu'elles s'y arrêtent plus long-

tems que leur ſimple paſſage ne le comporte, ou qu'elles s'y engorgent pour un tems faute d'aiſance pour ſuivre leur route ; ces humeurs preſſées par celles qui les ſuivent doivent néceſſairement contraindre leurs vaiſſeaux à une dilatation demeſurée & diſproportionnée, de celle dont ils ſont naturellement ſuſceptible, ſans les forcer cependant au point qu'il en réſulte des douleurs aigues ; pour remédier aux accidens de cette nature, il faut reprendre les indications du ſymptôme précédent (§. 54.) dont celui-ci ne differe que par moins de violence, ce qu'il eſt bon d'obſerver afin de proportionner le traitement au degré de la Maladie 2°. les douleurs ſourdes peuvent encore être occaſionnée par le voiſinage de quelque tumeur adjacente, dont le poids ou la compreſſion gêne les fluides & s'oppoſe à leur cours ; en pareil cas toute la Cure conſiſte

consiste dans celle de la tumeur. 3°. Enfin ces mêmes douleurs peuvent venir du relâchement des membranes des vaisseaux affectés, soit que ce relâchement soit l'effet d'une trop grande humidité ou de la suppression de quelque évacuation des humeurs lymphatiques. Les attenuans, propres à favoriser l'excrétion des humeurs superflues soit par la transpiration insensible ou par les urines, sont dans cette circonstance des remedes indiqués par la cause même de la maladie, entr'autres ceux qui augmentent la transpiration insensible.

§. 56. Les douleurs rongeantes, je veux dire cette sorte de douleur qui excite un certain sentiment de mal-aise semblable à peu près à celle que l'on sent effectivement lorsqu'une partie est réellement mordue ou rongée par quelqu'animal, ces douleurs dis-je semblent

être occaſionnées par l'action de quelques particules corroſives ſur les nerfs de la partie affectée : dans cet endroit le cours des fluides qui ſervent de véhicules à ces miaſmes envenimés eſt néceſſairement ralenti par l'obſtruction des vaiſſeaux qu'ils ont à traverſer : ce ralentiſſement des humeurs donne lieu à ces mauvais effets. Il y a donc apparence que c'eſt là véritablement ce qui occaſionne ces ſortes de douleurs ; en effet, ſi elles ne dépendoient ſimplement que de la viſcoſité des fluides, ou de quelque violent tiraillement des fibres nerveuſes produit par les efforts de quelques corpuſcules trop volumineux à la vérité pour continuer librement leur route, mais ſans aucune qualité maligne ni corroſive, la douleur en ce cas pourroit-être très-aiguë ; mais elle n'auroit rien qui pût lui mériter le nom de douleur *rongeante*. D'un autre côté, s'il n'y

avoit véritablement aucune obſtruction, aucun embarras quelconque dans les vaiſſeaux qui nourriſſent la partie où la douleur ſe fait ſentir, les fluides pouſſés avec leur vîteſſe ordinaire, entraîneroient avec eux les particules corroſives dont ils pourroient être chargés, ſans leur laiſſer le tems de mordre, il n'en pourroît donc réſulter tout au plus qu'une douleur bien paſſagere. Ainſi lorſque l'on eſt appellé auprès de quelqu'un qui ſe plaint d'un pareil ſymptôme, on a lieu de préſumer non-ſeulement que les humeurs ſont infectées de quelques particules malignes & acrimonieuſes, mais encore qu'il y a néceſſairement quelqu'obſtruction dans les vaiſſeaux capillaires; obſtruction qui peut-être occaſionnée par la viſcoſité des fluides, ou bien encore parce que ces mêmes fluides ſont ſurchargés de particules trop craſſes & trop groſ-

ſieres pour continuer librement la route qu'ils ont commencée. D'où il eſt aiſé de déduire à quels moyens on peut avoir recours pour remédier à ces ſortes de douleurs. En effet, l'uſage des attenuans mêlés avec des abſorbans & des alterans convenables, eſt auſſi néceſſaire qu'il paroît bien indiqué.

§. 57. On entend quelquefois des Malades ſe plaindre d'une ſorte de douleur accompagnée de contractions dans les parties affectées, d'où il réſulte une ſenſation à peu près de même nature que ſi l'on arrachoit ces parties toutes enſembles avec un fil. Il ſemble que celle-ci ſoit l'effet d'une trop grande quantité d'eſprits animaux diſtribués dans la partie Malade, & du trop long ſéjour qu'ils y font; ces cauſes peuvent en effet produire une contraction ſi violente dans les muſcles où les nerfs ainſi engorgés ſe diſtribuent, & par une mê-

me suite exciter souvent une si grande extension dans les muscles antagonistes, que ces parties en souffrent elles mêmes. Pour remédier à ces sortes d'accidens, il faut employer interieurement & exterieurement des moyens propres à discuter & à évacuer le superflu du fluide nerveux dont l'excès devient incommode. Lorsque la douleur attaque quelque partie extérieure, on vient about de la détruire par des remedes exterieurs aussi, on frotte cette partie avec de l'huile de Succin, de l'esprit de Vin, & autres semblables; les remedes intérieurs consistent dans l'usage d'esprit de corne de Cerf, ou d'esprit de Sel volatil huileux, ou autres de même nature dans quelque véhicule convenable. Ce symptôme est en général de très-mauvaise augure lorsqu'il accompagne les Fievres, d'autant plus qu'il depend des mêmes causes & qu'il conduit aux mê-

mes indications que les ſymptômes convulſifs ; il demande par conſéquent le même traitement, qui doit être varié relativement à la cauſe qui l'indique, ſelon que la douleur vient de répletion, ou de l'inanition des fluides, c'eſt-à-dire, de la trop grande quantité ou de l'inſuffiſance deſdits fluides, ainſi dans le premier cas il faut réparer le ſang par une nourriture reſtaurante & facile à digerer, dans le ſecond il faut avoir recours aux cordiaux doux & balſamiques propres à ſuppléer à la perte du fluide nerveux qui eſt en trop petite quantité.

§. 58. Les douleurs *piquantes*, je veux dire une ſorte de ſenſation ſemblable à celle qui réſulteroit dans une partie, ſi elle étoit dardée ou picotée avec des pointes d'épingles, ces picotemens, dis-je, ſemblent être occaſionnés par l'action de quelques particules ſalines ou acrimonieuſes qui

dans leur passage au travers des conduits excréteurs de la transpiration, attaquent & mordent pour ainsi dire l'extrêmité des houppes nerveuses répandues dans tout le tissu de la peau. Ce symptôme, lorsqu'il attaque l'habitude exterieure de ceux qui sont attaqués de la Fievre, nous apprend que le sang est surchargé de particules salines ou acrimonieuses, que ces particules sont à la vérité déja un peu attenuées, mais qu'elles ne le sont pas assez pour s'évacuer aisément & insensiblement de l'extrêmité de leurs vaisseaux excréteurs au travers des pores de l'épiderme. Après ces indications il est aisé de conclure que pour remedier à ces sortes d'accidens il faut attenuer les fluides & corriger le tissu des particules dont la mauvaise configuration produit tout le désordre que nous venons de détailler.

§. 59. Quelquefois encore les

Malades se plaignent d'une douleur *poignante*, ou dont le sentiment est à peu près le même dans la partie malade que s'ils avoient été brûlés avec des orties. Ce symptôme paroît dépendre des mêmes causes que le précédent, avec quelque sorte de différence; cependant quant à leurs degrés, qui étant moindres, produisent des effets en même raison. La même proportion régne dans les indications qui en résultent & influe au même degré sur la Cure.

§. 60. Le Malade sent quelquefois des douleurs ambulantes, des douleurs qui se font sentir tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, quelquefois dans les bras, quelquefois dans le dos, d'autrefois dans les cuisses, &c. de semblables effets sont produits selon toute apparence par la viscosité des fluides, mais par une viscosité inconstante & irréguliere, ou par

la préſence de quelques particules trop craſſes & trop groſſieres pour ſuivre aiſément leur route; d'où il ſuit que lorſque dans le cours de la circulation quelque partie des humeurs ſe trouve embarraſſée dans les vaiſſeaux capillaires, elle en dilate les parois au point d'exciter dans les nerſs circonvoiſins un tiraillement outré, & bien au-delà des bornes de leur extenſion naturelle. C'eſt cette action & réaction, cette dilatation, ce tiraillement, enfin cette violence démeſurée qui occaſionne ces ſortes de douleurs tantôt dans une partie, tantôt dans une autre, ſelon que la portion viciée des humeurs rencontre des vaiſſeaux trop petits qui gênent ſon cours. Lorſque ces douleurs ne ſont pas fréquentes, & qu'elles n'affectent pas beaucoup de parties à la fois, on a lieu de conjecturer qu'il n'y a pas encore un grand dérangement dans les flui-

des, c'eſt-à-dire qu'ils ne contiennent pas beaucoup de parties propres à fomenter ce déſordre, il eſt cependant bon de le prévenir par un uſage convenable d'attenuans propres à briſer & à triturer les particules mal conformées.

§. 61. Lorſque les douleurs ſont fixes, c'eſt-à-dire lorſqu'elles ſe font continuellement ſentir dans la même partie, pendant pluſieurs heures, ou pendant pluſieurs jours, on ne peut les attribuer qu'à un embarras continuel dans les vaiſſeaux de la partie malade, qui y entretient un tiraillement exceſſif: cet embarras, je veux dire l'interception du paſſage des fluides au travers des vaiſſeaux de la partie malade, peut perſiſter ainſi pour pluſieurs raiſons relativement à ſa cauſe; 1°. Parce que la viſcoſité des fluides perſiſte toujours elle-même, 2°. Parce que les particules trop groſſieres répandues dans

ces fluides conſervent pendant tout ce tems l'excès de leur volume. Il réſulte de ces deux cauſes que pour en prévenir les effets, il faut mettre le Malade à l'uſage des délayans & des attenuans, ſoit pour rompre la cohéſion des humeurs ſi elles pêchent par trop de viſcoſité, ou pour attenuer les particules trop groſſieres qui y ſont répandues, lorſque le mal dépend de leur volume, 3°. La continuation de cet embarras peut encore dépendre des vaiſſeaux mêmes en tant que leurs membranes peuvent devenir trop épaiſſes, & que cet épaiſſiſſement exceſſif diminue le diamêtre de leur capacité. Cette altération dans la ſubſtance des vaiſſeaux peut venir de leur trop grande humidité, peut-être parce que les vaiſſeaux lymphatiques, qui ſont partie du tiſſu des membranes des vaiſſeaux obſtrués ſont trop engorgées

de l'eſpece de fluide pour lequel la nature les à deſtinés : en ce cas rien ne convient mieux, ou plutôt n'eſt plus néceſſaire que de preſcrire au Malade des remedes propres à faciliter la tranſpiration inſenſible, à diminuer la quantité de la lymphe & à deſſécher ou du moins à rendre les petits tuyaux entortillés dans les différentes membranes des vaiſſeaux moins humides ou plus tendus.

§. 62. Les douleurs pulſatives, c'eſt-à-dire, qui ſont accompagnées d'une eſpece de mouvement pulſatil ou vibratil, viennent en partie d'un plus grand embarras dans les arteres capillaires ſanguines, & dans les arteres lymphatiques, de la partie malade que dans le ſymptôme précédent ; en partie du choc du ſang dans l'endroit obſtrué de ces vaiſſeaux, qui à chaque contraction du ventricule gauche du cœur, vient

heurter ces vaiſſeaux pour leur demander paſſage ; & en partie encore d'un mouvement de putréfaction dans les humeurs ſtagnantes : en effet il ſurvient rarement des douleurs de cette eſpéce à moins qu'il n'y ait véritablement quelque tumeur inflammatoire, telle qu'un phlegmon, un bubon, &c. En ce cas la douleur eſt un ſymptôme qui nous apprend que la tumeur eſt en ſuppuration, & que pour guérir le malade il faut le mettre à l'uſage des remedes atténuans.

§. 63. Il eſt une autre eſpéce de douleur, ce ſont les demangeaiſons dont je fais bien une claſſe particuliere, mais comme elles ne ſont qu'un ſentiment de mal-aiſe, dépendant des mêmes cauſes qui produiſent les douleurs dont j'ai parlé (§. 58. & 59.) avec cette différence que celles-ci ne ſont pas à beaucoup près ſi vio-

lentes ; je me contenterai d'obſerver que l'on peut ſans aucun ſcrupule en tirer le même prognoſtic & les traiter de la même maniere relativement à leur degré, que celles qui ſont plus amplement détaillées dans les paragraphes précédens.

§. 64. Enfin il en eſt une derniere eſpéce, ce ſont les douleurs périodiques, celles-ci vont & viennent, & ſe font toujours ſentir dans certains temps reglés, comme le matin, l'après-midi, ou de deux jours l'un. Lorſqu'on les rencontre on les peut regarder comme un vrai ſymptôme de fievre intermittente, dont les accès travaillent le malade dans le temps même qu'il ſe plaint de ces ſortes de douleurs, quoiqu'il ne ſe manifeſte aucun autre ſymptôme ſenſible de fievre, pas même de chaleur ni d'altération. J'ai quelquefois obſervé ce cas avec attention dans quelques perſonnes que j'en

ai guéris avec les mêmes remédes dont je me ſers ordinairement dans les fievres intermittentes. Ce ſymptôme ne ſe rencontre pas indifféremment dans toutes ſortes de fievres intermittentes, il ne ſe fait ſentir que dans celles qui dépendent d'une telle viſcoſité des humeurs, ou dans leſquelles les humeurs ſont embarraſſés de particules ſi groſſieres, que la circulation en eſt gênée juſqu'à un certain point dans l'une ou dans l'autre partie du corps où il ſe fait une dilatation ſi conſidérable des arteres, que leurs nerfs en ſont tiraillés au point d'exciter une ſenſation douloureuſe. Dans ces ſortes de fievres la douleur diminue à meſure que l'accès avance. En effet à meſure que la matiere fébrifique s'atténue, elle s'évacue en plus grande partie par les urines, par les ſueurs ou par la tranſpiration inſenſible, ſelon que les organes de

ces différentes voyes sont plus ou moins disposées à favoriser ces sortes de crises, & lorsqu'après un certain temps les restes de la matiere fébrile se sont de nouveau assimilés d'autres parties des fluïdes en assez grande quantité pour produire un accès de la même espéce, la douleur revient à mesure que la fievre recommence. Ces sortes de douleurs, de même que la plupart de celles dont nous avons parlé ci-devant, demandent toutes des remédes atténuans & délayans.

§. 65. On doit observer que toutes ces sortes de fievres sont susceptibles de beaucoup de variétés & de bien des degrés différens, & qu'elles sont plus fortes ou plus foibles, selon que la cause qui les produit est elle même plus ou moins violente.

CHAPITRE V.

Examen des causes & du caractere des différens symptômes qui se manifestent par les urines des Fébricitans & de l'indication curative que l'on en peut tirer.

§. 66. V. LE Public est si prévenu sur l'influence des urines, qu'un Médecin ne peut, sans commettre sa réputation, passer légerement sur aucun des phénomenes qui en dépendent. Les moindres changemens qui y arrivent, semblent tenir de la douleur par rapport à l'inquiétude qu'ils causent au malade & aux assistans. Au reste ce n'est pas toujours sans raison, cet excrément est celui du sang même, c'est par cette voye qu'il se dépure & qu'il se décharge immédiatement de toutes ses

ſuperfluoſités, qui ſans cet égout l'auroient bientôt noyé, dont un plus long ſéjour en détruiroit la craſſe & y produiroit des ravages auſſi rapides que funeſtes; il eſt donc de la derniere importance de bien examiner la nature des différens changemens dont cet excrément eſt ſuſceptible, & de s'aſſurer du rapport qu'il a à l'état actuel du corps humain. Pour cet effet nous examinerons en particulier tous les ſymptômes qui réſultent des differentes nuances des urines; mais il eſt à propos de faire auparavant une eſpéce d'analyſe de toutes les parties qui les compoſent, à fin de confirmer par ce moyen les connoiſſances que nous en pourrons acquerir, & d'être plus ſûr de notre prognoſtic & de notre indication curative, relativement à chaque circonſtance.

§. 67. J'obſerverai donc, 1°. que lorſque le ſang reçoit de nouveau

chyle, il reçoit en même temps des matieres salines, grasses, huileuses & terreuses; il reçoit encore par la même voye, différentes autres substances heterogenes dont on ne connoît ni la qualité ni les proportions. 2°. Qu'il s'introduit continuellement dans le sang une quantité prodigieuse d'eau ou de substance aqueuse (qui fait une grande partie du nouveau chyle.) 3°. Que dans le passage continuel des fluides au travers de leurs vaisseaux, ces fluides arrachent & entraînent continuellement avec eux de petites particules des solides, je veux dire des vaisseaux sanguins & lymphatiques, &c. 4°. Enfin qu'à chaque moment, quantité de particules des fluides se décomposent, c'est-à-dire, qu'elles perdent insensiblement la figure & la cohésion qui les rend nécessaires aux usages de la vie, & que par conséquent elles deviennent superflues.

§. 68. Il paroît par ces obſervations (§. 67.) qu'en général l'urine eſt compoſée de particules ſalines, graſſes, huileuſes, terreuſes, & de pluſieurs autres particules heterogenes, excrémentitielles & ſuperflues, le tout noyé dans une grande quantité d'eau ou de fluide aqueux & ſéparé du ſang par les petits tuyaux excréteurs des reins, & que c'eſt du mélange de toutes ces différentes matieres que réſultent les différentes couleurs & toutes les nuances qui ſe manifeſtent dans les urines.

§. 69. L'urine des perſonnes ſaines qui menent une vie reglée, eſt claire, de couleur d'ambre, de citron, ou de vin de Canarie. Il y paroît quelquefois une eſpéce de nuage depuis le fond juſqu'à la ſurface. Dans un climat temperé, tel que celui que nous habitons, la quantité d'urines que rend une perſonne ſaine en vingt-quatre

heures, monte au moins à la moitié de celle des alimens qu'elle a pris pendant ce même eſpace de tems, je dis au moins à la moitié des alimens, comme la proportion la plus ordinaire dans l'état de ſanté; parce que le Docteur Keil l'a trouvée telle dans ſes experiences Statiques. La ſupputation qu'il en a faite doit par conſéquent paſſer pour la plus exacte que nous ayons ſur la quantité des évacuations ordinaires en ce pays. Quant à ce que j'ai avancé ſur la couleur & ſur la qualité des urines des perſonnes ſaines, il eſt aiſé de s'en aſſurer pour peu que l'on obſerve fréquemment des urines rendues en temps de ſanté.

§. 70. On peut comprendre par toutes ces remarques de combien de changemens les urines ſont ſuſceptibles depuis l'état de ſanté, & particulierement,

1o. Que ſi par quelque cauſe que

ce ſoit il ne ſe fait pas une évacuation proportionnée des particules ſalines, terreuſes & des autres matieres excrémentitielles & ſuperflues, au travers des reins, les urines doivent être ténues, foibles en couleur, ſans goût & ſans odeur & auſſi tranſparentes que de l'eau.

2°. Que s'il ſe fait par ces mêmes voyes une plus grande évacuation des particules ſalines, terreuſes & des autres matieres excrémentitielles que dans l'état de ſanté, les urines doivent être plus colorées dans les mêmes proportions.

3°. Que s'il ſurvient quelque attrition violente dans les humeurs, au point que les globules rouges du ſang ſe décompoſent & prennent la route des urines, ces globules doivent leur communiquer leur couleur, & rendre par conſéquent celle des urines plus ou moins alterée, ſelon que ces

globules auront plus ou moins perdu de leur diamétre, & selon la quantité qui s'en évacuera.

§. 71. COROLLAIRE I. Par conséquent, puisque les globules rouges du sang ne perdent qu'une petite partie de leur couleur, lorsqu'ils ne sont qu'un peu altérés, si les petits tuyaux excréteurs des reins viennent à se relâcher au point de permettre le passage aux globules rouges du sang déja atténués, ou si par quelque âcreté, ou quelque qualité corrosive dans les humeurs, les membranes des vaisseaux capillaires sanguins se trouvent rongées au point de laisser passer les globules rouges dans les bassinets des reins, & au travers des uretéres dans la vessie, le malade doit rendre des urines sanglantes ou sanguinolentes, & les urines doivent paroître plus ou moins chargées de sang, relativement à la quantité de globules rouges

qui auront passé avec elles.

Corollaire II. Comme les globules du sang sont plus ou moins foncés, plus ou moins rouges, selon qu'ils sont plus ou moins brisées, ou altérés; de même lorsqu'ils suivent les urines au travers des reins, ils la rendent plus ou moins chargée en couleur, relativement à la quantité de globules mêlés avec elle.

Corollaire III. Si les globules rouges deviennent encore plus brisés ils prendront une couleur d'orange, & altéreront la couleur des urines, selon les différentes modifications qu'ils auront contractés eux-mêmes; enfin il pourra survenir aux urines beaucoup davantage de différens changemens que nous n'en n'avons rapporté, selon les différens degrés de communication dont les globules rouges sont susceptibles, & selon qu'il sera passé avec les urines une plus ou moins grande

grande quantité de ces globules.

§. 72. COROLLAIRE IV. Il ſuit enfin que s'il ſe mêle par hazard avec le ſang une plus grande quantité de bile que dans l'état naturel, & qu'elle ſuive en même temps la route des urines, ce mélange leur communiquera une couleur de ſaffran plus ou moins foncée, ſelon qu'il aura paſſé de ces ſortes de particules avec les urines en plus ou moins grande quantité. J'appelle *bilieuſes* les urines de cette eſpéce. Elles viennent ordinairement de quelqu'obſtruction au foye qui empêche la bile de ſe ſéparer du ſang, & par conſéquent de ſuivre ſa route dans le *Duodenum*.

§. 73. Juſqu'ici j'ai conſideré les urines en général, ſans faire aucune application particuliere à notre ſujet, examinons-les maintenant telles qu'elles ſe préſentent dans les fievres, cherchons quelles

peuvent être les caufes des différens changemens qui y furviennent, les indications qui en réfultent, &c. C'eft le moyen de nous affurer des remédes les plus propres à les rétablir dans leur état naturel.

§. 74. Lorfque le malade urine davantage que dans l'état naturel, relativement à la quantité de boiffon qu'il a prife, ce fymptôme indique que les tuyaux excréteurs des reins font relâchés ; que la tranfpiration infenfible n'eft pas auffi abondante ; ou bien enfin que la partie féreufe du fang n'eft pas exactement mêlée avec la partie globuleufe. Pour remédier à cet accident, il faut prefcrire au malade des remédes propres à fortifier les folides, à atténuer les fluides, & par ce moyen à procurer un mélange plus exact des différentes parties qui compofent les humeurs, à empêcher qu'elles ne

s'épaississent, qu'elles ne s'engorgent dans quelque partie, & à prévenir leur acrimonie ; accidens qui sont des suites naturelles & assez ordinaires de l'excès de cette évacuation.

§. 75. Lorsqu'au contraire les urines passent en moindre quantité dans les fievres que pendant la santé, relativement de même à la quantité de boisson que le malade a pris, l'on peut attribuer ce phénomene à plusieurs causes ; il indique en effet. 1°. Que les tuyaux excréteurs des reins sont obstrués & embarrassés par quelques humeurs visqueuses : 2°. Qu'il y a quelque contraction spasmodique dans ces parties. 3°. Que la transpiration insensible est de beaucoup plus copieuse qu'elle ne devroit l'être. 4°. Ou bien enfin qu'il est survenu au malade quelqu'autre évacuation ; soit par les sueurs, par les crachats, &c. Telles sont

les causes ordinaires qui donnent communément lieu à ce symptôme. Lorsqu'il dépend de la premiere, on a lieu de craindre qu'il ne s'amasse dans la machine une trop grande quantité de fluide, faute de cette évacuation, & qu'en conséquence il ne survienne des accidens aussi funestes qu'ordinaires à la suite d'un pareil dérangement. Pour y remédier il faut prescrire au malade des diurétiques, mêlés avec des délayans propres à détruire la viscosité des humeurs. Lorsque ce symptôme dépend de la seconde cause, on peut s'en assurer par quelque symptôme sensible du désordre qui regne dans le systême nerveux du malade. En ce cas il faut avoir recours à des remédes nervins mêlés avec les diurétiques; lorsqu'il dépend de la troisiéme cause, il suffit d'employer des diurétiques convenables; enfin lorsque la derniere cau-

ſe a lieu ; il faut marier les atténuans avec les diurétiques.

§. 76. On appelle urine pâle celle qui eſt moins colorée qu'elle ne l'eſt ordinairement dans l'état naturel, cette couleur des urines eſt ſuſceptible de pluſieurs nuances différentes avant que de paroître comme de l'eau pure. J'obſerverai en paſſant que lorſque dans les fievres, l'urine eſt tenue & pâle, auſſi tranſparente que de l'eau, & qu'elle n'a ni goût ni odeur ; c'eſt un ſigne que les particules fébrifiques, ſalines, terreuſes & les autres matieres excrémentitielles ſuperflues qui devroient ſuivre le cours des urines au travers des reins, reſtent dans le ſang. Ce ſymptôme peut venir de pluſieurs cauſes. 1°. D'une conſtriction ou d'un reſſerrement ſpaſmodique des tuyaux excréteurs des reins capable de diminuer le diamétre de leur cavité au point

qu'il n'y puiſſe paſſer que les particules aqueuſes du ſang ; lorſque c'eſt-là véritablement la cauſe du phénomene dont il s'agit, il ſe manifeſte en même temps d'autres ſymptômes qui font connoître la mauvaiſe diſpoſition du genre nerveux ; d'où l'on a ſouvent lieu de craindre, que par la même ſuite, il ne ſurvienne une pareille contriction dans les autres vaiſſeaux excréteurs. Pour remédier à cet accident, & prévenir les ſuites qui en pourroient arriver, il faut preſcrire au malade des remédes propres en même temps à réparer le deſordre des nerfs & à relâcher les tuyaux excréteurs qui ſe ſont trop reſſerrés. 2°. Ce ſymptôme peut encore dépendre du trop grand épaiſſiſſement du ſang, d'un ſi grand mélange, ou d'une coheſion ſi étroite des particules ſalines, huileuſes, terreuſes & autres avec les globules rouges, qu'elles

deviennent par là inaptes à passer au travers des conduits excréteurs des reins, sans cependant que rien les empêche de traverser les extrêmités des arteres capillaires sanguines, & par conséquent de se rendre dans les veines capillaires sanguines correspondantes dont les orifices ont plus de diametre que ceux des tuyaux excréteurs des reins. Lorsqu'on à lieu de soupçonner une pareille cause, on peut s'en assurer par d'autres symptômes concomitans qui font connoître quel est véritablement l'état du sang. En ce cas on prescrit des délayans & desatténuans propres, à rétablir la crasse du sang, à l'entretenir dans une juste proportion de fluidité, & à favoriser les évacuations dont la nature a besoin. 3°. Enfin la couleur pâle des urines peut venir en partie du resserrement des tuyaux excréteurs des reins, & en partie de l'épaississement du sang.

En effet l'épaissiſſement du ſang peut fort bien occaſionner une diſtenſion dans les arteres capillaires ſanguines ; & cette diſtenſion peut à ſon tour occaſionner une compreſſion ou une contriction dans les vaiſſeaux excréteurs circonvoiſins, de même qu'elle pourroit être effectivement occaſionnée par quelque ſpaſme que ce ſoit.

§. 77. COROLLAIRE. Il ſuit de ces obſervations, que lorſqu'on trouve quelque malade attaqué de la fievre, dont les urines ſont pâles, on peut conclure. 1°. qu'il y a quelque reſſerrement ſpaſmodique dans les vaiſſeaux, particulierement s'il ſe manifeſte quelques autres ſymptômes qui indiquent que les nerfs ſont affectés, & qu'il n'y en ait aucun qui puiſſent faire craindre quelque viſcoſité ou quelqu'épaiſſiſſement dans les humeurs. Il y a toute apparence que cette circonſtance ſe rencontre

véritablement lorſque ceux qui rendent des urines de cette qualité ſont attaqués de fievres putrides & que leur ſang eſt ſurchargé de particules ſtimulantes & acrimonieuſes. 2°. On peut conclure encore que le ſang eſt trop épais ou trop viſqueux, lorſqu'il ne ſe rencontre aucun ſymptôme qui puiſſe faire ſoupçonner quelque reſſerrement dans les nerfs. Ce cas ſe rencontre ſouvent lorſque les malades qui rendent ces ſortes d'urines pâles ſont attaqués de fievres occaſionnées par l'épaiſſiſſement des humeurs, comme il arrive dans toutes les fievres ardentes & inflammatoires.

§. 78. Qu'on me permette d'obſerver encore à cette occaſion, que comme l'évacuation de ces ſortes d'urines eſt ordinairement ſuivie de douleurs de tête très-violentes, d'inflammations au cerveau, de délire, de phrénéſies, &c.

lorſque le malade eſt attaqué de fievres occaſionnées par l'épaiſſiſſement des humeurs, à moins qu'on ne prévienne ces accidens par des remédes convenables ; de même, il y a tout lieu de croire que les particules dont nous avons parlé (§. 68.) qui n'ont pas été ſéparées du ſang, & qui y ſont reſtées, que ces particules, dis-je, ralentiſſent le cours de la circulation, rendent le paſſage du ſang plus difficile dans les vaiſſeaux capillaires du cerveau, diſtendent les parois de ces mêmes vaiſſeaux, & forcent quelquefois le ſang à s'extravaſer dans les vaiſſeaux lymphatiques, enfin qu'elles produiſent tous les dangereux ſymptômes dont il eſt queſtion. Il eſt bon de faire attention que lorſque les urines ſont ainſi pâles & tenues dans le commencement des fievres, elles indiquent un très-grand danger ; mais c'eſt un ſigne encore plus à craindre

lorsque vers l'état de la maladie, les urines, de rouges qu'elles étoient & hautes en couleur, deviennent insensiblement pâles & ténues: rien ne semble mieux indiqué en pareille circonstance, que les délayans rafraîchissans, dont l'usage est indispensablement nécessaire.

§. 79. Il est une autre sorte d'urine dans les fievres, qui est claire & haute en couleur, semblable à de la bierre rouge: celle-ci ne dépose aucun sédiment quand même on la laisseroit dans un endroit frais pendant un assez long-tems. Avant d'entrer dans le détail de ce symptôme, il est à propos d'observer, pour le mieux entendre, que lorsque les fievres sont accompagnées d'un pouls fort & vîte, & de beaucoup de chaleur, il arrive ordinairement, ou du moins il en peut résulter: 1°. Une attrition ou une comminution extraordinaire dans toute la machine, je

veux dire, une décompoſition plus ou moins conſidérable des ſolides & des fluides. En effet, l'action du cœur étant plus forte, cet organe pouſſe le ſang avec plus de force dans les arteres ; les parties du ſang de leur côté réagiſſent conſéquemment avec beaucoup plus de force, c'eſt-à-dire, dans les proportions qu'elles ſont pouſſées elles-mêmes, contre les parois des vaiſſeaux ſanguins ; d'un autre côté les arteres ſanguines ſe contractent de même plus vîte & avec plus de force, & preſſent à leur tour les parties du ſang vers leur axe avec beaucoup plus de force, lorſqu'il vient à les parcourir.

2°. Il ſuit de cette augmentation d'action & de réaction, & de l'attrition exceſſive qu'elle doit néceſſairement occaſionner, que les particules qui compoſent les globules rouges du ſang ſe briſent de plus en plus, ſe diviſent & ſe ſubdivi-

sent, se décomposent enfin au point de devenir acrimonieuses. M. Boerhaave prouve par ses experiences sur le vif argent, que les frictions seules continuées pendant un assez long tems, peuvent donner de l'acrimonie à des particules globuleuses. Qu'on me permette à cette occasion de rapporter les deux premiers Corollaires de ses experiences. 1. *Argentum vivum insipidissimum ex se, solo quassatu fit saporis metallici æneï.* 2. *De mitissimo fit acre, penetrabile. voy. transact. Philosoph. n°. 430. pag.* 150.

3°. Au moyen encore de cette attrition, produite par l'augmentation du mouvement du sang; il se détache successivement des parois des vaisseaux plusieurs particules qui sont entraînées dans le torrent de la circulation, & qui prennent ensuite la route des urines avec quantité de petits fragmens des globules rouges, & avec des particules

ſalines, terreuſes & de toute autre nature.

4°. Il peut réſulter de l'augmentation du mouvement du ſang, un mélange plus intime, une union plus étroite, & une cohéſion plus forte de particules ſalines, huileuſes, terreuſes & autres avec les parties aqueuſes du ſang.

5°. L'épaiſſiſſement peut augmenter dans la plus grande partie des fluides, en conſéquence & relativement à l'excès de la chaleur de la fiévre, pendant que les autres ſe briſent, s'atténuent & ſe diviſent de plus en plus, parce qu'elles eſſuyent en même temps une plus grande attrition. *Voy. Rational. Method of Curing feavers* §. 350, 351.

§. 80. Il eſt aiſé de voir par ce qui a été dit dans le paragraphe précédent §. n°. 1, 2, 3, que la conſiſtence & la couleur de ces ſortes d'urines viennent de l'excès des

particules salines, terreuses, & autres, mêlées avec la partie aqueuse séparée du sang dans les reins.

§. 81. Il est encore aisé de déduire du même paragraphe §. 79. n°. 4. pourquoi cette sorte d'urine ne dépose aucun sédiment ; en effet les particules qui la composent sont trop étroitement unies & trop fortement attachées avec ses parties aqueuses, cette union les empêche par conséquent de se rassembler & de former ensemble des corpuscules plus graves ou plus pesans que n'est la partie aqueuse même des urines.

§. 82. Cette sorte d'urine (§. 79.) nous montre donc 1. qu'il y a dans le sang une beaucoup plus grande quantité de particules salines, terreuses, fébrifiques & d'autres matieres excrémentitielles superflues, que ne le comporte l'état de santé, & qu'elles ne peuvent suivre librement le cours

de la circulation au travers des vaisseaux capillaires. 2. Que les particules salines, terreuses & fébrifiques sont si étroitement unies avec les globules rouges du sang ou entr'elles, qu'elles ne peuvent s'évacuer en assez grande quantité pour procurer le rétablissement du malade, jusqu'à ce que leur union & leur cohésion soit enfin détruite, que le sang ait repris sa fluidité & sa consistance naturelle, & que toutes les particules morbifiques & excrémentitielles ayent été assez atténuées pour s'évacuer par les tuyaux excréteurs qui leurs sont propres. On s'apperçoit de ce changement, lorsque la nature, ou par elle-même, ou moyennant les secours que l'art lui a prêtés, est venue à bout de l'accomplir, on s'en apperçoit, dis-je, par la déposition d'un sédiment copieux, léger, blanchâtre ou rougeâtre & égal qui se précipite

au fond des urines ; or comme les humeurs en géneral deviennent plus ténues, & se dégagent de plus en plus des particules fébrifiques & excrémentitielles qu'elles contiennent, à mesure qu'elles sont suffisamment incisées & qu'elles s'évacuent ; les urines qui participent à ce changement deviennent moins chargées dans les mêmes proportions. Leur couleur tombe insensiblement & reprend peu à peu son état naturel : à mesure que la santé s'en approche elle-même & qu'elle se rétablit.

§. 83. Il est évident, par ce qui a été dit ci-devant, (§. 79.) que lorsqu'on rencontre de ces sortes d'urines (*ibid.*) on peut conclure qu'il n'y a pas encore beaucoup à esperer de la maladie ; que le malade au contraire est en grand danger ; enfin que s'il y a quelques remédes dont on puisse attendre un secours efficace, on ne les peut

chercher que parmi les délayans, que l'on doit choisir propres à rendre promptement aux humeurs leur fluidité naturelle, à inciser les particules fébrifiques excrémentitielles & à faciliter leur passage au travers des conduits excréteurs destinés à leur évacuation.

§. 84. Lorsque l'urine est haute en couleur, de couleur de feu, par exemple, qu'elle est tenue & sans aucun sédiment, il y a toute apparence que ce symptôme dépend des mêmes causes, qui ont été indiquées ci-devant, (§. 79.) avec cette difference que dans le cas dont il est question, ces causes sont plus fortes & plus violentes, d'où il suit naturellement que ce symptôme est encore plus dangereux; que les indications sont toutes dans les mêmes proportions, & par conséquent qu'il demande des remédes encore plus puissans, que l'on doit pareillement choisir

parmi les délayans & les atténuans.

§. 85. Lorsque l'urine est claire d'abord, je veux dire dans le temps qu'elle vient d'être rendue, qu'ensuite elle se trouble à mesure qu'elle refroidit, de façon à perdre toute sa transparence, & qu'enfin elle conserve cet état sans déposer aucun sédiment, on peut conjecturer avec beaucoup de vraisemblance que ce symptôme est une suite de l'imperfection ou du défaut entier de comminution & d'atténuation dans les humeurs. En effet, comme dans ces sortes d'urines les particules solides s'écartent en quelque façon des bornes d'une étroite union avec les particules aqueuses, & qu'elles forment unè infinité de petites nubicules, d'où résulte ce trouble qui rend les urines opaques & bourbeuses, ce phénomene nous indique qu'il s'est fait du moins en partie une sorte de comminution des particules salines, terreuses,

fébrifiques, & de toutes les autres parties excrémentitielles mêlées & répandues dans les fluides : comminution qui est véritablement la cause d'où provient cette infinité de petites nubicules. Quant au défaut de sédiment, il y a toute apparence que les particules solides qui ont suivi la route des urines ne se précipitent pas au fond parce qu'elles n'ont pas été assez atténuées. En effet si ces particules avoient souffert une assez grande, altération, une assez grande comminution ; si leur cohésion avec les fluides avoit été suffisamment rompue & détruite, elles pourroient se rassembler, & former ensemble de petits corpuscules assez pesans pour se précipiter au fond.

§. 86. Les urines de cette qualité, laissent beaucoup à esperer en faveur du malade, pourvû qu'il n'ait point d'autres symptômes plus mauvais, ou plutôt pourvû

que les autres ſoient également à ſon avantage. J'ajoûterai même que pour peu que le malade ait aſſez de force, les urines de cette qualité feront bien-tôt ſuivies par d'autres qui dépoſeront un ſédiment parfait. Mais ſi les forces vitales ſont uſées ou trop diminuées ; ſi les fonctions animales ne s'exercent plus dans toute la machine qu'en dépériſſant, ou avec un ralentiſſement trop conſidérable ; s'il ſurvient d'autres ſymptômes plus dangereux ou du moins auſſi funeſtes, ce changement a ſouvent des ſuites fâcheuſes, du moins ſont elles beaucoup à craindre. Tout indique en pareil cas que pour favoriſer le rétabliſſement du malade, il faut lui preſcrire des remédes atténuans & délayans.

§. 87. Quelquefois dans les fievres les urines ſortent épaiſſes, bourbeuſes auſſi trouble que de l'urine de cheval, & demeurent

dans cet état sans déposer aucun sédiment. Je dois observer à l'égard de ce symptôme, 1. que cette altération des urines produite par une abondance de particules solides qui ont suivi leur cours au travers des reins & qui communiquent à l'urine cette apparence trouble & fangeuse, est une preuve de la vioviolente attrition qui s'est passée entre les fluides & les solides. 2. Que le défaut de sédiment dans ces sortes d'urines vient de ce que l'union qu'il y avoit entre les particules solides qui ont été évacuées avec elles, & leurs parties aqueuses, n'a pas été suffisamment détruite ; ce symptôme vient en partie de ce que ces particules solides, quoi qu'en apparence elles semblent multipliées à l'infini & assez près les unes des autres, ne le sont cependant réellement pas assez pour s'attirer mutuellement les unes les autres, & ne peuvent par con-

ſéquent pas ſe réunir aſſez, ni former par leur réunion des corpuſcules aſſez peſans pour ſe précipiter au fond des urines. On obſerve que lorſque les urines dépoſent un ſédiment bien conditionné, elles ſont chargées d'une bien plus grande quantité de particules ſolides, mais qui ſont inconcevablement plus atténués & plus menues ; c'eſt-là ſans doute pourquoi les urines n'en ſont ni plus troubles ni moins tranſparentes ou plus opaques : enfin c'eſt parce que ces particules, quoiqu'en plus grand nombre ſont réellement plus réunies, plus rapprochées les unes des autres qu'elles ne le ſont dans les urines troubles & bourbeuſes, c'eſt pour cette raiſon, dis-je, qu'elles exercent les unes ſur les autres ce qu'elles ont de force attractive, qu'elles ſe réuniſſent, qu'elles s'attachent les unes aux autres, enfin qu'elles forment des corpuſcules aſſez gra-

ves, assez pesans pour se précipiter au fond, d'où résulte le copieux sédiment qu'on y apperçoit.

§. 88. Il est aisé de voir par ce qui a éte dit (§. 87.) que tel malade qui rend des urines de cette espéce est rempli d'humeurs mor bifiques; que jusqu'alors ces humeurs n'ont pas encore été suffisamment atténuées pour assurer le rétablissement du malade; par conséquent que son sort est encore indécis relativement aux suites de sa maladie; enfin tout nous indique de lui prescrire des remédes propres à rétablir la fluidité naturelle des fluides, à atténuer & a diminuer davantage les particules morbifiques, & a ralentir, ou plutôt à abbatre l'impétuosité du sang. Ce symptôme tout dangereux qu'il puisse être n'ôte cependant pas encore toute esperance, il en donne au contraire; en ce qu'il prouve que les humeurs

morbifiques ont déja commencé à s'atténuer, ce qui est nécessaire pour le recouvrement de la santé du malade.

§. 89. Lorsque l'urine se charge de petites nubicules ou de petits nuages, après avoir reposé assez long-temps, pour que ses particules spécifiquement plus pesantes que l'eau dont elle est composée, ayent pu se déposer, elle doit cette apparence aux particules solides qu'elle contient, qui s'attirent les unes les autres, se rapprochent, s'unissent, s'attachent, & forment ensemble de petits corpuscules un peu plus pesans que la partie aqueuse dans laquelle ils sont répandus: en ce cas ces petits corpuscules doivent paroître plus ou moins élevés vers la surface des urines, vers leur milieu, ou plus ou moins déprimés vers le fond relativement à leur dégré de gravité; & les nuages ou nubicules doivent être plus

ou moins grands relativement de même à la quantité plus ou moins considérable de petits corpuscules qui entrent dans leur composition.

§. 90. Ce symptôme annonce que l'atténuation des humeurs morbifiques se fait heureusement; c'est souvent un avant-coureur d'un sédiment bien conditionné, dont la déposition assure le rétablissement du malade: enfin on a souvent eu occasion d'observer, que plus ces nubicules se précipitent vers le fond, plus on a lieu d'esperer bientôt ce sédiment qui annonce que la fievre est sur le point d'arriver à une heureuse issue. Mais si par malheur ce symptôme est interrompu, je veux dire s'il paroît quelquefois de ces petites nubicules dans les urines, & que dans un autre tems, alternativement il n'y en ait point du tout, il a tout lieu de craindre qu'il ne soit survenu quel-

qu'embarras qui s'oppose à l'atténuation des fluides & à la comminution de la matiere morbifique. On doit même appréhender que la maladie ne soit pour cette raison plus longue ; cette circonstance nous indique encore de quelle importance il est de mettre promptement le malade à l'usage des délayans & des atténuans.

§. 91. Lorsque dans les fievres intermittentes l'urine est haute en couleur, qu'elle dépose un sédiment copieux, rougeâtre, tirant sur le blanc, & que cette urine est rendue, comme il arrive d'ordinaire, vers la fin de l'accès, c'est *en partie* une évacuation critique de la matiere fébrifique, excrémentitielle & superflue. Je dis que c'est *en partie* une évacuation de ces matieres, parce que dans les fievres intermittentes régulieres il survient à peu près dans le même temps des évacuations critiques,

par les ſueurs, ou du moins par la tranſpiration inſenſible. Qu'on me permette de faire là-deſſus quelques remarques.

J'obſerverai donc ; 1°. que les urines ne doivent cette couleur foncée qu'à la quantité de matiere fébrifique, de particules ſalines, terreuſes & autres excrémentitielles & ſuperflues, atténuées & entraînées par la route des urines avec leurs parties aqueuſes qui leur ſervent de véhicule.

2°. Que la grandeur, l'étendue & l'abondance du ſédiment réſulte de la grande quantité de particules ſolides qui ont paſſé par les reins, & qui enſuite s'attirent mutuellement, ſe rapprochent les unes des autres, ſe réuniſſent, s'attachent, & forment enſemble des corpuſcules plus peſans que ne l'eſt la partie aqueuſe des urines dont ils font partie. Ces réflexions doivent ſervir à nous con-

vaincre combien il eſt important de réduire le malade à l'uſage des délayans & des atténuans, pour le maintenir en état de combattre & de vaincre de pareilles fievres.

3°. J'obſerverai encore que la couleur rouge, blancheâtre de ce ſédiment *dépend de la qualité des particules qui ſe dépoſent*; dont une partie aidoit auparavant à conſtituer les globules rouges du ſang duquel elles ont été ſéparées par l'attrition des fluides pendant l'accès; l'autre partie des particules qui compoſent ce ſédiment eſt le produit du froiſſement, du choc & de l'impulſion du ſang contre les parois des vaiſſeaux dont ces petites particules ſont *autant de débris*. Ce ſymptôme montre que les fluides ont été bien attenués, & que les particules dont la nature ſollicite l'évacuation ont été ſuffiſamment briſées & diminuées pour cet effet.

§. 92. Lorſque le malade rend ſes urines aſſez claires, médiocrement hautes en couleur, & que ces urines dépoſent pour ainſi dire auſſi-tôt un ſédiment copieux, égal, blanc & leger, c'eſt une preuve que le ſang reprend inſenſiblement ſa ténuité naturelle, qu'il ſe répare dans toutes ſes qualités, que la coheſion morbifique de ſes parties eſt rompue, briſée & détruite, que ces particules trop groſſieres pour circuler librement & pour ſe ſoumettre à l'action des organes excréteurs, ont été ſuffiſamment diminuées & attenuées; c'eſt par conſéquent une preuve que le malade eſt en beau chemin & que la ſanté le ſuit de près. Cette obſervation eſt confirmée par une infinité de faits, qui ſe preſentent tous les jours. Ces ſortes d'urines annoncent ordinairement le terme des fievres, & ſont bien-tôt ſuivies d'une heureuſe convaleſcence.

§. 93. Il eſt important de bien examiner les cauſes qui concourent à la production de ces ſortes d'urines (§. 92.) pour bien comprendre les différens phénomenes qui ſe préſentent dans les autres ; en effet, moyennant une recherche exacte on y trouve la ſolution des particularités ſuivantes, ſçavoir ;

1°. Que le ſédiment de ces ſortes d'urines vient de l'excrétion des particules ſolides, ſpécifiquement beaucoup plus peſantes que l'eau qui leur ſert de véhicule, ſoit que cette peſanteur leur ſoit naturelle, ou qu'elle dépende de leur réunion, de leur adherence ou de leur combinaiſon, pour former enſemble un tout plus peſant qu'elles ne le ſeroient elles-mêmes ſans cette modification.

2°. Que ces particules n'ont pas été évacuées plutôt, vraiſemblablement parce qu'elles n'ont pas été plutôt ſuffiſamment atténuées,

pour devenir aptes à trouver entrée dans les tuyaux excréteurs des reins. En effet si elles avoient réellement été plutôt suffisamment atténuées pour devenir propres à cette évacuation, & qu'il n'y eût eu aucun resserrement, aucune contriction dans les vaisseaux, je ne vois pas qu'on puisse donner aucune raison bien plausible, pourquoi cette sorte d'urine si desirée ne se seroit pas montrée égale plutôt.

3°. Que la couleur blanche de ce sédiment vient de la petitesse des particules qui le composent. En effet la résine, le verre verd, & plusieurs autres corps réduits en poudre bien fine, fournissent une poudre blanche : quant à moi j'attribue ce phénomene à ce que plus les particules de quelques corps sont atténuées, diminuées & incoherentes ou plus parfaitement détachées les unes des autres, plus

ces mêmes particules réfléchiſſent abondamment les rayons de lumiere. Au moyen de ce principe on peut conclure avec aſſez de raiſon, ce me ſemble, que plus le ſédiment des urines eſt blanc, plus les particules évacuées qui le compoſent ont été triturées, atténuées & diminuées.

4°. Que l'abondance du ſédiment reſulte de la copieuſe quantité de particules ſolides aſſez diminuées & enfin évacuées.

5°. Que l'uniformité & l'égalité de la ſurface du ſédiment, dépend de la gravité à peu près égale de ſes parties.

6°. Enfin que ſa légereté vient de ce que les parties qui le compoſent ſont moins peſantes que celles d'un ſédiment dont les parties ſont plus rapprochées les unes des autres.

§. 94. Lorſque les urines ſont chargées d'écume, qu'il s'y éleve de petites bulles qui nagent & ſe

conſervent long-temps ſur leur ſurface, c'eſt une preuve que les particules graſſes ou oléagineuſes, ſont intimement mêlées avec les particules ſalines des fluides ; & que toutes ces particules ſont étroitement & fortement adherentes avec la partie aqueuſe des urines & avec la partie ſereuſe du ſang. En effet ce ſymptôme ne peut être que le produit d'un pareil mélange, & d'une cohéſion auſſi forte, d'où l'on doit conclure que l'urine eſt très-ſavonneuſe.

§. 95. On peut ce me ſemble interpréter de la maniere ſuivante la production des petites bulles ou de l'écume qui ſe manifeſte à la ſurface de ces ſortes d'urines. (§. 94.) Le mouvement que ſubit l'urine, ſoit pendant ſon évacuation, ou par quelqu'agitation de l'urinal, chaſſe les particules d'air de quelques-uns des interſtices de l'urine ; ces particules ainſi délogées ſe raréfient & ſont obligées

à cause de leur legereté de s'élever à la surface de l'urine. Or comme les particules solides de l'urine sont trop étroitement unies & trop fortement adherentes avec les parties aqueuses qui leur servent de véhicules, ces particules d'air en s'élevant, pressent, chassent devant elles & élevent enfin une quantité de globules d'urine proportionnée à leur masse : ces globules s'étendent, les entourent, leur servent de prison pendant quelque temps, & forment ensemble par ce mécanisme ces apparences que nous appellons bulles ou écume. Ce symptôme n'est point du tout favorable au malade, il le menace au contraire d'un très-grand danger, puisque c'est un signe de l'étroite union des particules des fluides qui devroient être pour ainsi dire tout-à-fait dégagées les unes des autres. Il montre par conséquent la difficulté qu'il y aura à rompre

& à détruire les cohésions morbifiques & à atténuer le sang ; enfin il indique la nécessité de prescrire au malade un choix convenable de remédes délayans & atténuans.

§. 96. Lorsque l'urine est à la vérité colorée, mais en même-temps tout-à-fait insipide, c'est un signe que les forces du malade sont usées, & que la mort le suit de près, en effet ce n'est que faute de force dans les organes pour briser les particules trop grossieres, pour atténuer les fluides & pour vaincre l'humeur morbifique, que les sels urineux & les autres particules propres à donner de l'odeur aux urines, ne sont pas évacuées avec elles.

§. 97. Le malade rend quelquefois des urines en prodigieuse quantité, riches en couleur, d'un aspect gras ou huileux : il a en même-temps les esprits abbatus, la chair morte pour ainsi dire, & se sent épuisé & sans force. On peut

appeller ces sortes d'urines *Colliquatives*. Ce symptôme est un effet de la dissolution des humeurs, de la décomposition & de la destruction du tissu des fluides, d'une trop grande comminution des particules qui les composent; enfin du relâchement excessif des solides, dont une partie a été séparée des autres par l'action dissolvante des particules fébrifiques, s'est ensuite mêlée avec le sang, & passe enfin avec les urines. Il est aisé de prévoir le danger qui menace un malade réduit à cette extrêmité; on voit par la même raison le besoin pressant qu'il a de remédes propres à corriger la figure des particules acrimonieuses, à les disposer à passer au travers des vaisseaux excréteurs; de remédes enfin capables d'augmenter la cohésion des parties des solides, d'en réparer les débris, & par-là de leur rendre la force dont ils ont besoin.

§. 98. Lorſque les urines ſont ſanguinolentes dans les fievres, qu'elles dépoſent un ſédiment grumeleux, ſemblable à du ſang refroidi, ſéparé de ſa ſéroſité, elles doivent cet état, 1°. A la forte ébulition, ou raréfaction du ſang qui force & déchire les extrêmités des vaiſſeaux capillaires ſanguins dans les reins, 2°. ou a l'accéleration exceſſive du mouvement du ſang devenu plus âcre, & qui par cette alteration corrode les membranes de ces vaiſſeaux. Ce ſymptôme donne beaucoup à craindre; lorſqu'il dépend de la premiere cauſe, on doit preſcrire au malade des remédes rafraîchiſſans, propres à calmer le mouvement fébrile & la chaleur du ſang, tels que *le ſel de Nitre*, *de prunelle*, *l'eſprit de Vitriol*, *&c.* S'il dépend de l'acrimonie des particules du ſang qui ayent diſſout les fluides, & corrodé les vaiſſeaux, alors il le faut

combatre avec des remedes propres à détruire cette qualité acrimonieuſe, à corriger la figure des particules diſſolvantes ; enfin à rendre & rétablir la coheſion naturelle des parties qui compoſent les ſolides & les fluides ; tels que le bol d'Arménie, la terre du Japon, les fleurs de ſouffre, la myrrhe, la racine de tormentille, la cochenille, &c. que l'on pourra mêler avec des ſels nitreux pour les faire prendre enſuite au malade.

§. *99*. Une autre ſorte d'urine demande à préſent toute notre attention, ce ſont celles qui ſont d'une couleur obſcure, ou d'un rouge foncé, & qui reſtent toujours claires ſans dépoſer aucun ſédiment. Il ſe preſente deux choſes à conſiderer ſur ces ſortes d'urines. 1°. D'où peut venir leur conſiſtance & leur couleur ? 2°. Pourquoi ces urines ne dépoſent aucun ſédiment ?

1°. Quant à la premiere, pour peu qu'on y réfléchisse, on reconnoîtra que la consistance & la couleur de ces sortes d'urines, vient de la grande quantité de particules intégrantes du sang qu'elles contiennent brisées & extrêmement atténuées & peut-être encore, des débris des parois des arteres sanguines, entraînés au travers des reins avec la partie aqueuse des urines. Il se présente là-dessus une autre question ; sçavoir pourquoi se fait-il au travers des reins une évacuation si copieuse de ces sortes de particules ? Pour y répondre j'observerai que ce Phénomene peut venir de plusieurs causes. En effet : 1°. il peut être produit par une attrition violente des solides & des fluides, occasionnée elle-même par l'augmentation de force & de vîtesse dans les contractions du cœur & des arteres, ce qu'il est aisé de reconnoître,

lorſque c'eſt-là véritablement le cas, par la grande force du pouls, par ſa vîteſſe & par la chaleur exceſſive du corps. Cet état indique de qu'elle néceſſité il eſt de rafraîchir le malade, de lui preſcrire des délayans propres à s'oppoſer à un plus grand épaiſſiſſement du ſang qui réſulteroit infailliblement de l'excès de chaleur dont le malade eſt accablé, & à rendre aux humeurs leur fluidité naturelle. 2°. Il peut venir au contraire de la diſſolution des humeurs, ce que l'on pourra déterminer ſi en pareille circonſtance le malade a le pouls ſemblable à celui d'une perſonne en bonne ſanté, & que la chaleur ne ſoit point du tout augmentée au-delà des bornes de l'état naturel. On doit en pareil cas traiter le malade de la même maniere que le demandent les fievres qui dépendent de la diſſolution des humeurs, parce que

ce ſymptôme en eſt un de ces ſortes de fievres.

2°. Il nous reſte à examiner pourquoi ces ſortes d'urines ne dépoſent aucun ſédiment, & ne forment point de nuages ? La raiſon en paroît aſſez claire, la voici ; c'eſt que les particules ſalines, terreuſes, fébrifiques & les autres matieres qui ſuivent de même la route des reins, ſont ſi intimement unies, & ſi fortement adhérentes avec les parties aqueuſes de l'urine, qu'elles ne peuvent s'en dégager, ſe réunir, ni par conſéquent former enſemble de petits corpuſcules aſſez peſans pour ſe dépoſer, & ſe précipiter au fond des urines. Par là nous voyons encore que les fluides en géneral ſont de même ſi étroitement unis avec les humeurs morbifiques qui n'ont point encore été évacuées, qu'il eſt impoſſible au malade de ſe rétablir tant qu'il demeure en cet

état, c'eſt-à-dire à moins qu'on ne lui preſcrive des remédes qui puiſſent aider la nature à vaincre, à rompre & à détruire cette union morbifique. Ce ſymptôme eſt de très-mauvais augure pour le malade qui eſt dans un beſoin preſſant de délayans, & d'atténuans propres à rétablir le deſordre qui s'oppoſe à ſa gueriſon. Pour cet effet mon avis ſeroit de lui preſcrire quelques ingrédiens chauds & convenables, mariés dans une juſte proportion avec quelques ſels rafraîchiſſans.

§. 100. Lorſque le malade rend des urines d'une couleur noire, & que ces urines dépoſent enſuite un ſédiment noir de même, c'eſt une ſuite de la diſſolution des humeurs, c'eſt-à-dire de la dégeneration des humeurs devenues âcres & corroſives, qui par cette qualité briſent le tiſſu du ſang, relâchent les vaiſſeaux dont ils ſéparent quantité de

petites particules qui se mêlent ensuite avec les fluides, & qui passent enfin avec les urines au travers des petits tuyaux excréteurs des reins, disposés par leur relâchement à les recevoir. Ce symptôme nous montre la malignité de la cause qui entretient la fievre, & que les fluides & les solides sont également hors d'état de vaincre. Enfin il ne laisse que de foibles espérances, & donne au contraire tout à craindre pour le malade.

On voit manifestement par-là que s'il y a quelques remédes dont on puisse attendre du secours dans une situation si desesperée, ils doivent être pour cet effet propres à détruire la qualité corrosive & dissolvante des humeurs, à fortifier les vaisseaux & à s'opposer aux progrès de la pourriture des uns & des autres, tels que ceux qui sont indiqués, (§. 49. n°. 2.)

§. 101. Quelquefois les urines

du malade ont une odeur cadavreuſe, je veux dire qu'elles exhalent une odeur ſemblable à celle des cadavres ; c'eſt encore une ſuite de diſſolution des humeurs, qui répand dans les fluides, dans les ſolides & quelquefois dans tous les deux enſemble, une corruption & une putréfaction ſemblable à celle qui ſurvient toujours après la mort ; & qui, à moins qu'on ne l'arrête & qu'on n'y remédie bien-tôt, détruit infailliblement & en très-peu de temps la force vitale, & met tous les organes hors d'état d'exercer aucunes fonctions ; ce qui met bien-tôt fin à la maladie & à la vie tout à la fois. Ce ſymptôme, vû de ſon plus beau côté, montre toujours beaucoup de danger pour la vie du malade, que l'on ne peut ſauver qu'avec beaucoup de peine. On doit encore obſerver que plus cette odeur cadavreuſe des urines eſt forte, plus

le péril eſt ſûr & la mort prochaine. L'indication curative eſt la même en ce cas que dans le ſymptôme précédent.

§. 102. Enfin il y a des eſpeces de fievres dans leſquelles les urines paroiſſent les mêmes que dans l'état naturel. Ce ſymptôme indique qu'il ſe fait au travers des reins une évacuation des particules naturellement excrémentitielles, c'eſt-à-dire des particules ſalines, terreuſes, &c. & non pas une évacuation ſalutaire des particules fébrifiques, ce qui donneroit aux urines un aſpect different de celui qu'elles ont dans l'état naturel ſi elles entraînoient avec elles ces ſortes de particules. C'eſt donc une preuve que les humeurs morbifiques demeurent intimement & fortement attachées au ſang; & par conſéquent qu'il y a beaucoup plus à craindre pour la vie du malade qu'à eſperer ſon rétabliſſement;

enfin que le malade ne peut attendre de ſecours que d'un uſage convenable d: remédes altérans & atténuans ? On rencontre ſouvent de ces ſortes d'urines dans quelques eſpéces de fievres putrides.

§. 103. J'ai enfin parcouru tous les ſymptômes les plus remarquables qui ſe préſentent dans les urines. J'en ai examiné les cauſes, & j'ai fait voir les indications que l'on en peut tirer par rapport à leur caractere & par rapport à leur traitement. Paſſons maintenant à l'examen des évacuations du ventre. Toutes ces obſervations ſerviront à confirmer les principes de pratique que j'ai recommandés dans mon Livre intitulé, *Methode raiſonnée de guérir les Fievres.*



CHAPITRE VI.

Examen des causes & du caractere des differens symptômes qui se manifestent par les selles, & de l'indication curative que l'on en peut tirer.

§. 104. VI. Il s'agit dans ce chapitre des phénomenes & des symptômes qui se manifestent par l'évacuation des matieres contenues dans les intestins. L'experience journaliere prouve de quelle importance il est de ne pas passer legerement sur ces sortes d'évacuations dont on peut tirer de grands éclaircissemens sur é tat de la maladie.

Pour se former une idée plus exacte de la difference & des changemens de ces sortes d'évacuations, il est à propos de les examiner d'abord telles qu'elles sont ordinairement

ordinairement dans l'état de ſanté.

§. 105. Ainſi pour prendre cette excrétion relativement à l'état de ſanté, l'on doit obſerver,

1°. Que la quantité de cette évacuation, dans l'état naturel, fait environ la dix-huitiéme partie de toutes les évacuations qui ſortent du corps ; c'eſt-à-dire, que cette évacuation eſt à toutes les autres priſes enſemble comme 1. eſt à 18. ou comme 4. eſt à 72. En effet, ſelon les experiences du Docteur Keil, la quantité ordinaire des excrémens que l'on rend par les ſelles eſt de quatre onces : la quantité ou le total des alimens, tant ſolides que fluides, que l'on prend en un jour eſt de quatre livres & demie, ce qui fait ſoixante & douze onces, à ſeize onces par livre ; or dans l'état de ſanté la plus parfaite des adultes, la quantité évacuée eſt égale à la quantité priſe ; ou, ce qui revient au même, la

ſomme totale de toutes les évacuations eſt égale à la ſomme totale des alimens de toute eſpece que l'on prend en un jour.

2°. On doit obſerver de plus que la couleur des matieres de cette ſorte d'évacuation varie dans différentes perſonnes, quoique toutes bien ſaines, relativement à la différence de leur tempérament, de leur âge, &c. que cette couleur varie encore dans les mêmes perſonnes, ſelon les différentes eſpeces d'alimens dont elles ſe nourriſſent; en effet, ſi quelqu'un mange beaucoup d'épinars ou de choux verds, par exemple, il rendra le lendemain, ou à la premiere ſelle, des excrémens de couleur verte; un autre qui boira tous les jours du chocolat rendra ſes excrémens d'un brun beaucoup plus foncé que s'il avoit vécu autrement. Il en eſt de même de l'uſage des martiaux qui rendent les excrémens noirs. En général la

couleur naturelle des excrémens, dans l'état de ſanté, tire ſur le brun; & ce brun eſt quelquefois plus clair, d'autrefois plus foncé. Quant à leur conſiſtence, elle doit être telle qu'ils puiſſent ſe mouler & s'accommoder au diametre du *rectum*; leur odeur doit auſſi n'être pas trop fétide.

3o. Enfin, on doit obſerver que les excrémens ont naturellement beſoin d'un certain degré d'humidité pour ſe prêter aiſément au paſſage que leur doit le *rectum*.

§. 106. Ceci doit ſuffire ſur la quantité & ſur les qualités les plus ordinaires des évacuations du bas-ventre dans l'état de ſanté; il s'agit à préſent d'examiner les différens changemens dont ces mêmes évacuations ſont ſuſceptibles dans l'état contre nature, & les indications que l'on en peut tirer; c'eſt à quoi je vais procéder, après quelques obſervations préliminaires.

1°. S'il paſſe dans les veines lactées ou dans les vaiſſeaux inhalans, pour ſe mêler plus directement au ſang, une plus grande quantité de ce qu'il y a de liquide reçu dans l'eſtomac, que dans l'état de ſanté, les excrémens doivent néceſſairement être plus ſecs & plus durs dans les mêmes proportions, & leur évacuation doit par la même raiſon être moins fréquente que dans l'état de ſanté.

2°. Si la tranſpiration inſenſible ou les ſueurs ſont plus abondantes, je veux dire, ſi l'évacuation qui ſe fait par les vaiſſeaux excréteurs répandus ſur toute l'habitude du corps, eſt plus grande que dans l'état de ſanté, à proportion du liquide qu'on a pris, les excrétions des glandes inteſtinales doivent être moindres dans les mêmes proportions; parce que l'augmentation du cours des fluides vers la ſurface extérieure occaſionne une

espece de révulsion des vaisseaux capillaires situés à la surface intérieure des intestins, & diminue par ce moyen la quantité des humeurs qui ont coutume de passer au travers des glandes intestinales, pour se mêler ensuite avec les excrémens & sortir avec eux par l'*Anus*.

3. Au contraire, s'il arrive par quelque cause que ce soit que les évacuations de la transpiration insensible soient moindres qu'elles ne doivent être, & que la quantité des urines ou le poids du corps ne soient point augmentés, les humeurs excrémentitielles doivent s'évacuer en plus grande quantité au travers des glandes des intestins dans le canal intestinal que dans l'état de santé. Les selles doivent par conséquent être plus fluides & plus copieuses, à proportion de la plus grande quantité d'humeurs qui s'évacue par cette voie.

4. Si par quelque qualité acri-

monieuſe du chyle, ce même chyle détache de la ſurface intérieure des inteſtins le mucus que la nature y entretient pour les lubrifier & les garantir ; ou s'il paſſe quelque humeur tenue & âcre au travers des petits conduits excréteurs qui en enleve ce mucus, cette humeur doit paſſer par les ſelles & rendre les excrémens muqueux.

5. S'il ſurvient quelque ébulition violente, ou quelque raréfaction extraordinaire du ſang, qui force les vaiſſeaux capillaires ſanguins ſitués dans les membranes des inteſtins à ſe rompre ; ou s'il y a dans le ſang quelques particules corroſives qui rongent ces vaiſſeaux, & qui par leur action lui ouvrent une voie pour ſe décharger dans la cavité des inteſtins, les excrémens doivent néceſſairement être ſanguinolens, plus ou moins, à proportion de la quantité de ſang extravaſé & évacué par cette voie.

6. Si les vaiſſeaux lactés viennent à ſe trouver embarraſſés ou à s'obſtruer de maniere que le chyle ne puiſſe pas y entrer ni les traverſer, ſoit que cet obſtacle dépende de la viſcoſité des humeurs, de quelque conſtriction dans les nerfs de ces vaiſſeaux, ou de toute autre cauſe quelconque, le chyle doit néceſſairement couler le long du canal inteſtinal, ſortir par l'anus, & rendre par conſéquent les ſelles chyleuſes.

7. Si les fluides ou les ſolides viennent à dégénerer en pourriture, & que les humeurs putréfiées ſe déchargent dans la cavité des inteſtins pour ſortir par l'anus, ces humeurs mêlées avec les excrémens les rendront putrides, & leur communiqueront une odeur cadavereuſe.

8. Si les fibres des inteſtins viennent à ſe relâcher, & que par ce moyen le diametre des petits

tuyaux ſecréteurs & excréteurs ſitués dans les membranes des inteſtins, acquiere plus de capacité, il paſſera dans la cavité des inteſtins une plus grande quantité d'humeurs ſéreuſes qui rendront les ſelles aqueuſes, plus ou moins, à proportion de la quantité d'humeurs qui auront ſuivi cette route; telle eſt la cauſe du flux ſéreux, & c'eſt par un méchaniſme de cette nature qu'il ſurvient differentes ſortes de flux, ſelon la difference des matieres qui peuvent ſortir des inteſtins; ce qui dépend des differentes qualités dont le chyle eſt ſuſceptible, des differentes altérations de la bile & du ſuc poncréatique, & des effets de leur mélange avec le chyle.

§. 107. Ces obſervations (§. 106.) nous conduiſent naturellement aux conſéquences ſuivantes: ſçavoir;

COROLLAIRE I. Que lorſqu'il

arrive dans les fievres que les excrémens séjournent long-temps dans le corps, c'est-à-dire lorsque le malade passe plusieurs jours sans aller à la selle, les excrémens doivent être à proportion plus secs & plus durs ; par conséquent, que la partie liquide des alimens qui sont sortis de l'estomac est passée au travers des veines lactées & des vaisseaux inhalans dans le sang (*voy.* §. 106. n°. 1.), ceci peut venir de plusieurs causes : en effet, 1°. la chaleur de la fievre & le mouvement accéleré du sang dans ses vaisseaux peuvent y donner lieu ; 2°. l'augmentation de l'évacuation des humeurs excrémentitielles, soit par la transpiration, par les sueurs ou par les urines, peut encore produire le même effet (*voy.* §. 106. n°. 1. 2.). Ce symptôme nous indique par conséquent qu'il faut réduire le malade à l'usage des délayans, & lui administrer

des remédes propres à atténuer les fluides, à moderer la chaleur fébrile, & à rendre la circulation du ſang plus libre, plus aiſée & plus tranquille. J'ai ſouvent obſervé que ce ſymptôme n'eſt ſuivi d'aucun inconvénient dans les fiévres éruptives & autres dans leſquelles les particules fébrifiques s'évacuent en plus grande partie par les voies de la tranſpiration, ou par celles des urines; mais pour peu que la tête en ſoit affectée, il eſt de la derniere importance de procurer l'évacuation des excrémens endurcis, au moyen de quelques lavemens convenables, & de faire avaler au malade quelque choſe qui puiſſe lubrifier les inteſtins & lâcher le ventre.

Corollaire II. *Lorſque* les ſelles ſont fréquentes, & que les matieres fécales ſont ténues & aqueuſes, on peut conclure de là: 1°. Que les organes de la tranſpi-

ration inſenſible, ou les tuyaux excréteurs diſperſés ſur toute l'habitude du corps, ſont embarraſſés ou obſtrués (*voyez* §. 106. n°. 3.), c'eſt-à-dire que les humeurs qui doivent être évacuées au travers de ces tuyaux ne ſont pas en état de les traverſer, ſoit que les particules qui les compoſent ſoient trop groſſieres, ou qu'elles ſoient retenues enſemble par quelque viſcoſité : les délayans & les attenuans ſont en ce cas d'une néceſſité indiſpenſable. 2°. On peut auſſi conclure de ce ſymptôme que les fibres des inteſtins ſont plus ou moins relâchées (*voyez* §. 106. n°. 8.), & par conſéquent que le malade a beſoin de remedes propres à rétablir les fibres inteſtinales dans leur état naturel, & à diminuer une partie de leur humidité en augmentant la tranſpiration inſenſible.

COROLLAIRE III. Lorſqu'il arrive dans les fiévres que les excré-

mens ſoient muqueux, on peut conclure de là que le chyle, ou quelques-uns des fluides ſéparés du ſang & tranſmis enſuite dans les inteſtins, ont contracté une qualité fort acrimonieuſe (§. 106. n°. 4.), & par conſéquent qu'il eſt de la derniere importance de réduire le malade à l'uſage des remédes propres à émouſſer & à détruire cette acrimonie.

Corollaire IV. Lorſque les ſelles ſont ſanguinolentes, on a lieu de conjecturer que les fievres ſont accompagnées d'une forte ébullition, ou d'une raréfaction conſidérable du ſang (*voy.* §. 106. n°. 5.), ou bien encore, que le ſang eſt devenu acrimonieux & corroſif. On reconnoît la premiere cauſe par le grand feu répandu dans toutes les chairs du malade, & par la plénitude & la vîteſſe de ſon pouls. Pour y remédier il faut lui preſcrire des atténuans nitreux

& acides, propres à réprimer l'ardeur de la fievre & l'effervessence des humeurs. On peut présumer que la derniere cause a lieu lorsque la chaleur du corps est modérée, & que le pouls est vîte & foible; en ce cas il faut promptement recourir aux alterans les plus propres à corriger l'acrimonie du sang.

COROLLAIRE V. Lorsque les excrémens sont chyleux, on peut inférer de ce symptôme que les vaisseaux lactés sont obstrués (*voyez* §. 106. no. 6.). L'indication curative exige en ce cas l'usage des remedes apéritifs propres à lever de pareilles obstructions.

COROLLAIRE VI. Lorsque les excrémens sont putrides & qu'ils exhalent une odeur cadavereuse, on peut conclure que les fluides ou les solides, ou peut-être tous les deux ensemble, sont tombés en pourriture (*voyez* §. 106. n°. 7.), par conséquent que la mort n'est

pas loin ; & que s'il y a quelques remedes dont on puisse attendre du secours dans une extrémité aussi desespérée, il faut qu'ils soient propres à corriger la mauvaise qualité du levain putride, afin d'arrêter les progrès de la pourriture, & à rétablir les solides & les fluides dans leur état naturel.

COROLLAIRE VII. Lorsque le malade a le dévoiment, & qu'il va fréquemment à la selle, mais que les matieres ne sont ni aqueuses, ni chyleuses, ni muqueuses, ni sanguinolentes ; & que d'un autre côté la quantité des urines n'est point augmentée, on peut conclure que le corps est rempli d'humeurs morbifiques, & qu'il ne s'en évacue que très-peu par les autres organes excréteurs : enfin il est aisé de juger par là du besoin pressant que peut avoir le malade de remedes propres à atténuer les humeurs & à les disposer à traverser égale-

ment les autres tuyaux excréteurs.

COROLLAIRE VIII. Enfin lorſque le malade ſe lâche involontairement, qu'il rend des matieres en quantité, que ces matieres ſont oléagineuſes, très-fétides ; lorſque les chairs ſouffrent en même tems une altération & une diminution conſidcrables ; que les forces ſont conſumées & détruites, tous ces ſymptômes montrent que c'eſt un dévoiment colliquatif ; que la fievre eſt occaſionnée par un levain diſſolvant qui réduit tout en fonte, & que la vie du malade eſt en très-grand danger : d'où l'on doit juger du preſſant beſoin qu'il a de remedes propres à alterer le tiſſu des particules morbifiques, à rétablir la conſtitution naturelle des fluides, & à fortifier les ſolides.

§. 108. Toutes ces obſervations ncus font voir combien il eſt important pour un malade attaqué

de la fievre, & qui a le dévoiment de quelqu'eſpece qu'il ſoit ; combien il lui eſt important, dis-je, que ſon Médecin faſſe attention à la quantité & à la qualité des matieres qu'il rend par les ſelles ; & qu'il n'y a point de Médecin qui en pareil cas puiſſe preſcrire aucun remède avec connoiſſance de cauſe, ſans les avoir auparavant bien examinées.



CHAPITRE

CHAPITRE VII.

Examen des causes & du caractere des symptômes les plus remarquables de la transpiration insensible pendant la fievre, & de l'indication curative que l'on en peut tirer.

§. 109. VII. POur bien connoître l'état d'un malade & se mettre en état de le bien conduire, il ne suffit pas de s'arrêter aux évacuations sensibles, il faut encore examiner & apprécier le plus qu'il est possible la quantité des évacuations qui se font par la transpiration insensible.

§. 110. On pensera peut-être qu'il seroit bien difficile d'établir des regles là-dessus : j'avoue qu'il seroit impossible de déterminer au juste la quantité de cette évacuation, sans

peſer premierement tout ce qui entre dans l'eſtomac, & peſer enſuite tout ce qui ſort par les évacuations ſenſibles, & ce qui ſeroit encore plus gênant, ſans peſer tous les jours la perſonne ſur laquelle on ſe propoſeroit cette recherche: or il ſeroit bien difficile, pour ne pas dire tout-à-fait impoſſible, de peſer, par exemple, une perſonne attaquée de quelque violente maladie aiguë; il ne nous eſt pas poſſible non plus d'être continuellement auſſi aſſidus auprès d'un malade qu'il l'étoit à *Sanctorius* de s'obſerver lui-même: On ne doit par conſéquent pas s'attendre qu'un Médecin puiſſe aſſigner à une once près la juſte quantité de matiere que le malade évacue par la tranſpiration inſenſible: mais ſans l'embarras d'une pareille méthode, on peut s'aſſurer ſi cette évacuation eſt alterée à un degré conſiderable, ſoit par excès ou par défaut, & cette connoiſſance eſt

d'un grand ſecours à un Médecin habile, pour déterminer la route qu'il doit ſuivre dans la cure de ſon malade.

§. 111. Nous obſerverons donc: 1°. Que lorſqu'un malade perd de ſon embonpoint, & que les évacuations ſenſibles ſont moindres, ou du moins qu'elles ne ſont pas plus copieuſes qu'elles ne doivent l'être dans l'état naturel, quoiqu'il prenne pendant ce tems-là une aſſez grande quantité d'alimens pour fournir aux pertes journalieres qui ſe font dans l'ordre de la nature, on peut conclure de là qu'il ſe fait une déperdition de ſubſtance trop conſiderable par les organes de la tranſpiration inſenſible.

2°. Lorſque le corps devient plus replet, qu'il paroît enflé & bouffi, que d'ailleurs les autres évacuations ſenſibles ſe font dans une juſte proportion, & que l'eſtomac ne reçoit

pas plus d'alimens qu'il n'en a besoin pour fournir à la réparation des pertes auxquelles la nature nous a assujettis ; on peut conclure de là, au contraire, que la transpiration n'est pas assez libre, & qu'il ne s'évacue point par cette voie une assez grande quantité de matiere. Dans le premier cas (§. 111. n°. 1.) un Médecin avisé dirige ses vûes dans l'application des moyens & des remédes propres à ralentir ou plûtôt à diminuer les pertes que le malade souffre par l'excès de la transpiration insensible ; pour cet effet, il pense à aërer davantage la chambre du malade, & à lui procurer un air plus froid ; il le fait se lever & rester sur un siége ; il lui prescrit un régime & des remédes propres à rétablir la crase des humeurs, à leur donner plus de consistance, & à les remettre dans leur état naturel. Dans le dernier cas (n°. 2.) il

ſuit pareillement les indications que lui préſente l'état du malade, il lui preſcrit des remédes atténuans propres en même-temps à déterminer les humeurs à prendre leur cours par les voies de la tranſpiration inſenſible, & à augmenter l'évacuation des matieres que la nature deſtine pour cette excrétion.

§. 112. Il eſt de la derniere importance pour un malade, que ſon Médecin examine avec attention l'état de cette ſorte d'évacuation, & qu'il la compare avec les autres évacuations ſenſibles qui exigent de même chacune un examen ſcrupuleux : la moindre négligence de ce côté là peut donner lieu à de grandes mépriſes ; de là vient ſi ſouvent l'application de remedes mal indiqués, qui loin de concourir au rétabliſſement du malade, ne ſervent au contraire qu'à le précipiter dans un état plus déplorable. Qu'on me

permette de rapporter ici la triste expérience qu'en a faite entr'autres une malade qui me vint enfin consulter pour la tirer d'un pas où elle ne s'étoit pourtant engagée que par l'avis peu reflechi de plusieurs Praticiens. C'étoit une jeune Dame âgée d'environ vingt-six ans, de Yervil dans la Comté de Sommerset : cette Dame se plaignoit d'une violente douleur dans un des côtés de la tête, d'un point de côté fréquent & très-aigu, d'une grande douleur dans le dos, & d'une espece de palpitation, pour me servir de ses termes, qu'elle sentoit dans ce dernier endroit : elle dormoit très-peu, elle étoit dans un feu continuel, toujours altérée, & ne se sentoit d'appétit pour aucune sorte d'aliment quelconque : elle avoit, disoit-elle, l'haleine très-courte, les jambes & les pieds considerablement enflés ; elle urinoit toujours copieusement, quoiqu'elle

ne bût que très-peu à proportion : ses regles ne suivoient aucun ordre , encore quand elles paroissoient ne perdoit-elle qu'en très-petite quantité , & d'une couleur pâle. Sur cet exposé je conjecturai que la principale cause de son mal venoit du ralentissement & peut-être même du défaut de la transpiration insensible, & que ce défaut venoit lui-même de la viscosité des fluides, ce qui me détermina à lui prescrire les remedes suivans :

℞. *Emplast. Nuch. Pharmac. Bat. Q. S.*

On l'étendra sur un morceau de peau d'une grandeur convenable, pour l'appliquer sur la nuque du col.

℞. Camphre, un gros.
Esprit de vin rectifié, une once.
Vinaigre distillé, demi-once.

M. F. un errhine dont la malade usera souvent.

℞. Sel martial de riviere, un gros & demi.

De prunelles, quatre gros.
Tartre vitriolé, un ſcrupule.
Racine de *Curcuma*, deux gros.
Noix de muſcade, un ſcrupule.
Huile de menthe.
De ſaſſafras, de chacune trois gouttes.

M. F. une poudre que l'on diviſera en ſeize doſes, dont la malade en prendra deux chaque jour, une le matin & l'autre le ſoir, dans une cuillerée de ſyrop de guimauve.

On lui fera boire immédiatement après environ deux onces de l'infuſion ſuivante.

℞. Racines, de Valeriane ſauvage, d'Ariſtoloche ronde.
De Calamus Aromaticus, de chaque une demi-once.
Feuilles de Marrube blanc.
De Lierre terreſtre, de chaque deux poignées.
Eau de fontaine.

Vin blanc, de chaque vingt onces.

M. Et faites infuser chaudement dans un vaisseau fermé pendant trois heures, ensuite passez la liqueur.

℞. Esprit volatil de semences d'Anis.

Elixir de propriété, de chaque deux gros & demi.

Esprit volatil de Succin.

Laudanum liquide de Sydenham, de chaque un gros & demi.

M. F. Un mêlange dont la Malade prendra trente gouttes, dans un verre de l'infusion précédente, tant que ses douleurs dureront.

Août 1714.

§. 113. La Malade continua pendant quelque temps l'usage de ces remedes qu'elle réitéra selon le besoin, & se rétablit par leur moyen en parfaite santé.

CHAPITRE VIII.

Examen des causes & du caractere des excrétions accidentelles auxquelles les malades sont sujets pendant le cours des fievres, soit par le vomissement, par les sueurs, par la salivation, par les éruptions cutanées, par les hémorragies, &c. & de l'indication curative que l'on en peut tirer.

§. 114. VIII. LA classe des symptômes dont il est question dans ce chapitre, renferme toutes les excrétions fébriles accidentelles qui peuvent arriver, soit par le vomissement, par les sueurs, &c. Telles sont les évacuations accidentelles qui surviennent le plus communément pendant le cours des fievres. Nous allons tâcher de développer les causes qui peuvent

y donner lieu, ce que ces évacuations ſignifient, & les indications curatives que l'on en peut tirer.

I. Du Vomiſſement.

§. 115. Il arrive fort ſouvent que les malades ont des maux de cœur, des nauſées, ils vomiſſent même aſſez fréquemment dans les premiers temps des fievres, ſoit continues ou intermittentes. En pareil cas ce ſymptôme eſt vraiſemblablement occaſionné, 1°. par l'action des particules fébrifiques répandues dans l'eſtomac où elles ont entré avec les alimens, comme il arrive ſouvent dans des temps de contagion, où l'air eſt chargé de particules malignes & envenimées. 2°. Il peut encore venir, comme il arrive en effet le plus ſouvent, de l'acrimonie de quelques particules déchargées dans la capacité de

l'estomac par les glandes secrétoires dispersées dans la substance des membranes dont ce viscere est composé. Quant à ces particules, il est probable par la diversité de leur action dans differentes sortes de fievres, qu'elles sont susceptibles de plusieurs configurations aussi differentes ; en effet les émetiques de differens genres sont différemment configurés, tissus & modifiés, ils produisent cependant tous le même effet, qui est de faire vomir, lorsqu'on les a pris en suffisante quantité.

§. 116. Lorsque le malade est attaqué de ce symptôme dès le commencement de sa fievre, il se présente deux moyens d'y remédier. 1°. Le premier est de lui faire prendre quelqu'émetique doux, je veux dire un vomitif dont l'action soit légere, mais cependant assez forte pour faire évacuer par en haut les particules nuisibles ; telle est la ra-

cine d'Ipécacuana ; ou ſeulement de lui faire boire beaucoup de quelqu'infuſion forte de thé verd, par exemple, de chardon benit, ou bien encore de l'eau chaude toute pure : c'eſt là effectivement tout ce qu'on peut preſcrire de meilleur, lorſqu'on a lieu de ſoupçonner quelques impuretés dans l'eſtomac, & qu'on n'a à craindre aucun des mauvais effets que pourroient produire les ſecouſſes trop fortes du corps pendant le vomiſſement. Par ce moyen on a l'avantage d'empêcher les particules fébrifiques ſtimulantes, répandues dans l'eſtomac, de paſſer dans les inteſtins, d'où elles pourroient ſe mêler de nouveau à la maſſe du ſang, ce qui augmenteroit infailliblement la fievre. 2°. Il y a encore un autre moyen de débarraſſer le malade de ce ſymptôme ; c'eſt d'alterer, de corriger & de changer le tiſſu & la figure des particules fébrifiques &

irritantes : pour cet effet on peut prefcrire au malade des atténuans convenables. Ces remedes m'ont fouvent réuffi avec beaucoup de fuccès, & cette méthode eft véritablement la meilleure lorfqu'on a affaire à des perfonnes d'une complexion foible & délicate, qu'il feroit dangereux d'expofer aux violentes fecouffes qui accompagnent d'ordinaire le vomiffement. J'ajouterai de plus que ces remedes qui corrigent la mauvaife conformation des particules ftimulantes, qui détruifent par ce moyen le vomiffement, & qui remédient par conféquent à toutes les indifpofitions de l'eftomac, que ces remedes, dis-je, garantiffent en même tems le malade de tous les dangers qui pourroient réfulter de la précipitation de ces fortes de particules, fi elles étoient repompées par les veines lactées pour rentrer de nouveau dans le torrent de la circulation.

§. 117. Quant au vomiſſement qui ſurvient pendant le progrès des fievres, la meilleure méthode & le moyen le plus ſûr d'y remédier eſt de tâcher de corriger la qualité ſtimulante des humeurs. Il en eſt de même des nauſées, des maux de cœur, &c. qui ſe font ſentir dans le même tems. Par ce moyen, non ſeulement on débarraſſe le malade des incommodités que lui cauſe ſon eſtomac, mais encore on le garantit de tous les inconvéniens qui pourroient réſulter du paſſage des matieres qui y ſont contenues, dans les inteſtins. (*Voy.* §. 116.)

II. Des Sueurs naturelles.

§. 118. Les ſueurs qui ſurviennent aux perſonnes attaquées de la fievre, toutes naturelles qu'elles puiſſent paroître, demandent néanmoins beaucoup d'attention. Je les appelle naturelles, parce

qu'elles ne ſont qu'une ſuite de l'état des fluides & des ſolides & de l'action des organes du malade, & non pas d'aucun remede, ni d'aucune précaution priſe à deſſein de le faire ſuer. Ce ſymptôme peut venir de differentes cauſes, qui préſentent toutes des indications differentes, & demandent par conſéquent differens traitemens, relativement à leur nature.

§. 119. Lorſque la ſueur n'eſt ni profuſe ni exceſſive, qu'elle eſt moderée, chaude, qu'elle pouſſe également par toute l'habitude exterieure du corps; que pendant ce temps là le pouls eſt égal & régulier, que cette ſueur ralentit le feu de la fievre, & qu'elle réveille un peu les eſprits du malade, c'eſt un bon ſymptôme. Elle vient en ce cas d'une heureuſe atténuation des fluides, & en même temps de la comminution des particules morbifiques; une pareille ſueur montre

que les organes travaillent à ſe débarraſſer de ces ſortes de particules, & par conſéquent à évacuer le levain de la fievre. Ainſi lorſqu'elles ſont telles, elles indiquent que l'on continue les remédes & les moyens dont on s'eſt ſervi juſqu'alors pour conduire la maladie à une ſi heureuſe iſſue.

§. 120. Lorſque les ſueurs ſont profuſes & trop abondantes, elles dépendent de la trop grande atténuation & de la diſſolution exceſſive des fluides, réduits en cet état par l'action délétere des particules acrimonieuſes qu'ils contiennent ; elles dépendent encore du trop grand relâchement des glandes & des vaiſſeaux excréteurs. On a par conſéquent beaucoup à craindre des accidens qui peuvent ſuivre ce ſymptôme ; d'où l'on doit conclure combien il eſt important de preſcrire au malade des remédes propres à corriger la

mauvaiſe qualité des fluides & à rétablir le diametre des tuyaux excréteurs dans ſon état naturel. *Voyez* mon Traité de la petite Vérole, *Part. I.* §. 300, 309.

§. 121. Lorſque la ſueur eſt par trop exceſſive, qu'elle eſt graſſe, ſale, mal-propre, gluante, viſqueuſe & pâteuſe; que le malade en eſt conſiderablement affoibli, & qu'il en perd tout ſon embonpoint; qu'il a le pouls foible & les eſprits abbatus; enfin lorſqu'il en devient tout exténué, c'eſt une ſueur colliquative. Cet état montre que la fievre vient de la diſſolution des humeurs, que tous les organes de la tranſpiration ſont conſiderablement relâchés, qu'il y a une eſpece de ſolution de continuité dans tout le tiſſu des fluides & des ſolides, & qu'il ſe fait également une déperdition exceſſive des ſubſtances nourricieres & des humeurs ſuperflues. Ce ſymptôme donne beau-

coup à craindre pour le malade ; il indique la néceſſité & le preſſant beſoin dans lequel il eſt de remédes propres à fortifier le ton des organes excréteurs, & à augmenter la cohéſion qui doit naturellement regner entre les parties intégrantes des fluides & des ſolides.

§. 122. Lorſque la ſueur eſt univerſelle, qu'elle eſt en même tems gluante, viſqueuſe & accompagnée d'un ſentiment de froid dans toutes les parties charnues ; c'eſt une preuve que la ſecrétion des eſprits animaux eſt de beaucoup diminuée, que les organes qui ſervent aux fonctions vitales ſont ſi exténués que le cœur n'a plus aſſez de force pour pouſſer le ſang juſqu'au travers des arteres capillaires ; que la viſcoſité du ſang & de la lymphe augmente de plus en plus ; & qu'il y a un relâchement géneral dans tous les organes de la tranſpiration ; voilà en effet ce que mon-

trent des sueurs de cette espece, puisqu'elles dépendent de toutes ces causes; c'est par conséquent un très-mauvais symptôme pour le malade, & plus ou moins dangereux selon la violence des accidens qui le caracterisent, selon que les sueurs sont plus ou moins altérées, gluantes & visqueuses, & que le froid est plus ou moins sensible: on voit que pour remédier à un si grand desordre, il faut prescrire au malade des remédes propres à rétablir la crase du sang; à procurer une plus grande secrétion d'esprits animaux, à ranimer le pouls & à rendre aux vaisseaux leur premiere élasticité. *Voy.* mon Traité de la petite Verole, Part. 1. §. 310. 311.

§. 123. Lorsque le malade ne transpire qu'aux environs de la tête, vers le col, & que pendant ce temps-là les autres parties du corps sont tout-à-fait seches; que le pouls est vîte & foible, & les

chairs froides, c'eſt une preuve que les fluides ſont devenus pour ainſi dire tout-à-fait viſqueux, que les vaiſſeaux capillaires s'obſtruent de proche en proche; & que la mort va terminer au premier moment la carriere du malade, particulierement s'il a en même temps la langue ſéche & la reſpiration vîte & difficile. L'indication curative eſt à peu-près la même en ce cas que dans le précedent. (§. 122.).

III. De la Salivation.

§. 124. On doit encore obſerver avec beaucoup d'attention ſi le malade crache davantage qu'il ne faiſoit lorſqu'il ſe portoit bien; quoique la ſalivation ne ſoit pas un ſymptôme bien ordinaire dans les fievres, excepté dans le cas de la petite verole. Lorſque le malade y eſt plus aſſujetti que de coutume, on peut conclure de là que toutes les fonctions s'exécutent avec un

accord qui produit une heureuſe atténuation du ſang & de la lymphe, & que tous les organes de la ſalivation ſont en même temps ſuffiſamment dilatés. En effet cette évacuation n'auroit pas un cours libre & auſſi aiſé, ſi la lymphe étoit épaiſſie & viſqueuſe, & ſi les vaiſſeaux deſtinés à cet uſage étoient trop tendus, embarraſſés, obſtrués, ou s'ils étoient affectés d'aucune conſtriction quelconque. C'eſt donc un bon ſymptôme, pourvû que cette évacuation ne ſoit pas portée à un trop haut degré; un ſymptôme, dis-je, ſur lequel on peut en quelque ſorte garantir le rétabliſſement du malade; il demande pour cet effet qu'on lui preſcrive des remédes capables d'atténuer les fluides encore davantage. Mais ſi la ſalivation eſt exceſſive, ſi elle affoiblit ſenſiblement le malade, ſi cette évacuation devient ſi forte qu'elle influe ſur le pouls du malade, je veux

dire, qu'elle l'affoibliſſe; qu'elle influe de même ſur les chairs en leur faiſant perdre inſenſiblement leur chaleur naturelle, on a tout lieu de craindre que la fievre ne ſoit une ſuite de la diſſolution des humeurs, & l'on doit en ce cas traiter le malade avec toutes les précautions relatives à un pareil danger.

IV. Des Eruptions cutanées.

§. 125. Les éruptions cutanées demandent par-deſſus toutes les autres évacuations accidentelles, beaucoup de réſerve, beaucoup de ménagement & d'attention. Il y en a de pluſieurs eſpeces, qui, par la différence de leur aſpect, ont donné lieu à chaque dénomination dont on ſe ſert pour ſpécifier les différentes ſortes de fievres qui les produiſent, telles que la petite vérole, la rougeole, le pourpre, les fievres éreſipelateuſes,

miliaires, pétéchiales & autres.

§. 126. Il ne sera pas hors de propos d'entrer dans quelque détail sur les particularités suivantes, afin de mieux comprendre la différence des éruptions cutanées.

1°. Nous observerons en premier lieu, que toutes les excrétions qui prennent leur cours par la surface extérieure du corps, partent du sang, de la lymphe ou des esprits animaux; je veux dire qu'elles se font aux dépens de quelqu'un de ces fluides, quelquefois de deux, & quelquefois de tous les trois ensemble, & de ces trois dans une sorte de proportion de l'un à l'autre.

2°. Par conséquent la matiere qui devient celle des éruptions cutanées, doit avoir existé avant son excrétion dans l'un ou l'autre de ces fluides; ou en partie dans l'un & en partie dans l'autre; ou bien enfin, en partie dans tous les trois.

3°. Lorſque la matiere évacuée réſulte de la combinaiſon d'une certaine quantité de particules rouges du ſang, proportionnée à une autre quantité de particules de la lymphe, il en doit infailliblement réſulter des puſtules inflammatoires, telles que celles de la petite verole. En effet les globules rouges du ſang forcées de s'engager dans les vaiſſeaux lymphatiques, & n'en étant pas expulſées aſſez tôt, doivent néceſſairement y produire de petits phlegmons, ou ce qui eſt le même, de petites tumeurs inflammatoires, qui par leur ſéjour s'y altereront, ſe corrompront, ſe pourriront, & y acquereront enfin cette modification & cette conſiſtance qui fait dire communément que la matiere s'eſt convertie en pus, que les puſtules ſuppurent ou qu'elles ſont en maturité.

4°. Lorſque la matiere qui ſe porte ainſi vers l'habitude du corps

eſt compoſée de quelques particules du ſang ſeulement, mêlées avec une lymphe ténue, la partie la plus ſubtile de la lymphe, qui entre dans cette combinaiſon, tranſpire & s'évapore au travers des pores de l'épiderme; le reſte des matieres ſorties de leurs vaiſſeaux ſe deſſéche inſenſiblement ſans qu'il y ſurvienne aucune ſuppuration : c'eſt là ce qui donne lieu à la rougeole.

5°. Lorſqu'il ne s'extravaſe qu'une très-petite portion de particules rouges du ſang, noyées dans une quantité beaucoup plus conſidérable de lymphe ténue & chargée de ſels, ces matieres peuvent s'échauffer conſidérablement enſemble, devenir corroſives, & former enfin des puſtules douloureuſes telles que les eréſipeles.

6°. Lorſque les particules rouges du ſang ſont pouſſées des arteres ſoucutanées capillaires ſanguines au travers des petites arteres

lymphatiques, ſeulement juſqu'à l'extrémité des petits tuyaux excréteurs qui aboutiſſent ſous l'épiderme, & que la quantité ce ces particules excéde beaucoup celle de la lymphe, il en réſulte ſeulement une couleur rouge à la peau, ſans aucune élévation de l'épiderme, & ſans qu'il y ſurvienne aucune puſtule, comme il arrive dans la fievre écarlatine.

7°. S'il s'extravaſe quelques particules ſeulement de ſang rouge, avec quelques particules de lymphe, le tout en ſi petite quantité qu'il n'en réſulte qu'un leger ſoulevement del l'épiderme; & ſi la portion de lymphe eſt ſi ténue qu'elle puiſſe tranſpirer au travers des pores de l'épiderme, le réſidu forme des puſtules d'une petiteſſe, pour ainſi dire, imperceptible, comme il arrive dans les fievres miliaires.

8°. Lorſque les globules du ſang

ſont briſées, que dans cet état elles ſont chaſſées des arteres capillaires ſanguines ſoucutanées au travers des petites arteres lymphatiques ſoucutanées juſqu'à leur autre extrêmité, qu'enſuite elles s'y arrêtent ſans pouvoir paſſer outre, elles y forment des taches livides connues ſous le nom de *pourpre*; c'eſt ce que nous appellerons *Petechies ſuperficielles.*

9°. Mais ſi ce même ſang pouſſé dans ces arteres lymphatiques y ſéjourne, y croupit; ſi de proche en proche le ſang croupit de même dans les arteres ſanguines ſoucutanées, deſtinées à charier ce fluide aux arteres lymphatiques, le ſéjour du ſang dans ces vaiſſeaux les fait tomber en pourriture à meſure qu'ils ſe corrompent, ils ſe refroidiſſent par la même raiſon, & les taches ou petechies deviennent par ce moyen plus ou moins profondes.

10°. Il faut ſe rappeller que dans toutes ces ſortes d'éruptions il ſe trouve une combinaiſon de particules fébrifiques, particuliere à l'eſpece de fievre qui en réſulte.

§. 127. Il ſeroit bien difficile de déterminer préciſément pourquoi les éruptions de la petite vérole ont l'aſpect qu'elles préſentent; pourquoi de même les fievres éreſipelateuſes, miliaires, &c. ont leur aſpect particulier, leurs apparences relativement differentes, &c. Nous ſommes obligés de nous en tenir à cet égard à des raiſons de vraiſemblance entre leſquelles nous adopterons celle-ci comme la plus probable: ſçavoir, que les particules fébrifiques de toutes ces differentes ſortes de fievre, ont, chacune dans leur eſpece, un tiſſu & une configuration differente les unes des autres, chacune étant conſtituée dans *ſon genre*, & ayant des propriétés particulieres à ſon

eſpece ; & qu'en conſéquence de leur mêlange avec les fluides, elles y produiſent différens effets, uniformes cependant, mais plus ou moins violens, relativement à la proportion plus ou moins grande de ces ſortes de particules répandues dans ces fluides.

§. 128. Sur ce principe, dans la petite vérole, par exemple, les particules morbifiques ou varioleuſes agiſſent ſur le ſang & ſur la lymphe, relativement à leur conſtitution & à leur nature, de façon qu'elles entraînent avec elles au travers des tuyaux excréteurs une ſi grande quantité de particules de ſang & de lymphe, qu'elles laiſſent entre la peau & l'épiderme, que cette derniere en eſt ſoulevée ; dans ce mêlange le ſang & la lymphe ſe trouvent proportionnés de maniere qu'il en réſulte des puſtules inflammatoires propres à venir en ſuppuration. Cette maladie indi-

que en géneral qu'il faut inciser & atténuer les particules morbifiques, les disposer à passer aisément au travers des conduits excréteurs, & employer en même temps des remédes propres à éloigner tous les différens symptômes accidentels qui pourroient s'opposer à leur excrétion.

§. 129. Tout de même dans la rougeole, les particules morbifiques étant d'un autre genre, agissent sur les fluides, de maniere qu'il se sépare du sang une moindre quantité de particules rouges mêlées avec une lymphe plus ténue que dans le cas précedent, & que, comme nous l'avons dit (§. 128.), le plus grossier de ce mélange reste entre la peau & l'épiderme, ce qui fait que ces pustules ne suppurent point; elles se dessechent au contraire à mesure que la lymphe qui entre dans leur mélange s'en éva-

pore. (*Voy*. §. 126. nº. 5.) Cette maladie demande à peu près le même traitement que la petite vérole.

§. 130. Dans les fievres éresipélateuses de même, les particules fébrifiques qui les occasionnent, étant d'un autre genre, agissent sur les humeurs de maniere que la matiere qui s'en sépare pour se porter vers l'habitude du corps, est composée d'une très-petite portion de particules rouges du sang, & d'une bien plus grande quantité de lymphe saline : l'indication curative est encore la même dans ces maladies que dans la petite vérole (§. 128.), en y ajoutant seulement des remédes propres à corriger la qualité saline de la lymphe.

§. 131. Dans les fievres écarlatines, les particules fébrifiques agissent sur le sang de maniere qu'elles y occasionnent une sorte d'effervescence ;

fervescence. Le sang ainsi rarefié est obligé de s'ouvrir une issue au travers des arteres lymphatiques, dont il suit la direction jusqu'à leur extrémité la plus éloignée qui aboutit au-dessous de l'épiderme. Il est aisé de conjecturer de-là, que pour remédier à ce symptôme, il faut mettre le malade à l'usage des rafraichissans & des atténuans, & tâcher par ce moyen d'apaiser & de calmer l'effervescence, de rendre les particules morbifiques assez tenues pour sortir, & s'évacuer au travers des vaisseaux excréteurs, enfin, de débarrasser les particules rouges, engagées dans les extrémités des organes excréteurs sous l'épiderme à laquelle elles donnent cette couleur rouge pourprée qui caractérise cette sorte de fiévre.

§. 132. Dans les fiévres miliaires les particules morbifiques agissent sur le sang, & sur la lymphe

de maniere qu'elles entraînent de ces fluides avec elles, vers la surface du corps, seulement autant qu'il en faut de l'un & de l'autre proportionnés ensemble pour soulever tant soit peu l'épiderme, & y former par conséquent de très-petites pustules; cette maladie demande les mêmes précautions, & le même traitement que la petite vérole §. 128. & la rougeole. §. 129.

§. 133. Dans les fievres petéchiales, les particules morbifiques agissent sur les fluides & sur les solides tout à la fois, de maniere que les particules rouges du sang traversent jusqu'à l'extrémité des arteres lymphatiques sou-cutanées où elles séjournent quelquefois, & d'autrefois dans les arteres capillaires sanguines même qui les fournissent. Il est assez vraisemblable que dans cette sorte de fievre les particules morbifiques sont très-acrimonieuses & très-corro-

ſives, ainſi pour en prévenir les accidens il faut preſcrire au malade des remédes propres à corriger & à détruire l'acrimonie & la qualité corroſive qui infectent les fluides.

§. 134. Je n'entreprendrai point ici de décrire les différentes modifications, ni d'expoſer l'arrangement, le tiſſu, & la configuration différente de chaque eſpece de particules febrifiques ; ni même d'aſſigner ſi elles reçoivent leur premiere exiſtence dans le corps même, ou ſi elles y ſont tranſmiſes du dehors par l'uſage des choſes non naturelles. Ces connoiſſances ne ſont point néceſſaires pour la guériſon du malade ; mais il eſt de la derniere importance au contraire, de bien obſerver les effets de ces miaſmes envenimés, afin d'en prevenir les effets dans le corps humain ; & d'étudier les moyens de ſeconder la nature,

afin d'agir de concert avec elle dans l'administration des secours qu'il est à propos de suggérer au malade pour le guérir. Or on sait que le fluide qui circule dans les vaisseaux sanguins, est rouge; & que celui qui traverse les vaisseaux lymphatiques, ressemble pour ainsi dire à de l'eau, d'où l'on peut conclure que lorsque les matieres qui s'en séparent sont rouges, il doit pour cet effet avoir passé avec la lymphe une certaine portion de fluide rouge, ou du sang; & que la proportion des particules rouges du sang qui se sont extravasées avec la lymphe, est plus ou moins grande, selon que le tout ensemble paroît plus ou moins rouge; par conséquent lorsque l'on apperçoit quelque rougeur sous l'épiderme, sans qu'il s'y manifeste aucune élévation ni aucun gonflement, on peut conjecturer de-là qu'il y a eu une certaine quantité

de particules rouges, du sang poussée jusqu'aux extrémités des conduits excréteurs sou-cutanés, dans lesquels ces particules sont engagées de façon qu'elles ne peuvent s'en débarrasser.

V. Des Hémoragies.

§. 135. Quant aux hémoragies, qui sont encore une autre espéce d'évacuation febrile accidentelle, on peut déduire leurs causes, leur caractere & leurs indications curatives de ce que j'en ai dit dans mon traité de la petite vérole, Partie I. §. 243, 246. Part. 2. §. 629, 630, 650, 655, 656.

§. 136. Nous allons passer à l'examen de quelques autres symptômes de fievre, qui méritent également notre attention.



CHAPITRE IX.

Examen des causes & du caractere de quelques autres symptômes ordinaires de Fievre, tels que le frisson, le tremblement, la chaleur, l'altération ou la soif, le délire, l'insomnie, le sommeil immodéré, l'inquiétude, la foiblesse & les convulsions; & de l'indication curative que l'on en peut tirer.

§. 137. IX. NOus sommes enfin parvenus à la derniere classe de symptômes febriles dans laquelle nous comprendrons & nous examinerons séparément, 1°. le frisson, 2°. le tremblement, 3°. la chaleur, 4°. la soif, 5°. le délire, 6°. les veilles, 7°. le sommeil excessif, 8°. l'inquiétude, 9°. la foiblesse, 10°. & les convulsion. Ces symptômes

ne ſe rencontrent pas tous emſemble dans les fievres ; mais il eſt aſſez ordinnaire qu'il s'y en manifeſte quelqu'un, & ſouvent pluſieurs à la fois; l'on ſe trouveroit véritablement embarraſſé, ſi l'on n'en connoiſſoit ni les cauſes, ni le caractere, puiſque c'eſt de ces connoiſſances qu'il faut partir pour déterminer les moyens qu'il eſt le plus à propos d'employer afin d'en venir à bout. Ces réflexions me font préſumer que l'on ne trouvera pas mauvais de les trouver ici détaillés chacun dans l'ordre que je viens de les indiquer.

I. Du Friſſon.

§. 138. Le friſſon dont le malade eſt ſaiſi au commencement de la fievre ou de chaque paroxiſme vient d'une obſtruction, ou de quelqu'embarras dans la circulation du ſang au travers des arteres

capillaires ſanguines ; & en même-temps de la diminution ou du ralentiſſement du flux & reflux du fluide nerveux, du cervelet au cœur. C'eſt pour cette raiſon que le cœur ſe dilate & ſe contracte moins que dans l'état naturel, & par conſéquent que le pouls eſt beaucoup plus foible & beaucoup plus lent qu'il ne devroit être. L'altération qui ſurvient en ce cas dans le cours des eſprits animaux du cervelet au cœur, peut être une ſuite de la compreſſion des nerfs ; & cette compreſſion être elle-même une ſuite de la dilatation des arteres ſanguines, plus grande qu'à l'ordinaire, ſoit parce que le ſang devenu plus épais force ſes vaiſſeaux à ſe dilater davantage, ou parce qu'il eſt embarraſſé de particules trop groſſieres pour ſuivre librement ſon cours dans tous les différens genres de vaiſſeaux qu'il a à parcourir.

§. 139. Par conséquent pour remédier à ce symptôme, il faut mettre le malade à l'usage des délayans & des atténuans, & lui choisir dans ces deux classes des remédes propres à atténuer davantage le sang, & à le disposer à traverser plus librement les vaisseaux capillaires ; des remédes enfin dont on n'ait point à craindre l'augmentation de la chaleur febrile qui suit naturellement le frisson. C'étoit dans ces vûes que Boerhaave avoit la sage coûtume de prescrire à ses malades, en pareil cas, de l'eau nîtrée, mêlée avec un peu de vin, & édulcorée avec du miel. (Voyez ses Aphorismes, §. 625.) Le malade en cet état doit boire chaud. On peut encore lui faire faire des frictions ou des fomentations sur toute l'habitude du corps avec quelque liqueur tiede ou un peu chaude. Cette précaution est ordinairement assez

efficace. Au reste, il arrive bien rarement qu'on appelle le Médecin dès les premiers momens de la maladie, ou pendant que le malade n'est attaqué que de ce symptôme.

II. *Du Tremblement.*

§. 140. Le tremblement qui agite les malades au commencement de la fievre & durant le frisson, vient d'une vive & fréquente interruption du flux & reflux des esprits animaux dans les muscles; & cette interruption, de la compression irréguliere des nerfs occasionnée par l'obstruction & la dilatation des arteres sanguines. Ce symptôme demande les mêmes précautions, & le même traitement que le précédent. (Voyez §. 138, 139.)

III. De la Chaleur.

§. 141. Lorſque les perſonnes attaquées de la fievre reſſentent une chaleur beaucoup plus conſidérable que dans l'état de ſanté, le feu dont elles ſont ainſi dévorées vient de l'augmentation du froiſſement des globules rouges du ſang. Un pareil froiſſement eſt l'effet de l'accélération & de l'augmentation des contractions du cœur qui pouſſe par conſéquent le ſang avec beaucoup plus d'activité & de violence au travers de l'artere pulmonaire, de l'aorte, & de toutes les branches qui en partent, de façon qu'il en réſulte également une augmentation dans le mouvement de truſion, & dans le mouvement inteſtin du ſang. On peut comprendre par quel Mécaniſme les contractions du cœur, ſe font plus

vite que dans l'état de ſanté, par ce que nous avons dit du pouls *Vite*. §. 10. On peut comprendre de même par quel mécaniſme elles deviennent plus fortes par les obſervations que nous avons rapportées ſur le pouls plein. §. 13. & ſur le pouls fort. §. 17.

§. 142. En effet, il eſt manifeſte que plus le cervelet filtre d'eſprits animaux, plus la viteſſe & la quantité de ce fluide, diſtribuée aux nerfs du cœur, eſt grande; plus auſſi les contractions du cœur ſont fortes, & par ce moyen capables d'augmenter davantage le mouvement & la chaleur du ſang, & de produire tous les mauvais effets qui ſuivent naturellement cette augmentantion. Il eſt également évident que l'augmentation du mouvement du ſang, fait qu'il s'en porte une plus grande quantité au cerveau; & par conſéquent, que ce viſcere plus abondamment

fourni filtre une plus grande quantité d'esprits animaux, qu'il peut départir avec plus de viteſſe & en plus grande abondance aux nerfs du cœur. Au reſte c'eſt ici un cercle vicieux dans lequel il n'eſt pas aiſé de déterminer quel eſt le *premier mobile*.

§. 143. Ce ſymptôme, (§. 141) indique que les fluides ſont trop épais; qu'ils ſont viſqueux & glutineux; ou qu'ils ſont embarraſſés de particules trop groſſieres pour circuler librement au travers de leurs vaiſſeaux; en effet l'excès de chaleur épaiſſit les fluides, ou au moins il fait que pluſieurs particules ſe réuniſſent enſemble, s'attachent les unes aux autres, & forment par leur aſſemblage des particules trop groſſieres pour ſuivre librement dans tout ſon cours, le torrent de la circulation. J'obſerverai ici en paſſant que plus on s'apperçoit que la chaleur febrile

eſt exceſſive, plus on eſt autoriſé à conclure que les fluides ſont ou deviendront infailliblement trop épais & trop viſqueux; ou bien encore que ces fluides contiennent une trop grande quantité de particules morbifiques, & que ces particules ſont trop groſſieres, pour traverſer librement les organes excréteurs deſtinés à leur évacuation. Toutes ces circonſtances demandent des remédes rafraichiſſans & délayans, propres à ralentir le mouvement & l'ardeur du ſang, & à rendre en même temps les fluides plus tenus. On ſe convaincra de l'extrême importance de ſuivre cette indication pour peu que l'on réfléchiſſe juſqu'à quel point l'excès de la chaleur febrile peut épaiſſir les fluides, ſoit que par ſon moyen pluſieurs particules ſe rapprochent, ſe réuniſſent & s'attachent les unes aux autres; ou qu'elle en évapore ce

qu'ils ont de plus fluide & de plus tenu.

§. 144. On doit obſerver que lorſque dans les fievres, le mouvement du ſang n'eſt pas conſidérablement augmenté, la chaleur de la fievre n'eſt pas beaucoup plus grande que dans l'état naturel, comme on peut le remarquer dans pluſieurs ſortes de fievres putrides.

IV. De la Soif.

§. 145. On peut avancer avec une ſorte de vraiſemblance, que les malades ne ſont altérés dans les fievres, que parce que la chaleur febrile évapore tout ce que la lymphe a de plus tenu, & laiſſe par conſéquent les particules ſalines qu'elle contient à ſec, & ſans aucun correctif qui puiſſe les amortir & en émouſſer les pointes ; de maniere qu'abandonnées pour ain-

ſi dire à elles-mêmes, ces particules s'attachent aux parrois de leurs vaiſſeaux, agiſſent ſur les nerfs, les picotent, les aiguillonnent & produiſent enfin cette ſenſation déſagréable que nous appellons *la Soif*. Pour prévenir cette altération, ou pour y remédier lorſque le malade s'en plaint, il faut le faire boire peu à la fois, mais très-ſouvent, & pour cet effet lui preſcrire quelque liqueur atténuante & délayante appropriée à ſa maladie, dont on doit bien peſer toutes les circonſtances, & capable de délayer & d'éteindre les particules ſalines qui le provoquent. Il eſt encore bon de lui faire donner quelque gargariſme qui concourre aux mêmes intentions.

V. Du Délire.

§. 146. Le délire » eſt un trou-
» ble de l'eſprit, qui ſe connoît
» par

» par les discours, & les actions
» irrégulieres du malade. Il vient
» de tout ce qui imprime à l'ame
» des idées confuses & des ima-
» ges fausses.

» Ce symptôme, peut venir,
» 1°. De l'inflammation, ou de
» quelque disposition phlogisti-
» que dans les meninges. 2°. De
» la chaleur extrême du sang, d'où
» l'on voit que la méthode cura-
» tive qui convient au délire, con-
» siste dans les remédes propres à
» diminuer la chaleur, & la raré-
» faction du sang, & à rendre la
» circulation plus calme & plus
» aisée; on peut remplir ces vûes
» par les atténuans rafraichis-
» sans, & les anodins mêlés avec
» eux. *Voy. le Tr. de la pet. Vér. &c.*

» On peut tirer aussi dans ce
» cas un grand avantage de la ré-
» vulsion opérée par les lavemens
» convenables, les emplâtres, les
» fomentations & autres applica-

» tions propres, faites aux pieds
» & aux jambes.

» Mais si l'on juge par la len-
» teur, la foiblesse & l'inégalité du
» pouls, que le délire vienne de
» la viscasité des fluides, il faut
» avoir recours à quelques atté-
» nuans chauds ou au mêlanges
» des remédes actifs avec les rafrai-
» chissans.

» Les vésicatoires conviennent
» aussi dans ce dernier cas, parce
» qu'ils fortifient l'action des soli-
» des, & aident beaucoup, lorsque
» le pouls n'est pas assez fort, à l'at-
» ténuation fluide, & à l'évacua-
» tion des humeurs morbifiques
» par différentes voyes.

» S'il n'y a point de plethore de
» sang, je ne saurois croire la sai-
» gnée nécessaire pour dissiper le
» délire, parce qu'alors la chaleur
» & la raréfaction du sang peuvent
» être diminuées, & la viscosité
» des humeurs détruite par les re-

» médes internes sans le secours
» de cette évacuation.

VI. De l'Insomnie.

§. 147. L'insomnie » procéde
» communément d'un écoulement
» continuel & extraordinaire, &
» du trop grand mouvement des
» parties les plus subtiles du suc
» nerveux dans les organes des
» sens irrités par la chaleur febrile
» du sang, communiquée aux
» tuyeaux nerveux du cerveau, &
» au fluide qu'ils contiennent; ou
» selon Boerhaave, ce symptôme
» vient le plus souvent des pre-
» miers commencemens d'une lé-
» gere inflammation du cerveau.

» Pour dissiper ce symptôme, il
» faut, 1°. Humecter & rafraichir
» l'air de la chambre du malade;
» 2°. User de liqueurs délayantes
» & de remédes propres à rafrai-
» chir & atténuer le sang, 3°. La

» de la plethore, ou par ceux de
» la raréfaction extraordinaire du
» sang, où par ceux de la lenteur
» des fluides, causes qui rendant
» la circulation difficile dans les
» vaisseaux capillaires, occasion-
» nent la distention de leurs tu-
» niques, & par conséquent la
» compression des nerfs voisins;
» circonstances ou la chaleur est
» souvent plus modérée, & le
» pouls plus lent.

» La méthode curative consis-
» te alors, ou à diminuer la quan-
» tité du sang, s'il y a plethore,
» où à modérer sa raréfaction par
» les rafraichissans; ou à diminuer
» son épaississement par les atté-
» nuans & les attérans convena-
» bles, selon celle des trois cau-
» ses mentionnées qui produit le
» sommeil immodéré. J'ajouterai
» que la connoissance de la véri-
» table source de ce symptôme est

» d'une grande importance pour » le malade, puiſqu'une méthode » mal entendue augmenteroit le » mal au lieu de le diminuer.

» Si ce ſymptôme vient du re- » lâchement des fibres, des muſ- » cles & des vaiſſeaux, la mort en » ſera la ſuite. Car on ne ſauroit » raiſonnablement ſuppoſer qu'un » pareil relâchement arrive dans » les fievres qu'après cette diſſipa- » tion exceſſive du fluide nerveux, » & cette diminution de la cha- » leur vitale, qui précedent im- » médiatement la mort? Il eſt na- » turel de penſer que tant que la » fievre ſera forte, la chaleur du » corps conſidérable, & que les » parties les plus ſubtiles de la li- » queur nerveuſe ſe ſépareront, » les fibres des vaiſſeaux, ſeront » tendues & plus contractées que » dans leur état naturel; mais lorſ- » que la fievre a épaiſſi le ſang, » juſqu'au point d'empêcher les

» sécrétions animales & l'évacua-
» tion des humeurs nuisibles ; lors-
» que la chaleur vitale languit, que
» la circulation des fluides s'af-
» foiblit, que les glandes & les
» tuyeaux excrétoires s'obstruent,
» il survient un relâchement gé-
» néral dans les fibres musculaires
» & dans les vaisseaux, & un som-
» meil mortel termine la vie du
» malade.

» Pour prévenir cette espece de
» sommeil immodéré, il faut avoir
» recours lorsqu'il menace, aux
» remédes qui augmentent l'action
» du cœur & la chaleur vitale.

VIII. De l'Inquiétude.

§. 149. Lorsque l'on voit un malade inquiet, qui s'agitte, se tourne, se remue & change à tout moment de place & de posture, qui s'étend, s'allonge, se retire & se porte continuellement d'un en-droit

droit à l'autre ; c'eſt un très-mauvais ſymptôme, qui montre que le malade eſt beaucoup en danger ; en effet on voit peu de perſonnes en réchapper lorſqu'elles en ſont attaquées dans le progrès des fievres. Il montre que les particules febrifiques ſont très-abondantes ; & que non-ſeulement elles ne peuvent pas trouver jour au travers des vaiſſeaux excréteurs, mais encore qu'elles demeurent intimement mêlées avec les fluides ; enfin il montre que ces particules affectent pour ainſi dire tout le genre nerveux, & qu'elles s'attachent aux extrémités des nerfs, où elles excitent ces ſenſations déſagréables qui font que le malade ſe tourmente continuellement ſans pouvoir reſter un moment tranquille, & ſans pouvoir jamais trouver les moyens de ſe débarraſſer de ce qui le gêne. Toutes ces circonſtances doivent

nous convaincre de l'importance & de la néceſſité de preſcrire au malade des remédes propres à atténuer les fluides, à diviſer les particules morbifiques, & à les diſpoſer par ce moyen à paſſer librement au travers des organes excréteurs les plus favorables à leur évacuation : On doit encore dans une circonſtance auſſi périlleuſe mettre extérieurement en uſage tous les topiques que l'on jugera propres à aider les moyens de remplir cette indication.

IX. *De la Foibleſſe.*

§. 150. On doit encore faire beaucoup d'attention aux foibleſſes qui accablent quelquefois les malades dans les fievres aigues : ce ſymptôme en mérite d'autant plus, qu'il vient ordinairement du défaut d'eſprits animaux dans les muſcles ; il peut à la vérité venir de quelque compreſſion des nerfs

en conséquence de la dilatation des vaisseaux circonvoisins ; ou bien encore de quelqu'obstruction dans les nerfs mêmes ; mais lorsque ce symptôme survient après une longue & rude maladie, il vient le plus souvent de ce que le cerveau ne filtre effectivement pas une assez grande quantité d'esprits animaux pour fournir également aux besoins de toute la machine, & par conséquent de ce que les muscles n'en reçoivent pas autant qu'il leur en faut. L'indication curative demande en ce cas les mêmes précautions que pour remédier aux convulsions qui dépendent d'un pareil défaut. *Voyez mon Traité de la petite Vérole, premiere Partie.* §. 407.

X. *Des Convulsions.*

§. 151. Les convulsions » sont » un effet du désorde des nerfs & » des muscles. Je reduis ce désor-

» dre ſous trois eſpeces qui ſont,
» 1°. Les ſoubreſauts des tendons.
» 2°. Les mouvemens convulſifs
» des muſcles. 3°. Leurs convul-
» ſions.

» 1°. Les ſoubreſauts des ten-
» dons ſont des relâchemens &
» des contractions ſoudaines, in-
» volontaires & violentes de ces
» mêmes tendons.

» Ceux de ces mouvemens qui
» arrivent après que la maladie a
» eu des progrès fâcheux, & que
» le corps a été épuiſé par la perte
» de ſes fluides, viennent de l'af-
» fluence inſuffiſante des liquides
» dans les vaiſſeaux du muſcle re-
» lâché, à cauſe du défaut de la
» quantité néceſſaire du ſang &
» du ſuc nerveux; d'où réſultent
» les relâchemens ſubits de quel-
» que muſcles & de leurs tendons,
» & en conſéquence, des contrac-
» tions ſoudaines dans leurs anta-
» goniſtes.

» Ces mouvemens des tendons » ſont d'un augure très-fâcheux ; » parce qu'ils indiquent que les » fluides ne ſont pas dans la quan- » tité requiſe; & que la force vi- » tale ſera incapable de ſoutenir » l'action des ſolides juſqu'à la par- » faite évacuation de la matiere » morbifique.

» Les indications curatives qui » ſe préſentent en pareil cas, con- » ſiſtent à réparer le ſang par une » nourriture reſtaurante & facile à » digérer, & dans l'uſage des cor- » diaux doux & balſamiques pro- » pres à ſuppléer à la perte du flui- » de nerveux. Les veſſicatoires » conviennent auſſi, parce qu'ils » atténuent le ſang devenu viſ- » queux par la diſſipation conti- » nuelle de ſes parties les plus te- » nues, opérée par la chaleur fe- » brile; & ils rendent, par là, la » matiere du ſuc nerveux embar- » raſſée dans le ſang viſqueux, plus

» aisée à s'en séparer.

» 2°. Les mouvemens convulsifs
» des muscles sont des contractions
» & des relâchemens alternatifs,
» soudains & involontaires des par-
» ties affectées.

» La cause de ce symptôme est
» la même que celle des soubres-
» sauts des tendons avec cette seu-
» le différence qu'elle est plus vio-
» lente dans les mouvemens con-
» vulsifs; ces derniers sont par con-
» séquent plus dangereux, puis-
» qu'ils indiquent une perte plus
» considérable dans les fluides. Les
» indications curatives sont aussi
» les mêmes.

» 3°. Les convulsions sont des
» contractions involontaires des
» muscles, continuées pendant
» quelque temps.

» Ces dernieres résultent aussi
» du défaut de la quantité requise
» des fluides; défaut qui est plus
» considérable encore dans ce cas

» que dans les deux précédens. Les
» convulsions forment par consé-
» quent un symptôme plus terrible
» qu'aucun de ces deux premiers
» accidens parce qu'elles indi-
» quent que le sang est plus ap-
» pauvri & les solides plus foibles,
» par conséquent les indications
» curatives doivent encore être les
» mêmes. *Voyez mon Traité de la pe-
tite Vérole, premiere Partie*



CHAPITRE X.

Description des Fievres, leur division en classes générales; examen des Maladies Catharreuses, de leurs causes, de leurs indications; méthode raisonnée de les guérir.

§. 152. II. IL ne suffit pas de connoître les différens symptômes qui accompagnent d'ordinaire les fievres, il est également essentiel de bien connoître la nature, & les qualités des différentes sortes de fievres qui regnent communément, dont ces symptômes dépendent eux-mêmes, & qui sont renfermées sous différentes classes générales.

§. 153. Je n'ai pas dessein de donner un Traité particulier de toutes les différentes sortes de fievres dont je pourrai avoir occa-

sion de parler; une pareille entreprise me meneroit trop loin, d'ailleurs il n'est point nécessaire au but que je me propose. Je me contenterai donc de rapporter seulement en passant quelques remarques qui se présentent d'elles mêmes en considérant l'état des choses dans le corps humain attaqué de ces sortes de maladies aigues, & quelques-unes des observations que j'ai eu occasion de faire dans le cours de ma pratique; je me servirai de ces remarques & de ces observations pour confirmer les principes que j'ai déduits de la structure de l'œconomie animale, & des différentes causes de fievre, relativement à l'état des fluides & des solides affectés des différentes classes générales de fievres dont ils sont susceptibles, comme je l'ai observé dans mon Livre intitulé *Méthode raisonnée de guérir les fievres*; que j'ai déduits, enfin, des

causes & du caractere des différens symptômes febriles, expliqués dans les Sections précédentes de cet ouvrage.

§. 154. La fievre est une maladie aigue, dont quelques symptômes ressemblent en quelque sorte aux effets du feu, ce qui l'a fait appeller πυρετὸς, nom dérivé de πῦρ, *ignis; & febris, à fervore.* Cette description renferme non-seulement ces sortes de fievres, qui se manifestent par l'augmentation de la vîtesse du pouls, & la chaleur excessive du corps; mais encore celles dans lesquelles le pouls n'est pas sensiblement plus vîte ou plus fort que dans l'état de santé; & dans lesquelles la chaleur extérieure est en quelque façon moindre : mais qui sont des maladies aigues, & qu'on peut appeller fievres, parce qu'elles sont accompagnées de quelques autres symptômes qui ressemblent

aux effets du feu. Tels sont la séchereſſe & la noirceur de la langue; en effet ces ſymptômes indiquent qu'il y a néceſſairement quelques particules cauſtiques, corroſives & brûlantes répandues dans les fluides, puiſque les extrêmités des vaiſſeaux capillaires, qui tapiſſent la ſurface de la langue, ſont pour ainſi dire brûlées. Il peut en réſulter de ſemblables effets, quoiqu'à la vérité dans un dégré moins violent, dans les petites glandes excrétoires lymphatiques des autres parties du corps. Les particules corroſives & cauſtiques répandues dans les fluides, peuvent donc, par leur malignité, briſer & détruire le tiſſu des parties intégrantes des humeurs, & occaſionner par ce moyen une plus grande évacuation de lymphe, rendre les glandes & les vaiſſeaux dans quelques endroits du corps, proportionnellement plus ſecs que

dans l'état naturel ; & même ronger quelquefois les parois de leurs vaisseaux, ce qui donnera néceſſaiment lieu ou à quelqu'hémorragie, ou à quelqu'extravaſion du ſang.

§. 155. Nous pouvons ſuivant cette notion, partager les fievres en quatre claſſes générales, ſçavoir :

1°. Celles qui viennent du trop grand épaiſſiſſement des humeurs ; ces ſortes de fievres reconnoiſſent pour cauſe, tout ce qui peut épaiſſir le ſang & la lymphe. L'excès de chaleur, par exemple, les exercices violents, le défaut de force requiſe dans l'action du cœur & des arteres, pour fouetter, briſer & triturer, autant qu'il le faut, les différentes parties du ſang ; faute de quoi il devient trop épais, &c.

2o. La ſeconde claſſe renferme celles qui ſont occaſionnées de ce que les fluides, ſont embarraſſés de quelques particules trop groſſieres pour circuler librement, &

pour ſortir par les organes excréteurs. Ceci ſemble avoir lieu principalement au commencement de la plûpart des maladies cutanées; je dis au commencement, parce qu'à meſure qu'elles avancent l'excès de la chaleur febrile devient une cauſe conjointe de l'épaiſſiſſement des humeurs; mais il n'en eſt pas encore ainſi dans les commencemens de ces ſortes de fievres; en effet, elles ne ſont primitivement occaſionnées que parce que les particules ſpécifiques qui conſtituent, telle ou telle ſorte de fievre éruptive, ſoit qu'elles attirent à elles quelques particules du ſang, ou qu'elles en ſoient attirées, forment par leur mélange, par leur aſſemblage & leur réunion, des particules ou plûtôt des corpuſcules trop groſſiers pour ſuivre librement le cours de la circulation, & pour traverſer avec aiſance ou du moins ſans trop d'obſtacles les

organes destinés à leur évacuation.

§. 156. Nous observons ici, 1°. Que comme les particules trop grossieres pour circuler librement, répandues dans le sang, le rendent plus ou moins épais à proportion de leur nombre; & que l'indication curative est à peu près la même dans ces deux premieres classes générales de fievres, (§. 155.) puisqu'enfin les remédes propres & efficaces pour la cure des fievres de cette premiere classe, sont également propres & efficaces pour la cure des fievres de la seconde; pour cette raison dis-je, nous réduisons ces deux classes en une générale, sous laquelle nous comprendrons toutes les fievres qui dépendent de l'*épaississement des humeurs.*

2°. Nous observerons de même, que comme le sang des personnes attaquées de fievres de la troisiéme où de la quatriéme classe, (§. 155.) est infecté de quelque

particules acrimonieuses, & que les indications curatives sont les mêmes dans l'un & dans l'autre cas, puisqu'on les combat les unes & les autres, au moyen des mêmes remédes; *Voyez ma Méthode raisonnée de guérir les Fievres.* (§. 330. 345. 355. 359.) Nous pouvons encore, par la même raison, réduire aussi ces deux autres classes en une générale, sous laquelle nous comprendrons toutes les fievres qui dépendent de la dissolution des humeurs.

3°. Enfin, pour continuer avec la même précision, comme il y a une autre sorte de fievre qui dépend en partie du trop grand épaississement des humeurs, & en partie de l'action de quelques particules acrimonieuses, dissolvantes répandues dans les fluides, nous en ferons une troisiéme classe générale, sous laquelle nous comprendrons toutes les fievres qui dé-

pendent du concours de ces deux causes; & nous les appellerons pour cette raison fievres *Mixtes*.

§. 157. Voilà l'ordre, & la méthode que nous nous proposons de suivre dans l'examen de ces sortes de maladies aigues; nous traiterons donc :

1°. Des fievres occasionnées par l'épaississement des humeurs.

2°. Des fievres occasionnées par la dissolution & la trop grande atténuation des humeurs.

3°. Des fievres Mixtes, occasionnées en partie par l'épaississement, & en partie par la dissolution des humeurs.

§. 158. I. Nous examinerons dans cette premiere classe toutes les fievres qui dépendent de l'épaississement des humeurs, que nous diviserons en plusieurs especes, quoique toutes dépendantes de la même classe; mais avant d'entrer dans cette distribution, il est à propos

propos de dire quelque choses des maladies catarrheuses; d'en développer les causes, & d'exposer la maniere de les guérir, parce que ces connoissances peuvent répandre beaucoup de jour sur la théorie d'un grand nombre de fievres.

§. 159. Nous appellons maladies catarrheuses, celles qui dépendent de l'augmentation de quelques sécrétions ou de quelques excrétions glanduleuses; c'est-à-dire, de ce qu'il se sépare ou s'évacue, par l'action de ces organes, une plus grande quantité de matieres qu'à l'ordinaire, ou plutôt que dans l'état naturel; c'est ce qui arrive lorsqu'on s'enrhume, par exemple, & c'est en effet ce qui donne le plus souvent lieu à ces sortes de maladies; en ce cas, il se fait une défluxion d'humeurs lymphatiques sur la trachée artere qui occasionne la toux; il en est de même lorsqu'il se fait une pareille décharge d'hu-

meurs des glandes lachrymales & des glandes du nés; c'est encore par la même raison, qu'une trop grande évacuation des glandes intestinales produit la diarrhée; enfin on peut regarder de même les évacuations d'urines comme des affections catarrheuses lorsqu'elles excedent par trop la quantité ordinaire.

§. 160. Les affections catarrheuses sont le plus souvent des effets de quelque diminution de la transpiration insensible. En effet, si les organes destinés à cette évacuation viennent à s'embarrasser & à s'obstruer au point que les matieres qui la fournissent ne puissent plus transpirer au travers comme à leur ordinaire, ces matieres seront obligées de s'amasser; si elles s'amassent alors en assez grande quantité pour augmenter sensiblement quelqu'autre évacuation, & qu'elles déterminent leur cours par quel-

qu'autre voye, comme il arrive ſouvent, elles augmenteront alors ſenſiblement, & quelquefois même conſidérablement le produit de cette autre excrétion qui ſe prête & favoriſe leur iſſue; mais ſi ces humeurs une fois amaſſées ne peuvent déterminer leur cours avec aucune autre excrétion, elles donneront néceſſairement lieu à la fievre de quelqu'eſpece que ce ſoit, & cette fievre ſera par conſéquent l'effet de la diminution de la tranſpiration inſenſible. On peut aiſément comprendre par ce que nous venons de dire comment la diminution de la tranſpiration inſenſible peut occaſionner ou augmenter d'autres évacuations.

§. 161. Il eſt bon de ſe rappeller ici que la tranſpiration inſenſible n'eſt le plus ſouvent diminuée ou ſupprimée, que par l'impreſſion d'un air froid ou humide. Dans ce premier cas, l'air froid ferme les

pores de l'épiderme, resserre les arteres capillaires sou-cutanées sanguines & lymphatiques, ralentit par ce moyen la force de la circulation dans ces vaisseaux, en diminue le diametttre, & diminue par conséquent la quantité des évacuations qu'ils avoient coûtume de fournir, & qu'ils fourniroient encore sans cet obstacle. Dans le second; soit que les particules aqueuses qui rendent l'air humide, s'insinuent au travers des pores de l'épiderme dans la cavité des vaisseaux perspiratoires, ou qu'elles s'insinuent de même dans les vaisseaux inhalans circonvoisins, & qu'elles les compriment, quoiqu'il en soit, la pressence & l'action de ces particules diminuent les évacuations de la transpiration insensible, & c'est véritablement ce qui arrive lorsque le cœur n'a pas assez d'action, ni les arteres sanguines une force suffisante pour résister & vaincre l'im-

preſſion de l'une ou de l'autre de ces cauſes, ou de toutes les deux ſi elles agiſſent conjointement enſemble. On pourra demander pourquoi quelques perſonnes s'enrhument & deviennent ſujettes à des affections catarrheuſes en conſéquence du froid & de l'humidité de l'air, & que ces accidens n'arrivent point à d'autres; voici la raiſon que j'en donne: entre ces perſonnes, chez les premieres, le ſang eſt pauvre, le cœur ne ſe dilate ni ne ſe contracte pas avec aſſez de force; les arteres de même n'agiſſent ni ne réagiſſent pas avec aſſez d'action, voilà pourquoi celles-là s'enrhument, & deviennent ſujettes à toutes les indiſpoſitions qui en dépendent: chez les autres au contraire les fluides & les ſolides ſont bien conditionnés, en bon état & gardent entr'eux un juſte équilibre; pour cette raiſon celles-ci ſe maintiennent en

bonne ſanté. J'ajouterai encore qu'il peut ſurvenir des affections catarrheuſes à certaines perſonnes ſans aucun concours du froid, ni de l'humidité de l'air; en effet lorſque l'action du cœur & celle des arteres n'eſt pas aſſez forte pour briſer, triturer, & atténuer ſuffiſamment les parties du ſang, les humeurs naturellement deſtinées à paſſer par les organes de la tranſpiration inſenſible s'épaiſſiſſent inſenſiblement, deviennent ineptes à ſubir cette évacuation, & ſont par conſéquent obligées de ſe chercher une iſſue par d'autres glandes, dont les vaiſſeaux puiſſent ſe dilater plus aiſément que ceux des organes répandus l'habitude extérieures du corps.

§. 162. De ces obſervations, (§. 161.) Nous pouvons déduire quelques Corollaires également juſtes & bien fondés.

Corollaire I. Il ſuit donc

que pour procéder avec connoissance à la cure des affections catarrheuses, il faut prescrire aux malades des remédes propres à atténuer les fluides, & à augmenter la force de l'action du cœur & des arteres sanguines. C'est là le meilleur moyen que nous puissions employer pour tâcher de rétablir la transpiration insensible dans l'ordre de son cours naturel, c'est remettre sur pied un arbre dont on auroit ébranlé les racines; enfin c'est le meilleur moyen de détruire la cause de ces sortes de maladies; c'est donc par conséquent le plus efficace pour en obtenir la guérison.

Corollaire II. Il suit encore que pour garantir ceux qui sont enclins à ces sortes d'affections, je veux dire ceux qui s'enrhument aisément, & qui sont susceptibles du moindre froid, de la moindre impression de l'air; il faut leur ad-

miniſtrer des remédes propres à conſerver le ſang dans ſon état naturel de fluidité & d'atténuation, & à maintenir l'action du cœur & des arteres dans un juſte équilibre; c'eſt en effet le moyen le plus ſûr de mettre & de maintenir les organes en état de réſiſter & de vaincre les impreſſions de l'air, ſoit qu'il ſoit trop froid ou trop humide, & par conſéquent d'entretenir une juſte proportion dans l'évacuation de la tranſpiration inſenſible.

§. 163. C'eſt ſur cette théorie que j'ai fondé ma pratique envers les malades qui ſe plaignent de toux, de fluxions rheumatiques, catarrheuſes &c. ou qui y ſont ſujets, & j'en obtiens véritablement tout le ſuccès que j'en puis attendre. En pareil cas, je n'ai jamais recours à la ſaignée à moins que je n'aye quelques indices d'une pléthore ſanguine, ou qu'il ne s'y

joigne

joigne quelqu'autre ſymptôme dangereux & urgent qui la demande où la rende néceſſaire pour éviter un plus grand malheur. Je n'employe non plus que très-peu les pectoraux ordinaires, à moins que je ne les y admette comme remédes palliatifs; je me contente donc de preſcrire un régime & des remédes propres à atténuer les fluides, & par ce moyen à procurer la tranſpiration inſenſible. C'eſt là ſelon moi, le meilleur moyen, & le plus capable en même-temps de prévenir les pulmonies & autres ſemblables maladies qui ſuivent ſi fréquemment les affections catarrheuſes, ſoit qu'on les ait négligés, où qu'elles n'ayent pas été bien traitées.

§. 164. Comme les excrétions glandulaires extraordinaires qui ſurviennent dans les affections catarrheuſes ſont une ſorte d'évacuation ſubminiſtrante que la nature

ſe procure pour ſuppléer au défaut de la tranſpiration inſenſible, on doit regarder toutes les affections qui en réſultent comme des maladies ſalutaires; en effet ſi ces ſortes d'évacuations ne venoient pas au ſecours de la nature, lorſque la tranſpiration inſenſible eſt beaucoup diminuée il ſurviendroit infailliblement au malade quelque fievre d'une eſpece ou de l'autre, & dont il auroit beaucoup plus à craindre; par conſéquent l'unique but qu'il y ait à ſe propoſer en pareil cas doit être de rétablir la tranſpiration inſenſible dans ſon état naturel, après quoi les maladies catarrheuſes ceſſent ordinairement.

§. 165. Lorſque j'examine les cauſes des maladies catarrheuſes & que je conſidere que pour les guérir, il faut ſelon la bonne théorie & la meilleure pratique, détruire les cauſes qui les ont produites,

je conclus delà que pour y réussir, on doit prescrire au malade des remédes propres à atténuer les fluides, & à fortifier l'action du cœur & des artères, tels que sont *le Beaume de Copahu*, *le sel de Mars*, *les fleurs de Soufre*, *l'Antimoine Diaphorétique*, *les Cloportes*, *le Saffran*, *le Castoreum de Russie*, *la terre du Japon*, *le Bol d'Arménie*, *le Bois de Gayac*, *de Sassafras*, *le Beaume du Pérou*, *celui de Tolu*, *le Miel*, *le syrop de Bayes de Sureau*, *la crême de Tartre*, *le sel de Prunelle*, *la racine de Serpentaire*, *la Pierre de Contrayerva*, *le syrop Balsamique*, & autres semblables. C'est de ces sortes d'ingrediens que je me sers pour composer des remédes atténuans tempérés, & plus ou moins rafraichissans, plus ou moins alexipharmaques & échauffans, selon l'état, la constitution & le tempérament du malade. Au reste je rapporterai des exemples de ma pra-

tique dans la cure de ces maladies, dans le Traité Hiſtorique que je donnerai de différens cas qui ſe ſont paſſés à mes yeux & ſous ma conduite.



CHAPITRE XI.

Division des Fievres causées par l'épaississement des humeurs, chacunes dans leur espece, avec des observations sur les Fievres intermittentes & rémittentes, sur leurs qualités, leur indication curative, & sur la maniere de les guérir.

§. 166. XI. NOus allons enfin passer au détail des fievres occasionnées par l'épaississement des humeurs; pour y procéder avec ordre, nous les diviserons en trois especes: Sçavoir,

I. Les Fievres *intermittentes*.
II. Les Fievres *rémittentes*.
III. Et les Fievres *continues*.

§. 167. Nous les prendrons chacune séparément suivant l'ordre que nous venons d'indiquer; venons aux premieres.

I. *Des Fievres Intermittentes.*

Nous ſubdiviſerons celles-ci en pluſieurs eſpeces qu'il eſt à propos d'examiner de même ſéparément, ces eſpeces ſont :

1°. Les fievres *Quartes.*
2°. Les fievres *Tierces.*
3°. Les fievres *Quotidiennes.*
4°. Les fievres *Anomales.*

1°. *Des Fievres Quartes.*

§. 168. Nous commencerons d'abord par les fievres *Quartes*, parce que ce ſont celles qui ſont les plus éloignées de la nature des fievres continues.

§. 169. La fievre *Quarte* eſt ainſi appellée parce que le malade en eſſuye deux accès tous les quatre jours en comptant un jour de fievre pour le premier des quatre; & qu'elle laiſſe une intermiſ-

ſion de deux jours entre chaque paroxiſme. Il ſurvient cependant quelquefois trois accès de fievre dans l'eſpace de quatre jours, & il ne reſte par conſéquent qu'un jour d'intermiſſion ; en ce cas on l'appelle fievre *double-Quarte.*

§. 170. Il eſt bon d'obſerver ici que la cauſe la plus générale de toutes les fievres intermittentes, paroît dépendre de quelques humeurs viſqueuſes répandues dans le ſang. Tant que ces humeurs y circulent, elles s'aſſimilent différentes particules du ſang, auxquelles elles communiquent leur qualité; & lorſque cette aſſimilation eſt parvenue à un certain dégré, elle produit un accès de fievre.

§. 171. Pour répondre à cette queſtion, pourquoi que dans quelques fievres intermittentes l'accès revient régulierement au bout de vingt-quatre heures, dans

d'autres au bout de deux jours ; & dans d'autres enfin une fois ſeulement dans l'eſpace de trois jours ? J'ai dit dans mon Traité de la petite-Vérole, Part. I. §. 499. que les perſonnes attaquées de fievres quotidiennes avoient le ſang farci d'une bien plus grande quantité d'humeurs viſqueuſes que celles qui étoient attaquées de fievres tierces ; que le ſang des perſonnes affligées de fievres tierces, étoit pareillement beaucoup plus infecté qu'il ne l'étoit dans celles qui n'avoient que la fievre quarte. J'ai dit de plus que le ſang des perſonnes attaquées de fievres quotidiennes s'aſſimiloit plutôt avec les miaſmes febrifiques dont il étoit infecté, & qu'il dégéneroit plus vite en viſcoſité, que celui des perſonnes attaquées de fievre tierce ; qu'il dégéneroit & s'aſſimiloit dans les mêmes proportions plus vite dans les fievre tierces,

que dans les fievres quartes. Cette raiſon me paroît encore vraie ; mais a bien approfondir la queſtion, elle ne paroît pas la ſeule; en effet, s'il n'y en avoit point d'autre, pourquoi auroit-on plus de peine à guérir les fievres quartes, que les fievres tierces?

Sur cette queſtion qui ſe préſente ici d'elle-même, on me permettra de porter un peu plus loin mes réflexions; j'obſerverai donc qu'il y a différentes ſortes de viſcoſités, ou des humeurs viſqueuſes de différente nature, & dont les particules s'adherent avec différens dégrés de tenacité; & que comme la cohéſion des particules viſqueuſes peut être beaucoup plus forte dans les unes que dans les autres, de même les particules affectées d'une telle viſcoſité, je veux dire d'une viſcoſité plus forte & plus tenace, peuvent être plus lentes dans leur opération, & par

conséquent à s'assimiler autant de parties du sang, & à leur communiquer leur malignité dans un dégré aussi violent qu'il le faut pour qu'il en résulte un accès de fievre; sur ce principe, il est aisé de présumer que plus les particules des humeurs visqueuses seront fortement & intimement attachées & adherentes les unes aux autres, plus il sera difficile de trouver des remédes propres à rompre, à briser & à détruire leur union, des remédes enfin propres à atténuer suffisamment le sang qui en est infecté.

§. 172. Ces réflexions (§. 171.) nous serviront non-seulement à découvrir pourquoi les intermissions sont si longues dans les fievres quartes, & pourquoi il est si difficile de les guérir; mais encore à rendre raison pourquoi les fievres double-quartes sont plus aisées à guérir que les simples.

§. 173. On peut conclure que les fievres intermittentes en général dépendent de la viscosité des humeurs, par la connoissance même que l'on a des propriétés des remédes dont on se sert ordinairement pour les combatre & les guérir, je veux dire des atténuans quelconques; telle est la propriété de tous les esprits volatils & alcalis, & de tous les sels végétaux, de même que de bien d'autres ingrédiens, comme la *racine de grande Bardane, de Gentiane, de Tormentille, de quinte Feuille, l'écorce du Pérou, celle de Chacrille, les fleurs de Soufre, le sel de Mars*, & plusieurs autres drogues que l'on a reconnues très-efficaces pour guérir les fievres intermittentes, lorsqu'on les à administrées dans le temps de l'intermission, en dose convenable & suffisamment délayées avec quelques liqueurs aqueuses, quoique leur manière

d'atténuer les fluides soit différente.

§. 174. Il est bon d'observer que dans les fievres intermittentes, l'action du cœur & des artères est ordinairement moins forte pendant les intermissions qu'elle ne devroit être ; ce qu'il est aisé de reconnoître au pouls qui est effectivement beaucoup plus foible alors que dans le temps d'une parfaite santé.

§. 175. On voit partout ce qui a été dit §. 170, 174, que l'indication curative des fievres intermittentes quartes, demande que l'on prescrive au malade des remédes propres à dissoudre & à atténuer les humeurs visqueuses qui infectent le sang ; à ranimer & fortifier l'action du cœur & des artères ; & que pour obtenir un heureux succès de l'application de ces remédes, il faut les administrer dans le temps de l'intermission ; mais sur-

tout qu'on épargne le ſang, pour les raiſons que nous avons déja données. *Voyez Méthode raiſonnée de guérir les fievres.* §. 317, 318, 326, 356, 550, N°. I. §. 428.

2°. *Des fievres Tierces.*

§. 176. Nous appellons fievres tierces intermittentes, celles qui reviennent régulierement de deux jours l'un, ou qui reviennent une fois tous les trois jours, en prenant un jour d'intermiſſion pour le premier des trois.

§. 177. Il y a toute apparence que cette ſorte de fievre §. 176. de même que la précédente §. 171. 173. dépend de quelques humeurs viſqueuſes qui agiſſent ſur le ſang; avec cette différence ſeulement que dans celles-ci les particules des humeurs viſqueuſes ne ſont pas ſi tenaces, ni ſi fortement adhérentes les unes aux autres que

dans les premieres ; & qu'elles s'aſſimilent, & communiquent plus promptement leurs mauvaiſes qualités aux fluides.

§. 178. L'indication curative eſt par conſéquent la même en ce cas que dans les fievres quartes §. 175. J'en donnerai des exemples en ſon lieu dans l'Hiſtoire de ma pratique.

3°. *Des fievres Quotidiennes.*

§. 179. Nous appéllons fievres Quotiennes intermittentes, celles qui reviennent régulierement une fois chaque vingt-quatre heures. Celles-ci ſont ſujettes à beaucoup de variétés ; tantôt il ſurvient régulierement deux accès de fievres chaque vingt-quatre heures, tantôt davantage ; quelquefois l'accès de fievre dure douze heures, & l'intermiſſion autant ; d'autres fois l'accès eſt plus long, & l'inter-

miſſion plus courte, *& vice verſa.* J'ai même vû des fievres doubles & triples quotidiennes qui ne laiſſoient pas deux heures d'intermiſſion à la fois dans l'eſpace d'un jour ou de vingt-quatre heures. Ces ſortes de fievres ſont encore ſujettes à une infinité de ſymptômes différens, qui varient relativement aux perſonnes qui en ſont attaquées, & à la conſtitution des années & des ſaiſons dans leſquelles elles regnent.

§. 180. Les fievres intermittentes de cette derniere eſpece ſont d'autant plus dangereuſes qu'elles approchent davantage de la nature des fievres continues, & qu'elles ſont par conſéquent très-ſuſceptibles de le devenir, à cauſe de la grande abondance d'humeurs viſqueuſes dont eſt infecté le ſang de ceux qui en ſont attaqués.

§. 181. L'indication curative demande encore en cette circonſ-

tance que l'on attenue les humeurs visqueuses, ce que l'on pourra faire au moyen des délayans, auxquels on doit joindre des corroborans propres à fortifier en même-temps les solides.

§. 182. Relativement à cette indication curative §. 181. on peut faire prendre des remédes au malade pendant l'accès & dans l'intermission ; mais les remédes que l'on doit lui faire prendre pendant qu'il est travaillé de son accès doivent être bien différens de ceux que l'on peut en toute sûreté & même fort à propos, lui administrer dans le temps de son intermission.

§. 183. Il y auroit en effet du danger à donner au malade aucun remède capable d'irriter les solides, & d'accélérer la vitesse de son pouls dans un temps ou son paroxisme le travaille assez ; il est bien plus à propos alors d'en calmer

mer la violence par l'usage de quelques délayans, qui soient plus propres à le rafraichir qu'à l'échauffer ; ou plutôt ce sont les seuls remédes que l'on puisse pour le moment lui administrer avec succès ; au lieu que pendant l'intermission on peut plus sûrement mêler à ces délayans quelque chose propre à augmenter la force & l'action du cœur & des artères, & à donner un peu plus de viguéur au pouls.

§. 184. Je ne vois jusqu'ici aucune nécessité d'en venir à la saignée ; en effet parmi le grand nombre de personnes attaquées de fievres intermittentes, il s'en trouve rarement une dans le cas d'une plethore sanguine ; assez souvent au contraire la partie rouge de leur sang n'est pas suffisante ; ce seroit par conséquent affoiblir encore davantage l'action du cœur & des artères qui n'est déja pas assez forte ; ce seroit affoiblir de

même les ſolides; enfin pour peu que l'on diminuât la quantité du ſang, on s'oppoſeroit par cette maneuvre à l'atténuation des humœurs viſqueuſes, qui eſt le ſeul but que l'on doit ſe propoſer.

§. 185. L'uſage des purgatifs ne convient point non plus. *Voyez Méthode raiſonnée de guérir les fievres.* §. 498. *Corol.* 2. §. 502. N°. 1. §. 550. N°. 3. En effet il ne s'agit pas tant en ce cas de diminuer la quantité de la lymphe que d'altérer, de corriger la qualité du ſang & de le rendre plus tenu. Il n'en eſt pas de même des veſſicatoires qui ſont ſouvent très-bons & très-ſalutaires dans l'intermiſſion de ces ſortes de fievres.

§. 186. On me permettra d'ajouter ici que les fievres quotidiennes intermittentes ſont en général celles de toutes les fievres qui regnent le plus ſouvent, & celles encore qui ſont ſuſceptibles

d'une plus grande variété dans leurs ſymptomes.

4°. *Des fievres Anomales intermittentes.*

§. 187. Nous appellons de ce nom toutes ces ſortes de fievres qui viennennt par accès & qui n'obſervent aucun période régulier, ni dans leur retour, ni dans leur durée. Les perſonnes *Cachectiques* & les *Hydropiques* ſont fort ſujettes à ces ſortes de fievres, dont elles ſont quelquefois travaillées pendant pluſieurs jours de ſuite après quoi elles paſſent pluſieurs jours, tantôt plus, tantôt moins, ſans s'appercevoir ſenſiblement d'aucun ſymptôme de fievre.

§. 188. Les fievres *Cachectiques intermittentes* dépendent d'une ſorte de viſcoſité répandue dans les humeurs, particuliere aux jeu-

nes perſonnes du ſexe. C'eſt ce qu'on appelle ordinairement chez elles *Obſtructions*. Lorſqu'elles en ſont attaquées leur ſang eſt viſqueux; elles ont en général les fibres, & par conſéquent les vaiſſeaux très-lâches; les globules rouges de leur ſang ſont en trop petite quantité, & ne gardent pas une proportion convenable avec la partie ſéreuſe qui leur ſert de véhicule; c'eſt d'un pareil état, que dépendent les ſymptômes qui nous font dire que les perſonnes qui en ſont attaquées ſont cachectiques; ou pour me faire mieux entendre, que ces jeunes filles ont les *pâles couleurs*.

La viteſſe du pouls chez ces malades, dépend ſelon toute apparence du mouvement de leur ſang, trop lent & trop languiſſant au travers des différens genres de petites artères capillaires, particulièrement dans celles de la ſur-

face extérieure du corps; accident dépendant lui-même de la viſcoſité du ſang; de-là vient, (je veux dire, de ce ralentiſſement de la circulation dans ces ſortes de vaiſſeaux,) que le ſang circule plus vite dans les groſſes artères, & dans celles encore des artères capillaires, qui ne ſont ni reſſerrées, ni aucunement affectées de la preſſion de l'air circonvoiſin.

Le froid qui s'empare ordinairement de ces malades, vient de ce que les globules rouges de leur ſang ſont en trop petite quantité; de-là vient, que leur ſang eſt néceſſairement moins fouetté, la chaleur vitale doit par conſéquent être moindre que dans l'état naturel; il vient encore de ce que leur ſang ainſi appauvri, fournit une moindre quantité d'eſprits animaux; & en partie auſſi de ce que ce fluide, je veux dire le ſang, n'arrive pas aux artères ſubcu-

tanées avec assez de vigueur, ni en assez grande quantité.

La pâleur qui les défigure, & qui fait le mieux connoître leur état & leurs besoins est encore une suite du défaut de proportion dans la quantité de bon sang; de ce que leur sang n'est ni assez riche ni assez bien conditionné pour être poussé avec assez de vigueur jusqu'aux artères capillaires subcutanées.

La difficulté de respirer, que sentent les jeunes filles en cet état, la suffocation & la courte haleine dont elles se plaignent au moindre exercice qu'elles font, tous ces symptômes là, dis-je, viennent de la viscosité de leur sang appauvri & dégénéré, & en même-temps du relâchement de leurs vaisseaux, d'où il arrive qu'à la moindre agitation, pour peu qu'elle augmente l'impulsion du sang dans les vaisseaux des poulmons,

ces viſcerés qui ne ſont plus auſſi capables de ſe contracter que dans l'état de ſanté, ſont obligés de ſe dilater plus fréquemment pour donner paſſage au ſang qu'ils reçoivent alors en plus grande quantité qu'à l'ordinaire, parce qu'il eſt très-aiſé au ſang de traverſer les poulmons, lorſqu'ils ſont dilatés.

Le défaut d'appétit dont elles ſe plaignent, vient du défaut de ſecrétion des humeurs diſſolvantes que devroient fournir les glandes diſperſées dans les membranes de l'eſtomac dont l'action ne manqueroit pas de réveiller leur appetit, & contribueroit même à la digeſtion des alimens.

Enfin l'appetit déſordonné qui tourmente quelquefois les vierges en cet état eſt l'effet de quelque vice particulier, de quelque qualité morbifique qui altere, corrompt & infecte les ſucs filtrés dans les glandes de l'eſtomac.

§. 189. Dans la Cachexie, lorſque la viſcoſité du ſang eſt augmentée juſqu'à un certain point, il en réſulte un accès de fievre; & ſi les humeurs viſqueuſes ſont propres à s'en aſſimiler d'autres, les accès de cette fievre reviendront plutôt ou plûtard, ſelon la quantité de ces humeurs viſqueuſes, & la facilité qu'elles auront d'en aſſimiler d'autres & de leur communiquer leur mauvaiſes qualités.

§. 190. L'indication curative de cette maladie nous préſente trois points à remplir. 1o. De diſſoudre & d'atténuer la viſcoſité des humeurs. 2o. De reſſerrer davantage les vaiſſeaux. 3o. Et de fortifier l'action du cœur & des artères. Je donnerai dans ſon lieu des exemples ſur la maniere d'y procéder.

§. 191. Les *Hydropiques* deviennent ſujets à des fievres *Intermittentes*,

tentes, lorſque leur ſang appauvri & trop aqueux à acquis un certain dégré de viſcoſité ; ces fievres dépendent donc de la viſcoſité du ſang, & cette viſcoſité du défaut de proportion dans la quantité de globules rouges, & du défaut de force dans le jeu du cœur & des arteres ; l'une & l'autre, j'entends une juſte proportion de globules rouges dans les fluides, & une force ſuffiſante dans les ſolides, ſont abſolument néceſſaires pour maintenir la chaleur naturelle & l'harmonie de toute la machine, harmonie de laquelle dépend en particulier la juſte comminution des parties intégrantes des fluides.

§. 192. Tout bien conſidéré ſur l'origine & la cauſe de ces ſortes de fievres, ſur le relâchement des vaiſſeaux & ſur l'état des viſceres dans les hydropiques, nous pourrons conclure avec raiſon que pour les guérir, il faut, 1°. Détruire la

viſcoſité du ſang au moyen de quelques diſſolvans convenables. 2°. Evacuer la lymphe extravaſée ou ſtagnante par quelques moyens propres. 3°. Rétablir le reſſort & la tenſion naturelle des vaiſſeaux. 4°. Enfin, qu'il faut rendre au cœur & aux arteres leur force & leur jeu naturel.

§. 193. J'obſerverai en paſſant que les ſels nîtreux & martiaux, & les ſels fixes tirés des végéteaux, mêlés avec des *fortifians* convenables méritent en ce cas une préférence particuliere dans les vûes de ſatisfaire à ces différentes indications : Mais ce n'eſt pas ici le tems d'en démontrer les propriétés ; d'ailleurs je me réſerve à les vérifier par les différens exemples que je donnerai de ma pratique.

II. *Des fievres Remittentes.*

§. 194. Il s'agit donc maintenant

d'examiner les fievres remittentes; telles sont ces sorres de fievres, dans lesquelles les symptômes ordinaires de la fievre, comme la chaleur, la soif, &c. diminuent sensiblement & augmentent de même alternativement. Queque-fois les remissions sont fort considérables, d'autres fois elles ne le sont que très-peu ; quelquefois elles sont plus longues quelquefois plus courtes, quelquefois enfin elles reviennent régulierement tous les jours, & environ à la même heure.

§. 195. Il est bon d'observer que vers le temps de la remission il survient une augmentation considérable dans quelqu'une des évacuations sensibles; en effet le malade urine ordinairement beaucoup, ou bien il sue copieusement : & ces évacuations diminuent sensiblement de même avant que la fievre revienne à augmenter.

Que s'il ne se fait aucune évacuation sensible plus considérable que d[e] coutume, il y a alors tout lieu de conclure que pour y suppléer la nature se décharge à proportion plus abondamment par la transpiration insensible.

§. 196. On sera peut être curieux de sçavoir la raison de cette remission ; il y en a une qui me paroît la plus vraisemblable, & s'accommoder le mieux aux loix de l'œconomie animale ; c'est que la nature, toujours attentive à se soulager, profite de ce qu'il reste de force dans les organes pour atténuer autant qu'il est possible les humeurs morbifiques, pour briser & triturer les particules febrifiques, & les disposer par ce moyen à s'évacuer en plus grande partie, & c'est en effet ce qui arrive, d'où s'ensuit naturellement la remission des symptômes febriles ; mais il en reste d'intactes de ces humeurs

visqueuses, de ces particules febrifiques, & soit que pendant ce temps-là elles attirent quelques particules des fluides, soit qu'elles soient elles mêmes attirées par les autres fluides, elles assimilent d'autres particules auxquelles elles communiquent leur figure & leur mauvaise qualité, d'où s'ensuit nécessairement le retour & l'augmentation de la fievre.

§. 197. Cette raison nous conduit naturellement à une autre question; en effet, on demandera sans doute encore par quel mécanisme il se peut faire que dans le même temps une partie des humeurs visqueuses ou des particules febrifiques se brisent & s'atténuent au moyen de l'action des solides; pendant que d'un autre côté quelques-unes de ces particules s'en assimilent d'autres au moyen dequoi elles se perpétuent & multiplient ainsi continuellement leur

espece ? Malgré la diversité de ses opérations, on comprendra fort aisément la raison de ce phénomene si l'on veut faire attention que dans ces sortes de fievres les humeurs visqueuses ou les particules febrifiques sont toujours fort abondantes; que ces particules en assimilent d'autres auxquelles elles communiquent leur figure & leur mauvaise qualité, tant qu'elles circulent le long des veines sanguines & lymphatiques; qu'elles ne sont désunies, brisées & atténuées que pendant le temps qu'elles traversent le cœur, les vaisseaux pulmonaires, les arteres sanguines, & quelques autres vaisseaux comprimés par les dilatations fréquentes de ceux-ci; & par conséquent, que quoi qu'il survienne une remission ou une diminution plus ou moins considérable dans les symptômes en raison de la désunion, de l'atténuation & de l'évacuation d'une

partie des particules febrifiques, cependant si les humeurs visqueuses ou les particules febrifiques sont d'une nature à s'en assimiler promptement d'autres & à infecter une partie des fluides de leurs mauvaises qualités, il doit bien-tôt en résulter une nouvelle exacerbation de tous les symptômes de la fievre, à moins qu'on n'aide la nature au moyen de quelquels remédes propres à corriger le tissu de ces particules, à en hater la comminution dans les vaisseaux où il n'y a que l'action des organes qui puissent produire cet effet, enfin à rendre leur comminution dans ces mêmes vaisseaux plus prompte que l'assimilation qui se fait dans les autres.

§. 198. C'est en conséquence de la nature & de la qualité particuliere des particules visqueuses ou febrifiques qui caractérisent ces sortes de fievres dans lesquelles la

matiere morbifique s'assimile réellement plutôt une partie des autres humeurs, que les personnes qui en sont attaquées sont en danger d'en mourir; c'est aussi d'une pareille cause que dépend le danger des fievres continues, avec cet différence que dans ces dernieres le danger est véritablement d'autant plus grand que la cause de la fievre est plus forte.

§. 199. Il résulte de ces différentes observations (§. 194. 198.) que pour guérir ces sortes de fievres, il faut mettre le malade à l'usage des délayans & des atténuans, afin de rendre aux fluides leur ténuité naturelle, de désunir, de briser & d'atténuer les particules qui doivent être évacuées, & d'en faciliter par ce moyen l'évacuation; en effet si le succès répond à ces différentes intentions, les humeurs morbifiques prendront d'elles même leur cours, soit par

les urines, ou par les ſueurs, ou par la tranſpiration inſenſible, ou enfin en partie par chacune de ces voyes. *Voyez* Méthode raiſonnée ſur la cure des fievres, §. 308. 316. & 321.

§. 200. Je dois obſerver ici que dans ces ſortes de fievres qui tiennent beaucoup de la nature des fievres intermittentes, les fibres ne ſont pas dans un éréthiſme auſſi extraordinaire comme elles le ſont dans les fievres ardentes & dans les fievres inflammatoires.

§. 201. J'ajouterai encore que je ne me ſouviens pas d'avoir jamais vû cette ſorte de fievre ſurvenir à des gens qui fuſſent dans le cas d'une pléthore ſanguine, d'où je conclus que pour les guérir, il ne faut en général ni ſaigner, ni purger. *Voyez* ſur ce ſujet ma Méthode raiſonnée ſur la cure des fievres, §. 310. 311. 317. 319. & *Chap. XIII.*

CHAPITRE XII.

Distribution des Fievres continues, *causées par l'*épaississement *des humeurs en leurs différentes espéces, avec quelques observations sur les fievres ardentes relativement à leur nature, à leurs symptômes, & à leur indication curative.*

Division des différentes espéces de Fievres inflammatoires, *avec des observations sur ces maladies en général sur leur nature, leurs qualités, & sur la maniere de les guérir.*

§. 202. III. NOus avons maintenant à parcourir les fievres continues qui dépendent de l'épaississement des humeurs : J'entends par *Fievres continues* celles qui n'ont ni intermission, ni remission jusqu'à leur

déclin, vers la fin de leurs cours, & lorsque le malade est sur le point de se rétablir. Je n'ignore pas que l'on a appellé *fievres continues* celles de la derniere classe dont nous venons de parler, & que celles-ci ont été appellées *fievres continentes*, mais j'aime mieux appeller celles de cette autre classe, *fievres rémittentes* à cause du symptôme de *rémission*, qui les distingue de toute autre espéce de maladie aigue; & appeller celle-ci *fievres continues*, parce qu'elles persistent sans rémission jusqu'à ce qu'elles approchent de leur déclin ou d'une heureuse issue.

§. 203. Nous diviserons ces sortes de fievres en deux espéces.

1°. Les fievres *Ardentes*.

2°. Les fievres *Inflammatoires*.

I. *Des fievres Ardentes.*

§. 204. On reconnoît ces sortes

de fievres, par la chaleur exceſſive & brulante qui conſume le malade, par la force & la viteſſe de ſon pouls, par ſa grande altération & parce qu'il n'a aucun des ſymptômes particuliers aux fievres inflammatoires. §. 215.

§. 205. Voici les ſymptômes les plus ordinaires des fievres ardentes & ces ſymptômes ſont quelquefois en plus ou moins grand nombre, ſçavoir des dégoûts, des envies de vomir, des anxiétés, une grande laſſitude, des inquiétudes, la langue ſéche, âpre ou noire, la peau ſéche, la reſpiration vite ou difficile, la toux, le délire, les veilles, les affections comateuſes & quelquefois des convulſions.

§. 206. Les fievres de cette eſpéce paroiſſent venir le plus ſouvent d'un épaiſſiſſement ſubit du ſang & de la lymphe, à la ſuite de quelque exercice violent, d'un travail exceſſif, après avoir reſté

trop long-tems à l'ardeur du Soleil, à cauſe de la chaleur exceſſive de l'air, ou enfin à cauſe de ſa trop grande ſécchereſſe. *Voyez* ma Méthode raiſonnée, &c. *§. 396.*

§. 207. Je dois obſerver ici que comme la chaleur du ſang eſt exceſſive dans ces ſortes de fievres, l'épaiſſiſſément des fluides fait en conſéquence des progrès très-rapides; c'eſt pour cette raiſon que le malade eſt ſi fort en danger; en effet le feu de la fievre le conſume ſouvent en trois ou quatre jours, ou du moins il eſt rare qu'il réſiſte juſqu'au ſeptiéme à moins qu'on ne calme, & qu'on ne détruiſe l'excès de chaleur au moyen de quelque reméde convenable.

§. 208. Il eſt encore bon de remarquer que comme les fluides ſont trop épais, les fibres de leur côté, & par conſéquent les vaiſſeaux ſont dans les mêmes proportions trop rigides & trop tendus,

§. 209. On voit par toutes ces obſervations que pour guérir le malade, il faut le réduire à l'uſage des délayans raffraichiſſans à fin de calmer le feu de la fievre, & d'atténuer les fluides; & lui preſcrire en même-temps des émolliens & des relâchans convenables & propres à détruire la rigidité des vaiſſeaux. *Voyez* Méthode raiſonnée, *&c.* §. 308. 321. & *Chap. XX.*

§. 210. J'ai détaillé dans mon premier ouvrage ſur les fievres, les évacuations attificielles qui ſont préjudiciables à la cure de celles de cette eſpéce, j'y ai auſſi donné les raiſons pour leſquelles il ſeroit dangereux de les procurer; je confirmerai dans la ſuite par pluſieurs exemples de pratique, qu'on peut effectivement les guérir ſans ſaigner, ſans purger & ſans faire vomir, ſurquoi j'avertis que dans le cours de ma pratique je n'ai jamais recours à aucunes de

ces évacuations, ſi ce n'eſt dans des cas de pléthore pour leſquels j'en appelle à la ſaignée; j'oſe cependant me flatter que moyennant les ſecours de la nature, le ſuccès à répondu aſſez régulierement à mon attente.

§. 211. J'ai toujours trouvé les remédes nîtreux & acides fort efficaces dans la cure de ces ſortes de fievres; ceux que j'employe le plus ordinairement ſont, *le ſel de Nître*, *le ſel de Prunelle*, *le Tartre vitriolé*, *la crême de Tartre*, *l'eſprit de Vitriol*, le même *dulcifié*, le *Julapium Purpureum Bateanum*, le *Decoctum Coccinei Fulleri*, le *Decoctum ad ſitim Bateanum*, le *Vinaigre*, le *Suc de Limon*, celui *d'Oranges aigres*, &c.

§. 212. Il faut être fort circonſpect dans l'uſage des délayans rafraichiſſans & des atténuans, obſerver bien ſcrupuleuſement auparavant les différens changemens

du pouls du malade, & être bien attentif a ne les jamais preſcrire lorſque le pouls eſt trop foible; en effet il eſt ſouvent beaucoup plus avantageux en pareil cas de mêler en petite doſe quelques ingrédiens chauds avec les Sels rafraichiſſans.

§. 213. Il me reſte ſeulement a obſerver ſur ces ſortes de fiévres, que pour bien traiter ceux qui en ſont attaqués, on peut faire ici avec beaucoup de ſuccès l'application des régles générales que j'ai établies dans mon premier ouvrage. *Voyez Méthode raiſonnée de guérir les fievres, Chap. XX.*

II. *Des Fievres inflammatoires.*

§. 214. Nous emploirons le reſte de ce Chapitre à examiner les fievres *inflammatoires* que nous partagerons en deux eſpéces.

1°. Les unes univerſelles.

2°. Les autres particulieres.

Par

Par les premieres, nous entendons celles dans lesquelles l'inflammation à son siége dans plusieurs parties du corps, comme dans la petite vérole, la rougeole, la fievre pourprée, &c. Nous appellons *particulieres* au contraire celles dans lesquelles l'inflammation n'a son siége principal que dans une partie seulement, telles sont les fievres pleuretiques, &c. Examinons les chacune en particulier.

I. Des Fievres inflammatoires universelles.

§. 215. Pour acquérir une juste idée de la nature de ces sortes de maladies, il est à propos d'établir d'abord ce que c'est que l'inflammation. Pour cet effet, nous dirons donc que l'inflammation est une obstruction dans les vaisseaux sanguins au lymphatiques, & quel-

quefois dans les uns & les autres, accompagnée d'une chaleur plus ou moins excédente de celle de l'état naturel, avec tumeur & douleur dans les parties affligées.

§. 216. Lorſque quelques humeurs viſqueuſes ou quelques particules trop groſieres ſont embarraſſées dans les vaiſſeaux capillaires, où qu'elles ne les traverſent qu'avec peine, & que chaque nouvelle quantité de ſang que le cœur pouſſe ſucceſſivement dans les arteres ſuit plus vite celles qui la précédent, que ces premieres ne peuvent paſſer dans les veines, il doit néceſſairement en réſulter une obſtruction dans les artères capillaires qui ſont par la même raiſon obligées de ſe dilater & de ſe tuméfier, d'où s'enſuit néceſſairement encore la compreſſion & le tiraillement de tous les nerfs circonvoiſins : De-là vient la douleur qui eſt plus ou moins grande en

raiſon de l'intenſité de ces cauſes.

§. 217. Lorſque quelques-uns des vaiſſeaux ſont en cet état, (§. 216.) on peut dire qu'ils ſont obſtrués & enflammés ; & l'état ou la qualité du ſang qui occaſionne ces ſortes d'obſtructions, (§. 215) s'appelle pour cette raiſon *inflammatoire*.

§. 218. J'avoue qu'il y a pluſieurs cauſes externes qui peuvent produire des inflammations, telles que ſont par exemple les contuſions, les bleſſures, les brûlures, &c. Mais ce n'eſt pas de celles là dont il eſt à préſent queſtion. En effet, il ne s'agit ici que de ces ſortes d'inflammations qui dépendent d'un vice interne, ou qui ſont les effets d'une cauſe febrifique interne, telle qu'eſt par exemple, du côté des fluides, le trop grand épaiſſiſſement du ſang, la viſcoſité des humeurs, ou bien encore la préſence de quelque par-

ticules trop groſſieres répandues dans les fluides; & du côté des ſolides, la rigidité des fibres ou le trop grand reſſerrement de quelques vaiſſeaux.

§. 219. Quant à l'évenement des inflammations, nous obſerverons qu'il eſt ſuſceptible de différentes variétés. 1°. La matiere inflammatoire, je veux dire la matiere morbifique qui occaſionne l'obſtruction, cette matiere, dis-je, peut ſe diſſoudre & s'atténuer, ſoit par elle-même ou par le moyen des remédes adminiſtrés à cet effet; en conſéquence elle peut s'évacuer en partie autravers des organes de la tranſpiration ou de quelques autres organes excrétoires, pendant que d'un autre côté, le reſte ſera abſorbé par les veines ſanguines & lymphatiques, & rentrera par ce moyen dans le torrent de la circulation. 2o. Cette matiere peut encore ſuppurer,

c'eſt-à-dire, ſe corrompre, ſe pourrir & dégénérer en cette ſorte d'humeur que nous appellons *pus*. 3°. Enfin ſi la matiere morbifique intercepte entierement la circulation des fluides dans les vaiſſeaux malades la mortification en ſera le terme.

§. 220. C'eſt toujours de l'une ou de l'autre de ces trois manieres, (§. 216.) que ſe terminent toutes les fievres inflammatoires; la premiere arrive par exemple à ceux qui ſe rétabliſſent de la rougeole, de la fievre pourprée, &c. La petite-vérole ſe termine de la ſeconde, lorſque le malade en revient; & c'eſt ordinairement la troiſiéme qui tranche le fil de tous ceux qui meurent de fievres inflammatoires.

§. 221. Pour s'aſſurer que toutes les fievres inflammatoires ſont occaſionnées, d'un côté, par le trop grand épaiſſiſſement du ſang,

par sa viscosité, par la présence de quelques particules trop grossieres pour traverser librement les petits vaisseaux capillaires, répandues dans les fluides; de l'autre par la rigidité des fibres, & la trop grande constriction de quelques-uns des vaisseaux comme nous l'avons dit; (§. 218.) pour s'en assurer dis-je, il suffit de faire attention que sans l'une ou l'autre de ces causes, il n'arriveroit jamais de ces sortes d'obstructions, ni de ces dilatations des vaisseaux & par conséquent de ces douleurs, ni de ces tumeurs dans les parties affligées qui accompagnent toujours ces sortes de fievres; ou pour me faire mieux entendre, qu'il n'arriveroit jamais aucune inflammation dans aucune partie du corps humain.

§. 222. J'observerai ici que si à la suite de quelque constriction, de quelque rigidité ou de quelque compression des vaisseaux de quel-

que partie, il ſurvient une inflammation dans cet endroit, & que la fievre réſulte d'une pareille inflammation, cette fievre eſt ſymptômatique, & n'appartient point du tout à l'eſpéce dont il eſt à préſent queſtion. En effet dans la claſſe que nous examinons, la fievre eſt antécédente, & parce qu'elle eſt inflammatoire ſes ſymptômes le ſont de même, en conſéquence de leur origine.

§. 223. De toutes ces obſervations (§. 221.) on peut conclure combien il eſt à propos, ou plutôt, néceſſaire pour la cure de toutes les fievres inflammatoires, de preſcrire au malade des remédes délayans propres à atténuer le ſang, à briſer les humeurs viſqueuſes & a diminuer toutes les particules trop groſſieres pour circuler librement & pour ſe ſoumettre à l'action des organes deſtinés à les évacuer; des remédes enfin, pro-

pres à relâcher les fibres & les vaiſſeaux, lorſqu'on à lieu de ſoupçonner que c'eſt de leur trop grande rigidité que dépend la cauſe de la maladie.

§. 224. Les fievres inflammatoires univerſelles ainſi conſidérées en général, il ſera bon de les prendre plus en détail, & de les examiner en particulier : pour cet effet nous les diviſerons en deux eſpéces, ſçavoir :

I. Les fievres *non-Eruptives.*

II. Et les fievres *Eruptives.*

§. 225. I. Pour donner un exemples des fievres *non-Eruptives*, j'entends des fievres dans leſquelles il ne ſe manifeſte aucune irruption ſur la peau, nous propoſerons ici les fievres Rheumatiques. Nous mettons celles-ci dans la claſſe des fievres inflammatoires univerſelles parce qu'elles ſont ſouvent accompagnées de chaleur, de tumeur, & de douleurs aigues dans

dans différentes parties du corps.

§. 226. Dans ces ſortes de fievres, ce ſont ordinairement les arteres & les veines lymphatiques qui ſont embarraſſées, engorgées, obſtruées & dilatées; & c'eſt le plus ſouvent de la diſtention de ces vaiſſeaux que réſultent les douleurs rheumatiques, enſorte que plus ils ſont diſtendus, plus les nerfs circonvoiſins ſont tiraillés, & par conſéquent plus la douleur eſt aigue. Alors dans quelque endroit que la douleur ſe faſſe ſentir, ſoit dans la ſubſtance même du périoſte ou dans les parties qui l'avoiſinent; dans les tendons des muſcles, ou dans les articulations des os, nous pouvons conclure que c'eſt dans ces parties là même que ſont les vaiſſeaux lymphatiques obſtrués, & dilatés; & parconſéquent que c'eſt dans cet endroit là auſſi qu'exiſte le foyer de l'inflammation.

§. 227. Il sera bon d'observer ici que, de même qu'il paroît que c'est une lymphe visqueuse, qui fournit la matiere obstruante qui occasionne principalement ces sortes de douleurs & par conséquent le gonflement des parties affligées; il paroît encore que c'est pour cette raison que les tumeurs rheumatiques ne suppurent jamais; en effet il n'y a de tumeurs propres à suppurer que celles dans lequelles il y a quelques vaisseaux sanguins obstrués & enflammés; ou bien encore dans lesquelles quelques particules rouges du sang ont été poussées dans les vaisseaux lymphatiques où elles croupissent.

§. 228. Dans ces sortes de maladies, (§. 225.) le pouls est beaucoup plus vite & plus fort que dans l'état de santé; la chaleur est aussi beaucoup plus grande dans les chairs. On les distingue des autres fievres par leurs douleurs symptô-

matiques, qui ſe font ſentir principalement dans les bras, dans les épaules, dans les hanches, dans les cuiſſes, dans les genoux & dans les jambes ; elles peuvent cependant ſe faire ſentir encore dans toute autre partie du corps, pourvû qu'il ſi trouve des vaiſſeaux lymphatiques ? J'entends par cette expreſſion *douleur rheumatique*, toutes les douleurs dans quelque partie du corps que ce ſoit qui viennent de la même cauſe, & qui affectent les vaiſſeaux du même ordre, c'eſt-à-dire, ces ſortes de douleurs occaſionnées par la viſcoſité de la lymphe, ou ce qui eſt le même, par une lymphe viſqueuſe qui embarraſſe, obſtrue & diſtend quelques-uns des vaiſſeaux lymphatiques : C'eſt-là proprement ce que j'appelle rheumatiſme, ſoit que ces rheumatiſmes ſe faſſent ſentir dans les membres ou dans quelques parties de l'abdomen,

dans le dos ou dans quelques-uns des viſceres, &c. Or il y a une différence bien ſenſible entre les fievres inflammatoires de cette eſpéce (§. 225.) & les autres, puiſque dans celles-ci ce ſont les vaiſſeaux lymphatiques qui ſont embarraſſés, obſtrués, diſtendus & tuméfiés, & que c'eſt d'une pareille altération dans ces vaiſſeaux que vient la douleur; au lieu que dans les autres, il y a quelques vaiſſeaux ſanguins obſtrués & diſtendus, ou du moins, qu'il y a quelques globules rouges du ſang embarraſſés dans quelques-uns des vaiſſeaux lymphatiques où les artères ſanguines les ont forcés de ſe nicher : d'ailleurs dans celles-ci, la douleur eſt ordinairement bien plus aigue & pongitive, elle devient même pulſative pour peu que la matiere extravaſée ou embarraſſée tombe en ſuppuration, & davantage ameſure que cette ſup-

puration s'établit. C'eſt par ces différences que je les diſtingue les unes d'avec les autres. Ainſi lorſque j'ai à traiter quelques fievres dans leſquelles le malade ſe plaint de douleurs propres à m'indiquer que ce ſont les vaiſſeaux lymphatiques qui ſont obſtrués & tuméfiés, & non pas les vaiſſeaux ſanguins, & qu'avec cela j'ai lieu de conjecturer que c'eſt véritablement du vice de la lymphe que vient l'embarras dans ſes vaiſſeaux, & non pas de l'extravaſation des globules rouges du ſang, alors j'appelle ces fievres *Rheumatiques*, quand même le malade ne ſe plaindroit d'aucune malaiſe dans les membres. En général les douleurs Rheumatiques affectent quelquefois un plus grand nombre de parties à la fois, quelquefois un moindre ; quelquefois encore elles ſont plus ou moins fixes, d'autrefois, plus ou moins ambulantes.

§. 229. Il y a des fievres véritablement occaſionnées par la diſſolution des humeurs, & qui peuvent être compliquées de douleurs à cauſe de l'acrimonie & de l'action ſtimulante des particules morbifiques qui infectent les fluides & qui circulent avec eux ; mais dans ces ſortes de fievres, on s'apperçoit rarement que le pouls ſoit plus fort, quoiqu'il puiſſe être un peu plus vite que dans l'état naturel ; d'un autre côté, la chaleur des chairs eſt aſſez tempérée : Or ces ſymptômes ſuffiſent pour diſtinguer ces ſortes de fievres de celles qui ſont actuellement notre objet.

§. 230. Enfin ces ſortes de fievres, §. 225, ſemblent dépendre primitivement de l'appauvriſſement du ſang & en même temps d'une viſcoſité particuliere de ſa partie lymphatique. Cette diſpoſition morbifique du ſang, vient ordinai-

rement du défaut de force dans l'action du cœur & des artères dont le jeu n'est pas suffisant pour assimiler au sang les particules nourricieres du nouveau chyle, pour leur communiquer la nature & les qualités de ce fluide; enfin pour atténuer les particules intégrantes des humeurs, & pour maintenir le sang & la lymphe dans une juste proportion de fluidité.

§. 231. Telle paroît être la cause, §. 230, qui donne le plus souvent lieu à cette dégénération, à cet appauvrissement ou à cette disposition morbifique du sang; il peut cependant arriver quelquefois que les fluides s'épaississent, qu'ils deviennent visqueux, gluans & gélatineux à la suite de quelque évacuation trop considérable; par un excès de la transpiration insensible, par exemple. En ce cas on reconnoît la nature de cette indisposition par un déchet sensible

ſur toute l'habitude extérieure du malade, & parce qu'il perd beaucoup du poids qu'il péſoit dans le temps qu'il jouiſſoit d'une meilleure ſanté.

§. 232. Il réſulte de ces obſervations, §. 231. que pour remédier à une altération dépendante de pareilles cauſes. Il faut 1o. Faire boire au malade des diſſolvans & des atténuans propres à délayer les humeurs, & à rendre au ſang & à la lymphe leur ténuite naturelle; & lorſque la tranſpiration inſenſible a été trop abondante & qu'elle continue encore une trop grande déperdition d'humeurs, il faut lui preſcrire des remédes capables de ralentir & de ſupprimer l'excès de cette évacuation. 2o. Fortifier les ſolides tant par l'uſage des choſes non naturelles que par des remédes appropriés à cet effet.

§. 233. J'ai démontré dans ma Méthode raiſonnée ſur la cure des

fievres, §. 310. 311. 317. 319. 449. 450. 451. 498. Corol. 2. & Chap. XX. que dans ces maladies (225.) ni la saignée, ni la purgation ne sont point les remédes convenables.

§. 234. En effet on doit se rappeller ici :

1°. Que pour peu que l'on ôte du sang d'une personne qui n'est pas dans le cas d'une plethore sanguine, & chez laquelle les globules rouges du sang ne sont point en trop grande quantité, c'est rendre les forces vitales moindres qu'elles ne doivent être ; or dans les personnes rheumatiques, les forces vitales ne sont déja que trop altérées & trop affoiblies avant qu'elles soient dans le cas de se plaindre. La saignée ne peut donc produire d'autre effet chez ces personnes que d'augmenter & de prolonger la maladie.

2°. On doit également se souve-

nir que la purgation n'évacue que les parties les plus tenues de la lymphe; & par conséquent qu'elle épaissit encore davantage les fluides qui ne l'étoient déja que trop auparavant. En effet on a tous les jours occasion d'observer que les malades qui survivent à un pareil traitement sont sujets à une convalescence très-longue, languissante & ennuieuse; & l'on voit au contraire que ceux que l'on traite plus méthodiquement, que l'on rappelle par un usage convenable de délayans, d'atténuans & de fortifians, que ceux-là, dis-je, surmontent bien plutôt la fievre & la douleur, enfin qu'ils reviennent beaucoup plus vite dans leur état naturel.

C'est sur de semblables principes que j'ai établi ma pratique, & je puis dire non-seulement que le succès à répondu à mes veux, mais encore que j'ai souvent mieux

réussi que je ne m'y attendois.

§. 235. Nous observerons ici que les douleurs rheumatiques subsistent encore quelquefois, quoique la fievre soit passée, ce qui peut venir, 1°. De ce que les vaisseaux lymphatiques qui étoient engorgés ne sont pas suffisamment désemplis. 2°. Ou de ce que la lymphe n'a pas encore entierement perdu toute sa viscosité; ce dernier cas a lieu, selon toute apparence, lorsque le malade se plaint de douleurs ambulantes, c'est-à-dire, lorsque les douleurs se font sentir tantôt dans un endroit, tantôt dans l'autre; mais lorsque ces douleurs sont fixes, que les parties affectées sont encore gonflées, tuméfiés, on peut alors s'en prendre à la premiere cause. Quoiqu'il en soit, il faut faire continuer au malade l'usage des remédes appropriés à son état.

§. 236. Je confirmerai dans son lieu que l'on peut guérir ces sortes

de maladies, (225.) ſans ſaigner ni purger, & j'en indiquerai les moyens par les exemples que j'en donnerai dans l'Hiſtoire de ma pratique.

§. 237. II. Les *fievres Eruptives* ſont encore une autre ſorte de *fievres inflammatoire univerſelle*; les inflammations ſymptômatiques de ces ſortes de maladies ſurviennent & ſe manifeſtent ordinairement ſur la ſurface extérieure du corps, à l'extrêmité ou au bour des artères lymphatiques, immédiatement au-deſſous de l'épiderme : Il arrive quelquefois cependant que ces inflammations ſe cantonnent auſſi dans les extrêmités des arteres càpillaires ſanguines ou lymphatiques qui compoſent le tiſſu des membranes de la ſurface intérieure du corps, ce qui a effectivement lieu dans la petite vérole, lorſqu'il ſe forme des puſtules dans les membranes de la bouche par exemple,

de lœsophage, de l'estomac & des intestins.

§. 238. Dans quelques fievres Eruptives, comme dans la petite vérole, &c. la matiere morbifique séparée & parvenue jusqu'à la surface extérieure du corps s'y arrête, y croupit & y suppure. Dans d'autres, au contraire, elle s'évapore en partie au travers des pores de l'épiderme, rentre peut être encore en partie dans le torrent de la circulation, & laisse enfin à sec le résidu le plus grossier; de la vient que la suppuration ne peut s'y établir & qu'elle n'y survient effectivement point. Tel est le cas de la rougeole, des fievres pourprées &c.

§. 239. Il y a toute apparence que chaque sorte de fievre Eruptive dépend originairement d'autant de différentes sortes de particules de matiere morbifique, spécialement distinctes les unes des

autres. En effet, chaque ſorte de particules produit conſtamment toujours la même eſpece particuliere de fievre : Les miaſmes véroliques, par exemple, n'occaſionnent jamais de rougeole, & il en réſulte toujours la petite vérole ; il en eſt de même du ferment de la rougeole qui ne produit jamais de petite vérole, mais toujours la rougeole, &c.

§. 240. Différentes raiſons nous perſuadent, & nous autoriſent même à croire que le ferment morbifique & les miaſmes fébrifiques qui produiſent telle ou telle eſpéce de fievre Eruptive, ſont ſpécialement diſtincts & réellement différents les uns des autres ; nous ſommes également bien fondés à croire que les particules fébrifiques de chaque eſpéce de fievre Eruptive peuvent ſe perpétuer pour ainſi-dire & multiplier leur eſpéce par la vertu qu'elles ont de s'aſſi-

miler quelques parties du ſang, & de leur communiquer leur nature & toutes leurs mauvaiſes qualités ; mais il ne nous eſt pas auſſi aiſé de ſçavoir d'où elles tirent leur premiere origine & à quoi elles doivent leur exiſtence ; il n'eſt pas aiſé non plus d'en déterminer le volume ſpécifique, ni la figure.

§. 241. Nous ſçavons cependant que lorſque ces particules telles qu'elles ſoient produiſent des fievres accompagnées d'une chaleur exceſſive, d'un grand feu, & dans leſquelles le pouls eſt vîte & fort ; ſoit qu'elles ayent eu la force d'attirer quelques particules du ſang, où qu'elles en ayent été attirées elles-mêmes, quoiqu'il en ſoit, nous ſçavons, dis-je, qu'il en eſt réſulté des particules trop groſſieres pour ſuivre librement le cours ordinaire de la circulation ; delà s'en ſuit que le ſang doit trou-

ver alors plus d'obſtacle à traverſer les artères capillaires; & qu'il y a par conſéquent une trop grande attrition des parties du ſang contre les parois de ſes vaiſſeaux, & des vaiſſeaux même par l'action du ſang intrus dans leur capacité; d'où il arrive que comme il y a une augmentation conſidérable & dans la friction des globules rouges du ſang, & dans la chaleur vitale, il ſurvient en conſéquence une pareille augmentation dans l'épaiſſiſſement des fluides.

§. 242. J'avoue qu'il ſe rencontre quelquefois des fievres Eruptives dans leſquelles il ne ſe manifeſte pas une grande altération, ni du côté du pouls dont la force & la vîteſſe peuvent n'être pas de beaucoup augmentées, ni du côté de la chaleur vitale qui en pareil cas ſemble n'être pas exédente de l'état naturel; La petite vérole elle-même nous en fournit

nit quelquefois des exemples. Mais il faut s'en défier ; en effet on a tout lieu de conclure de là, que les miasmes véroliques n'agissent pas seuls, qu'ils sont au contraire mêlés de quelques particules âcres, corrosives & dissolvantes, & par conséquent que la fievre qui en résulte est mixte, d'où l'on voit la necessité d'établir son traitement en conséquence.

§. 243. Il paroît par les observations rapportées ci-dessus, (§. 241.) que la premiere indication qui se présente à remplir dans la cure des fievres Eruptives consiste à prescrire au malade des remédes propres à atténuer davantage les fluides & à diminuer le volume des particules trop grossieres formées par la réunion des particules fébrifiques.

§. 244. Je ne m'arrêterai pas davantage sur cette classe de maladies, (§. 237.) dont on peut

déduire le traitement & la cure de ce que j'en ai dit dans mon Traité de la petite vérole, & dans ma méthode raiſonnée ſur la cure des fievres.



CHAPITRE XIII.

Observations sur quelques-unes des principales espéces de Fievres inflammatoires particulieres, sur leur nature, leurs symtômes, & leurs indications curatives.

§. 245. II. Il s'agit actuellement d'examiner les maladies, où plutôt les fievres qui donnent lieu à une inflammation particuliere, (§. 214.) C'est-à-dire, dans lesquelles l'inflammation ne régne, ou n'est dépendante que d'une seule partie; ces maladies sont en très-grand nombre, & peuvent varier autant qu'il y a dans le corps humain de parties différentes, susceptibles d'inflammation. Nous nous en tiendrons aux principales, dont nous donnerons la description, & dont nous exami-

nerons les causes, la maniere dont ces causes agissent pour produire ces sortes de fievres, & enfin les moyens les plus propres à les guérir.

I. *De la Phrénésie.*

§. 246. La *fievre Phrénétique* où la *Phrénésie*, est une sorte de fievre continue & aigue qui produit une inflammation dans les membranes où dans les vaisseaux du cerveau. Dans cette maladie, le malade se plaint d'une violente douleur de tête, il a le visage & les yeux rouges & enflammés, l'air, le maintien fier & hardi, il ne dort point, ou du moins il ne jouit que d'un sommeil interrompu, il a la respiration étendue & longue, son pouls est dur. Ce sont là les signes qui la caractérisent & qui la font connoître, particulierement lorsque ces symptômes sont bien-tôt suivis d'un

délire continuel, de la dépravation des sens, & que cette dépravation va jusqu'à la fureur.

II. De l'Esquinancie.

§. 247. L'*Esquinancie* est une autre sorte de fievre qui donne lieu aux inflammations & aux tumeurs qui surviennent dans l'intérieur de la gorge, dans le pharinx, dans le larinx, à la racine des muscles de la langue, &c. La douleur dans les parties malades & la difficulté d'avaler, sont les signes qui les font connoître : ces symptômes augmentent quelquefois au point qu'il n'est plus du tout possible au malade de rien avaler.

III. De la Péripneumonie.

§. 248. C'est ainsi que nous appellons cette sorte de fievre qui

produit une inflammation dans les arteres ſanguines & lymphatiques d'un des lobes du poulmon, ou quelquefois de tous les deux. On connoît cette maladie par une douleur péſante dans les parties malades, une toux ſeche au commencement, le malade ne reſpire qu'avec beaucoup de peine & à l'haleine très-chaude, il eſt accablé d'inquiétudes, enfin ſon pouls eſt petit, aſſez mol, & inégal.

IV. De la vraie Pleuréſie.

§. 249. La *Pleuriſie vraie*, eſt cette eſpéce de fievre qui produit une inflammation dans une partie où dans l'autre de la plevre, cette membrane qui tapiſſe les parois intérieurs de la poirrine en dedans des côtes du ſternum & du diaphragme &c. On connoît cette maladie par une douleur très-violente, très-aigue, & pongiti-

ve dans la partie affligée, le plus ſouvent du côté droit ou du côté gauche, quelquefois cependant tout à fait près du dos; le pouls du malade qui eſt plein, fort, dur & vîte: La toux, & les crachâts qui ſont composés d'une eſpéce de matiere ſanguinolente, ſont encore autant de ſymptômes qui la caractériſent & ſervent à l'indiquer. On me permettra d'obſerver ici, que dans une autre maladie de cette membrane connue ſous le nom de *fauſſe Pleuréſie*, ou de *Pleuréſie bâtarde*, la plevre eſt effectivement enflammée auſſi bien que dans celle qui fait notre objet, comme on le peut conclure & par la douleur & par la qualité des crachâts; mais cette autre maladie dépent en partie de la diſſolution des humeurs, du moins la modération de la chaleur fébrile & la foibleſſe du pouls le donnent à penſer; on peut donc également

se servir du nom de vraie pleurésie dans cette affection, comme dans la premiere; c'est pour quoi, je ne me suis point servi de cette distinction de vraie & de fausse pleurésie, d'autant plus que ces noms par eux-mêmes ne donnent aucune idée plus claire ni plus positive de l'état des fluides & des solides dans un malade attaqué de l'une ou de l'autre de ces sortes de fievres. Il est cependant à propos, ou pour mieux dire, il est essentiel de les distinguer: Pour cet effet j'ai eu recours à d'autres dénominations relatives au causes qui les produisent; j'ai donc pris la liberté de substituer à ce nom de pleurésie vraie, celui de simple pleurésie, parce qu'elle ne dépend principalement que d'une seule cause, ou que d'une sorte de cause, je veux dire l'épaississement des humeurs; par la même raison, j'ai appellé l'autre pleurésie

sie mixte, parce qu'elle résulte en partie de l'épaississement des humeurs & en partie de leur dissolution. En effet ces noms me semblent convenir mieux pour spécifier & caractériser ces deux différentes sortes de maladies, pour rappeller à notre idée les qualités particulieres de ces deux sortes de pleurésie : ce qui doit être notre but principal pour nous maintenir dans la vraie voye qui conduit à la cure de ces maladies.

V. De la Paraphrénésie.

§. 250. Celle-ci est encore une autre sorte de fievre inflammatoire particuliere qui produit une inflammation dans le diaphragme. On reconnoît cette maladie par une douleur très-violente dans la partie malade, surquoi il est bon d'observer que cette douleur augmente de beaucoup dans l'inspira-

tion, c'eſt-à-dire, pendant le temps que l'air entre dans la poitrine ; la toux , l'éternuement, le vomiſſement, une eſpéce de reſſerrement dans le bas ventre lorſque le malade va à la ſelle où qu'il lâche ſes urines, ſont auſſi des ſymptômes de cette maladie. On la reconnoît encore par la maniere de reſpirer, lorſque le malade à l'haleine courte & vîte, qu'il paroît pour ainſi dire ſuffoqué, que la reſpiration ne ſe fait qu'au moyen du thorax ſeulement, de maniere que le bas ventre reſte alors dans une eſpéce d'inaction ; enfin on s'en aſſure par la diſpoſition des hypochondres ou des flancs qui paroiſſent pour ainſi dire rentrés en dedans & colés au diaphragme ; & lorſque le malade tombe dans un délire continuel.

§. 251. On connoît les inflammations de toute autre partie du corps par le ſiége même de la dou-

leur; en effet pour peu que l'on connoiſſe l'endroit où la douleur ſe fait ſentir, on connoît en même temps qu'elle eſt la partie enflammée; mais pour cela il faut ſçavoir l'anatomie, & avoir une connoiſſance parfaite & bien préſente de la ſtructure du corps humain, ſans quoi l'on n'eſt gueres en état de déterminer au juſte, & d'aſſigner précisément dans quel partie la douleur ſe fait ſentir.

§. 252. Il eſt bon d'obſerver ici que lorſque la fievre précéde la douleur, on l'appelle *Eſſentielle*, ou maladie primitive; au contraire lorſque la fievre ſuit la douleur & qu'elle n'en eſt que l'effet, ou l'effet des embarras qui ont occaſionné cette douleur, en ce cas il convient mieux de l'appeller *fievre ſympthomatique*.

§. 253. C'eſt de cette premiere ſorte de fievre, (§. 252.) dont il eſt ici queſtion, je veux dire des

fievres essentielles ; or comme les causes les plus ordinaires de toutes les autres sortes de fievres inflammatoires consistent ou dans la viscosité des humeurs & le trop grand épaississement du sang, ou dans ce que le sang est embarrassé de particules trop grossieres qui lui ôtent la liberté de circuler : de même ces causes ont lieu dans celles dont il est ici question, (§. 245.) Cela posé, il est assez aisé d'imaginer, que les parties affectées s'enflamment en conséquence d'une obstruction dépendante de ces causes ou de quelque embarras dans la circulation des fluides au travers des vaisseaux de ces parties ; mais il n'est pas aussi aisé de déterminer avec une sorte de certitude, pourquoi dans les différentes sortes de fievres inflammatoires particulieres telle ou telle partie est plutôt attaquée qu'une autre ou que toute les au-

tres ; en effet il n'eſt pas aiſé de déterminer, par exemple, pourquoi dans cette ſorte de maladie qui attaque la plévre les particules morbifiques agiſſent plutôt ſur cette membrane que ſur un autre ; pourquoi qu'il en réſulte une inflammation dans cette partie plutôt qu'ailleurs ? On peut également appliquer cette queſtion à toutes les autres ſortes de maladies particulieres.

Pour ne point éluder tout a fait la queſtion, nous dirons que ſi la cauſe de la fievre n'exiſtoit que dans les fluides ſeulement, nous aurions tout lieu de craindre que l'inflammation ne gagnât un plus grand nombre de parties, & l'inflammation deviendroit en effet plus générale. On peut donc conclure, ſans choquer la vraiſemblance, que les fievres inflammatoires particulieres dépendent non-ſeulement d'une ou de pluſieurs en-

ſemble des cauſes mentionnées ci-deſſus exiſtantes dans le ſang, mais encore de quelque déſordre, de quelque altération, de quelque affection particuliere dans les vaiſſeaux mêmes des parties malades, qui en conſéquence s'obſtruent & s'enflamment, par la même raiſon, plus aiſément que ceux de toute autre partie. En ce cas nous ne pouvons probablement chercher le vice des vaiſſeaux que dans l'altération de leur diametre qui pour concourir à de ſemblables effets doit infailliblement être moindre que dans l'état naturel.

§. 254. Ces obſervations (§. 253.) nous conduiſent naturellement à rechercher qu'elle peut être la cauſe de la diminution du diametre de la capacité des vaiſſeaux qui s'enflamment; quoiqu'il ne ſoit pas bien aiſé de la déterminer, cependant à bien approfondir la choſe, nous trouverons

que cette altération des vaisseaux, ne peut être l'effet :

1°. Que d'un trop grand concours des esprits animaux dans les nerfs qui font partie du tissu des vaisseaux qui s'enflamment. En effet l'augmentation de ce liquide dans les nerfs doit nécessairement en dilater les parois, elle doit par conséquent en diminuer la longueur ; enfin par une suite nécessaire de ce mécanisme, elle doit occasionner une constriction spasmodique dans les vaisseaux dont ces nerfs font partie.

2°. Ou bien encore par une trop grande dissipation de l'humide radical de ces vaisseaux, faute du quel ils deviennent plus rigides & perdent par conséquent de leur diametre.

§. 255. Au reste, il n'est pas essentiel de connoître les causes antécédentes ou éloignées, soit de l'augmentation du concours des

eſprits animaux dans la partie malade, ſoit de la déperdition de l'humide qui la conſtitue en partie.

Lorſque dans ces ſortes de fievres, il ſurvient une inflammation dans quelque partie ſeulement, il nous ſuffit de ſçavoir que le diametre des vaiſſeaux qui compoſent la partie malade eſt véritablement moindre qu'il ne devroit être, puiſque cette connoiſſance ſuffit effectivement pour nous diriger & nous indiquer les moyens de remédier à l'altération des vaiſſeaux obſtrués qui ont beſoin d'une plus grande capacité.

§. 256. On voit par toutes ces obſervations (§. 253. &c.) Que pour remplir les indications curatives qu'elles nous préſentent, il faut :

1°. Mettre le malade à l'uſage des délayans & des atténuans, afin de rétablir par leur moyen les fluides dans leur ténuité naturelle

& de briſer les particules trop groſſieres qui pouvoient en embarraſſer la circulation.

2°. Faire prendre en même temps au malade des laxatifs & des émolliens, afin de donner plus d'aiſance aux fluides pour traverſer les vaiſſeaux obſtrués.

§. 257. Pour bien traiter les perſonnes attaquées de fievres inflammatoires, il faut varier la méthode & les remédes ſelon les différens ſymptômes de chaque eſpéce de fievre : relativement encore à l'âge, au ſexe, au tempérament des malades & à la ſaiſon dans laquelle ils ſont attaqués.

§. 258. En général, on ne doit point du tout ſaigner ceux qui n'ont aucun indice d'une plethore ſanguine ; cependant comme il eſt quelquefois à propos de choiſir un moindre mal pour en éviter un plus grand, on pourra dans certaines occaſions ſe relâcher ſur

cetre maxime particulierement dans les premiers temps de quelques fievres inflammatoires particulieres, de la phrénésie, par exemple, de l'esquinancie, de la péripneumonie, de la pleurésie, de la paraphrénésie & dans quelques autres fievres encore qui occasionnent des inflammations dans l'estomac, dans les intestins, &c. & cela dans les vûes de procurer une révulsion de la partie enflammée lorsque l'on en a besoin & que la nature semble la demander: dans les vûes encore de calmer la douleur pour un temps & d'obtenir par ce moyen une occasion plus favorable pour mettre le malade à l'usage des délayans & des atténuans; mais lorsqu'on n'a rien à craindre pour le malade du côté de la pléthore, on doit se souvenir que le saigner c'est occasionner dans son sang une disproportion très-préjudiciable; on doit

par conſéquent ſe tenir en garde contre tous les mauvais effets qui pourroient en réſulter, ou plutôt qui ſuivent naturellement la moindre diminution d'un fluide ſi important, ſi néceſſaire, ſi eſſentiel pour le bon ordre de l'œconomie animale; on doit donc alors apporter tous ſes ſoins pour maintenir le pouls dans une juſte proportion de force, au moyen de quelques remédes convenables & appropriés à cet effet, enfin on doit en ce cas permettre au malade des alimens propres à réparer la perte du ſang que l'on auroit évacué.

§. 259. L'uſage des purgatifs ne convient point non plus au commencent de ces ſortes de fievres, (§. 245.) Non-ſeulement parce qu'ils ne concourent en rien au but que l'on doit ſe propoſer, mais plus particulierement encore, parce que leurs effets ſont directement contraires à l'indication cu-

rative qu'il eſt le plus à propos de ſuivre. En effet ſi l'on diminue trop précipitamment la quantité de la lymphe, le ſang déja trop viſqueux le deviendra néceſſairement encore davantage. La raiſon nous montre donc que la méthode curative conſiſte uniquement en pareil cas à preſcrire au malade des délayans & des atténuans appropriés, puiſqu'il paroît que la nature n'a beſoin de ſecours dans cette circonſtance que pour rendre les fluides plus tenus, pour briſer & atténuer les particules qui doivent être évacuées & les diſpoſer à traverſer librement les organes excréteurs auxquels elle doit les ſoumettre, enfin pour détruire toute la rigidité qui pourroit exiſter dans ces vaiſſeaux; ſi l'on peut venir à bout de ces fins, la fievre doit bien-tôt ceſſer, d'autant plus que l'action & la force des organes ſuffit alors pour évacuer d'une

maniere ou de l'autre toutes les humeurs ſuperflues, excrémentitielles & morbifiques ſoit par les urines, par les ſelles, par les ſueurs, par la tranſpiration inſenſible ou par le concours de tous ces différens emunctoirs, ſans qu'il ſoit beſoin de recourir à aucun cathartique. Il n'en eſt pas de même ſur le déclin ou à la fin de la maladie; en ce cas ſi l'on adminiſtre quelque purgatif doux & léger il opérera non-ſeulement avec plus de ſureré, mais encore ſelon toute apparence avec beaucoup plus de ſuccès que s'il avoit été donné plutôt.

§. 260. Quant aux fievres inflammatoires en général, on peut aſſurer à bon droit qu'il eſt poſſible d'en guérir beaucoup, pourvû qu'il n'y ait point de pléthore, ſans avoir beſoin de recourir ni à la ſaignée ni à la purgation. On peut aſſurer encore que ceux que l'on

guérit ſans ces ſortes d'évacuations, recouvrent bien plutôt leurs forces & ſont bien moins en danger de rechute, ou de tomber dans quelqu'autre maladie. Je n'avance ceci que d'après l'expérience que j'en ai faite pendant un cours ſuivi de pluſieurs années de pratique & d'après quantité d'obſervations dont le concours & le rapport mutuel font la baſe de cette théorie; je veux bien croire que l'on réchappe beaucoup de malades attaqués de fievres inflammatoires, quoiqu'on ne leur épargne ni la ſaignée ni la purgation : mais je ſuis bien perſuadé que leur convaleſcence eſt beaucoup plus tardive & plus lente, ſans parler des autres inconvéniens que cette méthode entraine avec elle; enfin il y a tout lieu de préſumer que ces évacuations forcées ont attiré la perte de quantité de perſonnes qui, ſans cette maneuvre, auroient

pû ſurmonter le danger de leur maladie.

§. 261. S'il y a quelques remédes & quelques moyens aſſez efficaces pour guérir les fievres inflammatoires ſans avoir recours à la ſaignée & à la purgation qui affoibliſſent ſi fort les malades, lorſqu'ils ne ſont pas dans le le cas de rien craindre du côté de la pléthore, on doit en regarder la découverte comme une des plus importantes & en même temps des plus ſalutaires pour le genre humain ; or, c'eſt cette découverte & la réalité de ces moyens que je me propoſe de prouver par l'hiſtoire de ma pratique, dans laquelle je rapporterai pluſieurs exemples de cure de la plûpart des eſpéces de fievres inflammatoires les plus fréquentes, dont je donnerai le détail dans la ſeconde Partie de cet ouvrage.

CHAPITRE XIV.

Observations ſur la ſeconde Claſſe générale de Fiévres, c'eſt-à-dire, ſur les Fiévres Putrides *occaſionnées par la diſſolutions des humeurs : Sur leur nature, leurs ſymptômes & leurs indications curatives : Avec quelques Remarques ſur la troiſiéme Claſſe générale de Fiévres, ou ſur les* Fiévres Mixtes.

§. 262. II. NOus avons établi deux cauſes générales de fievres, (§. 156.) l'*épaiſſiſſement*, & la *diſſolution* des humeurs; du concours de ces deux cauſes, nous en avons admis une troiſiéme que nous avons appellée *Mixte*; nous avons examiné tous les différens phœnomenes de la premiere, il ne nous reſte donc plus qu'à parcourir les deux autres dans

dans le même ordre ; c'eſt ce que nous nous propoſons de faire dans ce Chapitre, que nous commencerons ſuivant l'ordre de notre inſtitution par les fievres qui dépendent purement & ſimplement de la diſſolution des humeurs.

§. 263. Cette diſſolution peut venir, ou de quelques particules aqueuſes répandues dans l'air dont la conſtitution eſt trop humide. (*Voyez* ma Méthode raiſonnée ſur la cure des Fievres, §, 263, 269, 294,) ou de l'action de quelques particules âcres, mêlées avec les fluides ; ſoit que ces particules ayent exiſté auparavant dans l'air & qu'elles ayent été enſuite tranſmiſes dans le corps, (*Voyez* le même livre, §. 297.) ou qu'elles ſe ſoyent évaporées de quelques corps travaillés de ces ſortes de fievres, & dont le ſang étoit infecté de ces particules diſſolvantes. (*Voyez* le même livre encore §. 298.)

§. 264. Dans ces ſortes de maladies aigues, les particules fébrifiques déſuniſſent, décompoſent plus ou moins les parties intégrantes des fluides, briſent & atténuent plus ou moins leurs globules, d'où il réſulte ordinairement une plus grande évacuation que ne le comporte l'état de ſanté par l'un ou l'autre des différens emunctoirs du corps. (*Voyez* ma Méthode raiſonnée ſur la cure des fievres, §. 301. N°. 3. 4.)

§. 265. Nous appellons ces ſortes de fievres *Putrides*, parce qu'elles ſont accompagnées d'une diſſolution des parties intégrantes des fluides & des ſolides qui les feroit tomber en pourriture & qui feroit infailliblement ſuivie de la mort & d'une entiere putréfaction, ſi l'on n'en arrêtoit les progrès & ſi l'on n'y remédioit. (*Voyez* ma Méthode raiſonnée ſur la cure des fievres, §. 268.)

§. 266. Ces fievres ſont ſuſceptibles de quantité de ſymptômes différens ; elles ſont auſſi plus ou moins menaçantes, plus ou moins dangereuſes ſelon que les particules morbifiques dominent en plus ou moins grande quantité, enfin ſelon qu'elles ſont plus ou moins âcres & plus ou moins diſſolvantes.

§. 267. Les ſymptômes ſuivans indiquent ces ſortes de fievres ; en effet dans ces maladies,

1°. Le pouls n'eſt pas plus fort que dans l'état naturel ; il n'eſt pas beaucoup plus vîte non plus, ou du moins en ce cas il eſt plus foible. (*Voyez* ma Méthode raiſonnée. §. 294. 295. N°. 1.

2°. S'il ſurvient quelqu'altération dans la chaleur du corps, c'eſt auſſi plutôt par défaut que par excès. (*Voyez* encore ma Méthode raiſonnée. §. *ibid.* N°. 2.)

3°. Les forces déchoient, tom-

bent & manquent pour ainſi dire tout d'un coup.

4°. Le malade à les eſprits embarraſſés, abſorbés, conſidérablement abbatus, & ſoupire beaucoup.

5°. Sa langue eſt noire, ou altérée & toute deſſechée.

6°. Il ſe manifeſte des pétéchies ſur l'habitude extérieure du corps.

7°. Il ſurvient des évacuations colliquatives.

8°. Ou bien, ſans ce dernier ſymptôme, le malade perd conſidérablement & de ſon embonpoint & de ſes chairs, d'où l'on doit conclure que la tranſpiration inſenſible ſe fait outre meſure. Ce ſont là les ſymptômes qui nous font connoître que le malade eſt attaqué d'une fievre putride, & que cette fievre vient de la diſſolution des humeurs, ſoit que ces ſymptômes ſoyent plus ou moins multipliés. (*Voyez* ma Méthode

raisonnée sur la cure des fievres, §. 294. 295. 296. 297.)

§. 268. Supposons à présent que la cause fébrifique doive son origine aux particules aqueuses d'un air trop humide, pour lors si la dissolution des parties intégrantes des fluides qui en résulte n'est pas fort considérable ; ou bien encore, supposons de même que la fievre doive son origine à l'action immédiate de quelques particules âcres mêlées avec les fluides, alors si ces miasmes morbifiques n'y dominent pas en trop grande quantité, si leur malignité, leur qualité dissolvante n'est pas excessive : dans l'un comme dans l'autre cas, il peut arriver qu'il n'y ait ni pétéchies, ni hémorragies, ni aucune évacuation colliquative. Ce sera cependant une fievre Putride qui sera caractérisée telle par la présence des cinq ou six premiers symptômes que nous avons indiqués, (§. 267.)

Or quand elles ſont de cette eſpéce on peut les appeller *fievres Putrides bénignes.*

§. 269. Nous avons admis la diſſolution des humeurs pour cauſe de ces ſortes de fievres ; ſur ce principe nous avons établi que les humeurs de ceux qui en ſont attaqués ſont trop tenues, trop briſées, décompoſées en un mot ; deux raiſons confirment cette opinion, les voici.

La premiere conſiſte en ce que ni la viſcoſité des humeurs, ni le trop grand épaiſſiſſement du ſang, ni le mêlange de quelques particules trop groſſieres mêlées à ce fluide & capables d'en embarraſſer la circulation, ne peuvent être avec aucune ſorte de raiſon regardés comme la cauſe primitive de ces maladies : En effet, ſi ces cauſes y entroient pour quelque choſe, il ſe manifeſteroit infailliblement quelques-uns des ſymptô-

mes qui accompagnent d'ordinaire les fievres ardentes ou inflammatoires de l'une ou de l'autre espéce; l'absence de ces symptômes nous autorise donc à conclure que ces causes n'existent point, & par conséquent qu'elles ne peuvent avoir aucune part dans ces sortes de fievres.

La seconde semble la confirmer davantage; elle consiste en ce que dans la plûpart de ces fievres (§. 265.) on voit manifestement une désunion sensible & une décomposition outrée des parties intégrantes des fluides, puisque toutes les évacuations colliquatives, les hémorragies, les pétéchies, &c. sont effectivement des produits de cette décomposition.

§. 270. Nous diviserons en deux classes les fievres qui résultent de la dissolution des humeurs.

I. Les fievres *Putrides Bénignes*.

II. Les fievres *Putrides Malignes*.

§. 271. I. Nous appellons *Fiévres Putrides bénignes* celles dans lesquelles il ne survient aucune évacuation colliquative; dans celles-ci la cause agit en général avec moins de violence, & la dissolution des humeurs n'est pas poussée à un si haut dégré; par conséquent quoique le malade soit en très-grand danger, cependant il n'est pas dans un état aussi désespéré que dans les autres.

§. 272. II. Les *fievres Putrides malignes* sont celles qui sont suivies de quelques évacuations ou de quelques excrétions putrides, nous les appellons *malignes* par rapport à la malignité de leurs symptômes qui sont terribles, & parce qu'en général elles détruisent & tuent un bien plus grand nombre de malades.

§. 273. Il se trouvera peut être quelques Médecins qui voudront subdiviser cette classe & appeller, en

en conséquence, *Fievres Colliquatives*, celles dans lesquelles il survient des évacuations colliquatives; *Fiévres pétéchiales* ou *pourprées*, celles dans lesquelles il se manifeste des taches ou des pétéchies sur l'habitude extérieure du corps; & *flux de sang*, les Fiévres qui sont accompagnées de dissenterie ou de quelqu'autre hémorragie. Mais comme ces sortes de fiévres sont toutes d'un caractere très-mauvais, je crois qu'il est plus à propos de les comprendre toutes sous le nom de *Fiévres Putrides malignes*, pour ne point charger l'esprit de toutes ces distinctions dont la multiplicité seroit également ennuieuse & inutile : & principalement encore parce que tous ces symptômes peuvent se rencontrer ensemble dans la même personne & par conséquent dans la même maladie.

§. 274. Il n'est pas absolument

bien difficile d'imaginer comment, ou par quel Mécanisme résultent tous ces mauvais symptômes dans ces sortes de fiévres, (§. 272.)

1°. Il est au contraire assez aisé de comprendre que, pour peu que les particules intégrantes du sang, les particules nourricieres & les globules qui constituent la lymphe, soient suffisamment brisées, dissoutes & décomposées par l'action des particules âcres, corrosives & dissolvantes à laquelle elles sont soumises, ces mêmes particules peuvent passer en grande quantité avec les humeurs excrémentuelles au travers des glandes intestinales, & pour lors il en résultera un dévoyement colliquatif: Ou si elles ont plus de penchant à suivre la route des reins il surviendra, par la même raison, une évacuation extraordinaire d'urine qui sera aussi colliquative: si

elles trouvent un cours plus libre, au travers des vaiſſeaux ſou-cutanés, le malade perdra beaucoup par les ſueurs qui ſeront encore colliquatives; ſi elles ſe portent aux glandes ſalivaires, ces organes fourniront abondamment & entretiendront une ſalivation colliquative; enfin ſi ces matieres ſont aſſez ſubtiliſées pour être ſoumiſes à l'action des organes de la tranſpiration inſenſible, cette évacuation deviendra, à ſon tour, plus conſidérable, & peut être ſi prodigieuſe que par ſon moyen le corps s'exténuera & s'épuiſera même ſans qu'il ſe manifeſte aucune augmentation des évacuations ſenſibles. On doit de plus, obſerver ici que dans le cas de ces ſortes de fiévres, les fibres & par conſéquent tous les vaiſſeaux ſont ordinairement relâchés, ce qui contribue encore à rendre toute ſorte d'évacuations beaucoup plus

confidérables que dans l'état de fanté.

2°. On concevra fort aifément auffi que fi le fang vient à être décompofé, foit dans fa totalité, ou feulement en partie : qu'en cet état il foit pouffé dans les artères lymphatiques fou-cutanées : que faute de pouvoir paffer outre, il y féjourne, qu'il y croupiffe, du moins en partie, il en réfultera néceffairement des taches à la peau, quelquefois rouges, quelquefois pourprées, d'autrefois noires ; ce font celles-ci que l'on appelle pétéchies.

3°. Enfin on doit comprendre avec la même facilité, que pour peu qu'il y ait quelques vaiffeaux fanguins corrodés, rongés ou détruits par la malignité des particules âcres qui caufent tout ce défordre, il en arrivera des hémorragies plus ou moins confidérables, relativement au nombre & au dia-

mettre des vaisseaux qui sont en souffrance.

§. 275. On voit par toutes ces observations que pour guérir les Fiévres occasionnées par la dissolution des humeurs, & accompagnées du relâchement des fibres & des vaisseaux : & pour remplir les indications curatives qu'elles nous présentent, il faut :

1°. Corriger la figure & détruire la malignité des particules morbifiques, corrosives & dissolvantes : il y a deux Moyens de détruire l'acrimonie de ces sortes de particules, l'un de les atténuer, de les rendre plus menues mais sous une forme différente, au moyen de quoi l'on parvient à en détruire les pointes, & par conséquent à amortir leur action ; l'autre de les marier avec d'autres particules propres à embarrasser leurs pointes, à les absorber & à les mettre hors d'état de mordre, de péné-

trer & de diviser les parties qui composent les fluides.

2°. Il faut en second lieu épaissir davantage les fluides, & leur rendre le dégré de consistance & de densité qui leur est naturel.

3°. Enfin, il faut remédier au trop grand relâchement des fibres & des vaisseaux, leur donner plus de ressort, diminuer leur diamettre & les rétablir dans leur état naturel. (*Voyez* ma *Méthode raisonnée*, &c.)

§. 276. Je me réserve à l'histoire de ma pratique pour démontrer que l'on peut encore guérir ces sortes de fiévres, (§. 262.) sans avoir recours à la saignée, aux émétiques, ni aux purgatifs.

Des Fiévres Mixtes.

§. 277. III. Nous sommes enfin arrivés à la derniere classe générale de Fiévres suivant notre division, (§. 156.) Celle-ci dépend

en partie des deux classes que nous avons détaillées ci-dessus ; c'est pour cette raison que nous l'appellons *Mixte*. Ce que nous avons dit sur chacune des deux autres classes en particulier peut répandre un grand jour sur celle-ci ; mais cela ne nous exempte pas d'en venir à un détail plus circonstancié, sans lequel il resteroit trop de choses à désirer sur la nature des fiévres de cette espéce. Nous avons dit, (§. 157.) que ces sortes de fiévres étoient occasionnées en partie par l'épaississement des humeurs, & en partie par leur dissolution ; sur cette étimologie, on doit en chercher la différence dans la complication & le concours de ses symptômes, particuliers les uns à une, les autres à l'autre des deux classes générales de Fiévres qui résultent chacune d'une des causes dont la réunion produit celle-ci ; c'est donc par l'étude de ces deux

premieres claſſes de fiévres que nous pouvons parvenir à connoître celle-ci. Qu'on me permette de faire quelque remarques la deſſus.

1° Ces ſortes de fiévres, *les Fiévres Mixtes*, peuvent quelquefois venir du concours égal des deux cauſes mentionnées ci-deſſus; je veux dire que ces deux cauſes peuvent avoir une part égale, & concourir au même dégré & dans une proportion égale à les produire.

2. Quelquefois l'épaiſſiſſement des humeurs l'emporte ſur leur diſſolution, & a par conſéquent à proportion plus de part dans la production de ces ſortes de fiévres. Cette diſproportion eſt encore ſuſceptible de bien des dégrés, & plus elle eſt grande, plus la fiévre qui en réſulte approche de la nature de celles qui ne dépendent ſimplement que de l'épaiſſiſſement des humeurs.

3°. D'autres fois la diſſolution des humeurs l'emporte, au contraire, ſur leur épaiſſiſſement, & contribue par conſéquent davantage elle-même à la production des fiévres Mixtes; celle-ci peut encore excéder l'autre de même en différens dégrés, & par la même raiſon plus elle y aura de part, plus la fiévre qui en réſultera tiendra de la nature de celles qui ne ſont purement que putrides.

4°. Enfin les ſymptômes fébriles des fiévres Mixtes doivent être en raiſon de la proportion que ces deux cauſes gardent entr'elles, c'eſt-à-dire, plus ou moins dépendant de l'une ou de l'autre de ces cauſes, ſelon que l'une des deux contribue davantage dans la production du mal.

§. 278. Nous diviſerons les fiévres Mixtes, en trois eſpéces; Sçavoir:

I. Les Fiévres *Intermittentes*.

II. Les Fiévres *Rémittentes.*
III. Les Fiévres *Continues.*

I. *Des Fiévres Intermittentes Mixtes.*

§. 279. Toutes les fiévres *Intermittentes*, tirent leur origine, & dépendent toujours en plus grande partie de l'épaissiſſement des humeurs ; mais il ſe peut faire quelquefois, & il arrive effectivement aſſez ſouvent que le ſang du malade eſt infecté de particules acrimonieuſes & diſſolvantes ; ces particules peuvent même y dominer en aſſez grande quantité, & y développer aſſez de malignité pour qu'il en réſulte des ſymptômes uniquement dépendant de leur préſence & de leur action, & ce ſont ces ſymptômes qui nous font dire que cette fiévre, toute intermittente qu'elle eſt, & par conſéquent primitivement dépendante de l'épaiſſiſſement des humeurs, eſt d'une eſpéce *mixte.*

§. 280. Ce n'eſt qu'en conſéquence d'une pareille complication de cauſes que les fiévres quartes, les fiévres tierces, & les fiévres quotidiennes deviennent d'une nature mixte. Or de toutes les fiévres quotidiennes de cette eſpéce, les plus fréquentes & les plus remarquables ſont les fiévres hectiques; celles-ci dépendent évidemment, en partie de la viſcoſité des humeurs, en partie de ce que le ſang eſt infecté, décompoſé, détruit par l'action des particules ſalines acrimonieuſes & diſſolvantes qu'il contient & auxquelles il eſt ſoumis; en partie enfin du trop grand relâchement & de la foibleſſe des fibres & des vaiſſeaux.

II. *Des Fiévres Rémittentes Mixtes.*

§. 281. Les fiévres de cette eſpéce différent entre elles relativement à la diverſité & à la nature

différente des ſymptômes dont elles ſont compliquées.

III. *Des Fiévres Continues Mixtes.*

§. 282. Celles-ci différent de même entre elles par la diverſité des ſymptômes qui en réſultent. J'en rapporterai une ſorte ſeulement, c'eſt de la fauſſe pleuréſie, ou de la pleuréſie bâtarde que je veux parler, & que j'appellerai pleuréſie mixte, pour les raiſons que j'en ai données ci devant, (§. 249.)

§. 283. J'appelle pleuréſie mixte cette ſorte de fiévre qui eſt accompagnée d'une douleur vive & violente, ſoit dans un côté ſoit dans l'autre, d'une toux fatigante, & d'une reſpiration gênée : dans laquelle le malade jette des crachats ſanguinolens : ſa langue eſt ſéche & aride : il ſe plaint d'une grande altération, ſon pouls eſt

foible & vîte, ses chairs sont médiocrement chaudes : enfin, les uns ou les autres de ces symprômes caractérisent cette sorte de fiévre.

§. 284. Dans cette maladie ; (§. 284.) la douleur, la peine qu'a le malade à respirer, les matieres qu'il évacue par les crachats, indiquent que cette fiévre vient en partie de l'épaississement des humeurs, & qu'il y a même une espece d'inflammation ; mais la foiblesse du pouls, & le peu de chaleur dans les chairs indiquent de leur côté que le sang est impregné de quelques particules dissolvantes ; & c'est à cause de cette complication que l'on peut à bon droit appeller cette sorte de fiévre, *Mixte*, comme je l'ai observé ci-dessus. (§. 249.)

§. 285. Nous devons observer encore que dans cette maladie, (§. 284.) si l'on s'avise de recourir à la saignée, c'est affoiblir da-

vantage le pouls du malade, qui ne l'eſt déja que trop : enfin c'eſt conduire la fiévre à une extrémité dangereuſe qui détruit pour ainſi dire toute eſpérance pour le rétabliſſement du malade, & qui aſſure en même temps une mort auſſi prompte qu'inévitable.

§. 286. Il n'eſt pas beſoin de m'arrêter ici ſur les indications curatives ou ſur la maniere de traiter ceux qui ſont attaqués de fiévres Mixtes : il eſt aiſé de déduire tout ce qui pourroit reſter à déſirer la-deſſus, de ce que j'ai dit ſur chacune des deux premieres claſſes générales de fiévres en particulier, tant dans les ſections précédentes de ce Livre, que dans ma *Méthode raiſonnée de guérir les Fiévres*, que les curieux pourront conſulter.

§. 287. Il me reſte encore à obſerver qu'il eſt de la derniere importance de faire boire copieuſe-

ment le malade, soit que sa fiévre dépende de l'épaississement des humeurs, soit qu'elle soit occasionnée par la dissolution de ces mêmes humeurs, ou parce que le sang est trop atténué. En effet, le premier cas indique par lui-même la nécessité de délayer & de laver; mais dans le second, la boisson est d'un grand secours de même, pour délayer les humeurs acrimonieuses, pour étendre, disperser & éloigner les unes des autres les particules dissolvantes, & par ce moyen pour amortir leur influence & anéantir leur action. On sait par exemple, que si l'on étend de l'eau forte dans une grande quantité d'eau, on lui ôte par ce mêlange toute sa vertu dissolvante: D'un autre côté la boisson sert encore à laver, à balayer, à entrainer les particules malignes, âcres & dissolvantes, par les différens organes excréteurs auxquels la nature les soumet.

C'eſt pour ces raiſons que dans les fiévres putrides mêmes on doit preſcrire au malade quelque boiſſon ragoutante, agréable & appropriée à la nature de la maladie, & lui conſeiller d'en uſer modérément, mais fréquemment. Nous finirons cette Partie par quelques Tables que nous avons dirigées de façon à donner une idée nette de cet Ouvrage, & à en faciliter l'application à différens cas de pratique que l'on trouvera détaillés dans la ſeconde Partie.

Fin du premier Volume.

TABLES

TABLES G

TABLE PREMI

CONTENANT les différentes fc les plus communes, dont on exemples dans la seconde

En général les Fiévres sont oc

1°. Par l'épaississement des humeurs,
2°. Par leur dissolution,
3°. Ou par le concours de ces deux cau c'est-à-dire, en partie par l'épais par la dissolution des humeurs.

I. *Les Fiévres qui dépendent de l'épaissi sont*,

I. *Les Fiévres Intermittentes* qui se subdi

1. En Quartes, *Voyez*, Obs. II. §.
2. En Tierces, Obs. I. §. 310, 3

1. Générales & Anomales, Obs. IV. §
2. Particulieres, telles que sont les Plei Obs. VI. §. 580, 608.

Fin de la Table premiere.

